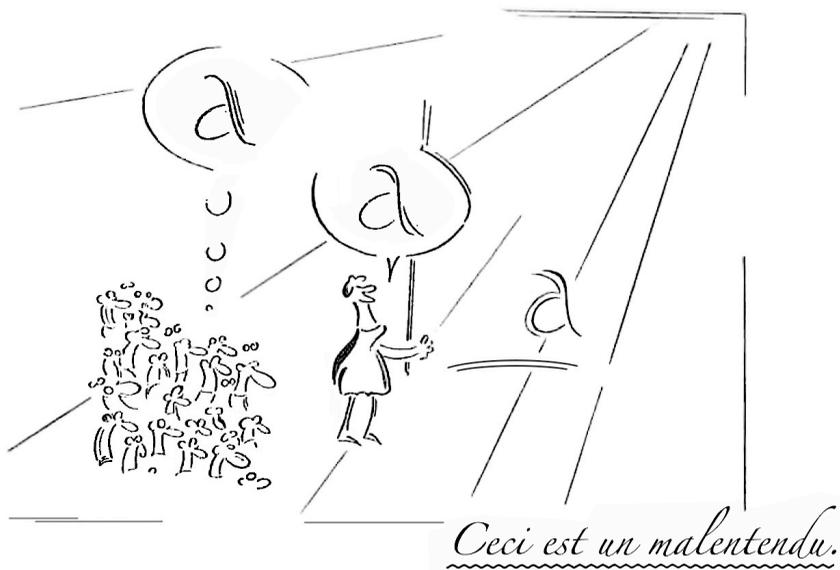


Le *malentendu* dans tous ses états

édité par
Ekaterina VELMEZOVA,
Myriam DÄTWYLER,
Alexander SCHWARZ



Cahiers de l'ILSL, N° 44, 2016

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Le malentendu
dans tous ses états

Cahiers de l'ILSL N° 44, 2016

L'édition des actes du colloque «Le malentendu et la loi» a été rendue possible grâce à l'aide financière de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne

Ont déjà paru dans cette série:

Cahiers de l'ILSL

- L'École de Prague: l'apport épistémologique (1994, n° 5)
Fondements de la recherche linguistique:
perspectives épistémologiques (1996, n° 6)
Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles (1995, n° 7)
Langues et nations en Europe centrale et orientale (1996, n° 8)
Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, n° 9)
Le travail du chercheur sur le terrain (1998, n° 10)
Le paradoxe du sujet: les propositions impersonnelles
dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire
en français langue étrangère (2002, n° 13)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne
(2003, n° 14)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)
Un paradigme perdu: la linguistique marriste (2005, n° 20)
La belle et la bête: jugements esthétiques en Suisse romande et
alémanique sur les langues (2006, n° 21)
Langues en contexte et en contact (2007, n° 23)
Langage et pensée: Union Soviétique, années 1920-30 (2008, n° 24)
Structure de la proposition (histoire d'un métalangage) (2008, n° 25)
Discours sur les langues et rêves identitaires (2009, n° 26)
Langue(s). Langage(s). Histoire(s). (2011, n° 31)
Identités en confrontation dans les médias (2012, n° 32)
Histoire de la linguistique générale et slave:
«sciences» et «traditions» (2013, n° 37)
L'expertise dans les discours de la santé. Du cabinet médical aux
arènes publiques (2015, n° 42)

Les *Cahiers de l'ILSL* peuvent être commandés à l'adresse suivante:

CLSL, Faculté des Lettres, Anthropole
CH-1015 LAUSANNE

renseignements : <http://www.unil.ch/clsl>

***Le malentendu* dans tous ses états**

Centre de linguistique
et des sciences du langage

numéro édité par
Ekaterina VELMEZOVA,
Myriam DÄTWYLER,
Alexander SCHWARZ

Illustration de couverture:
dessin-collage d'E. Velmezova
«Ceci n'est pas un malentendu» (2016)

Cahiers de l'ILSL, N° 44, 2016

The logo of the University of Lausanne (UNIL) is a stylized, cursive script of the word 'Unil' in a dark grey color.

UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers de l'ILSL
(ISSN 1019-9446)
sont une publication
du Centre de Linguistique et des
Sciences du Langage
de l'Université de Lausanne (Suisse)

Linguistique et sciences du langage
Quartier UNIL-Dorigny,
Bâtiment Anthropole
CH-1015 Lausanne

Présentation

Dans ce recueil, nous publions les actes du Colloque international «Le malentendu et la loi» qui a eu lieu à l'Université de Lausanne le 5 et le 6 décembre 2013 (cf. le programme de cet événement sur le site http://www.unil.ch/clsl/files/live/sites/clsl/files/shared/colloques_2013/Programme.pdf)¹. Libres de choisir les sujets de leurs interventions, tous les participants au colloque ont visiblement préféré la notion de *malentendu* à celle de *loi*, ce que ce livre reflète aussi. L'idée initiale de diviser ce recueil en différentes sections qui auraient correspondu aux différents domaines du savoir («Malentendus philosophiques», «linguistiques», «littéraires», etc.) aurait certainement été un grand malentendu en soi: la plupart des contributions de ce recueil sont interdisciplinaires. C'est la raison pour laquelle nous avons finalement décidé de ranger les articles dans l'ordre alphabétique des noms de leurs auteurs.

Le lecteur trouvera dans ce livre des réflexions sur les malentendus saisies en termes de problèmes linguistiques et communicatifs (contributions d'Anne-Claude Berthoud et d'Anton Näf), sur les malentendus (parfois inévitables) dans l'épistémologie des études littéraires (article d'Anastasia de La Fortelle), sur les malentendus reflétant les ambiguïtés dans le domaine de la ponctuation (texte de Letizia Lala). Les contributions de Camille Jaccard et d'Ekaterina Velmezova abordent les malentendus du point de vue de l'histoire des idées: dans le premier article, il s'agit de textes de médecine mentale de la fin du XIX^{ème} siècle et dans le deuxième, de travaux sur l'histoire des idées linguistiques inspirés par un livre particulier, la pièce *Pygmalion* de George Bernard Shaw. Les auteurs de la plupart des contributions du recueil traitent du phénomène des malentendus à partir de théories et d'ouvrages particuliers, ce qui ouvre en même temps une piste à des réflexions postérieures plus profondes sur des sujets correspondants, dans une perspective plus générale. Dans ce recueil, il s'agit, plus particulièrement, des malentendus dans le célèbre roman en prose *Eulenspiegel* (texte d'Alexander Schwarz), dans *Roland furieux* (article d'Annalisa Izzo), dans *Blanche-Neige* de Robert Walser (contribution de Myriam Dätwyler), dans les *Mythologies* de Roland Barthes (contribution de Serge Zenkine) et dans la théorie de Jacques Lacan (texte d'Omar Hachemi).

Nous espérons que cet ouvrage sera suivi par d'autres travaux consacrés à l'investigation du problème passionnant des malentendus et entrepris par nos chercheurs lausannois, en collaboration avec leurs collègues suisses et étrangers.

¹ Cet événement a fait suite au colloque «Lois et règles dans l'étude des langues et des textes», organisé à Lausanne par A. de la Fortelle et E. Velmezova en décembre 2011; ces actes ont été publiés dans la revue *Mirgorod* (de Lja Fortel', Vel'mezova [éd.], 2014).

P.S. Les éditeurs de ce volume expriment leur profonde reconnaissance à Alexandra Cinter et à Malika Bouimarine pour leur aide dans la relecture des textes réunis dans ce livre.

Ekaterina Velmezova, Alexander Schwarz, Myriam Dätwyler

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DE LJA FORTEL' Anastasija [DE LA FORTELLE Anastasia], VEL'-MEZOVA [VELMEZOVA] Ekaterina (éd.), 2014: *Zakony i zakonornosti v izučanii jazykov i tekstov* [Mirgorod, 2014, № 1 (3)] [Lois et régularités dans l'étude des langues et des textes]

«La compréhension comme cas particulier de malentendu»¹

Anne-Claude BERTHOUD

Université de Lausanne

Résumé:

Ce texte propose un bref parcours sur le malentendu, saisi en termes de problème linguistique et communicatif. Il vise à en décrire tout à la fois la source et la cause, ainsi que les stratégies métadiscursives permettant de le résoudre. Cela permet d'envisager le malentendu comme un objet privilégié de la linguistique, donnant accès au cœur de l'activité langagière.

Mots-clés: problème communicatif, divergence interprétative, source linguistique, source discursive, cause situationnelle, cause inférentielle, télescopage de scénarios, imbroglio interactionnel, stratégies métadiscursives, stratégies de réparation

¹ Cf. Culioli 1990, p. 39.

INTRODUCTION

Loin d'être vu comme un simple raté du discours, le malentendu nous conduit aujourd'hui au cœur de l'activité langagière, s'imposant comme phénomène privilégié pour des linguistes en quête de discours en train de se faire, en quête de parole en action, en quête de parole en interaction.

Pour motiver l'attention particulière que nous voulons apporter à ce phénomène, nous définirons ce que l'on entend par «malentendu», au sens commun tout d'abord et au sens de la linguistique ensuite. Nous chercherons ensuite à en expliciter les sources ainsi que les causes. Or, qui dit problème dit aussi résolution de problèmes, et nous décrirons quelques stratégies mises en œuvre par les interlocuteurs pour résoudre le malentendu. Dans un dernier temps, nous tenterons de montrer en quoi le malentendu se pose comme un phénomène privilégié pour la linguistique.

1. DÉFINITIONS

1.1. DÉFINITIONS DU SENS COMMUN

Consultons tout d'abord quelques grands dictionnaires de référence.

Pour le *Grand dictionnaire encyclopédique*, le malentendu se définit comme: «Fait de se méprendre sur quelque chose, en particulier sur le sens d'une parole, d'un mot, la réalité qu'ils recouvrent; méprise, équivoque» ou comme: «Désaccord entre les personnes, né d'une divergence d'interprétation, en particulier d'une mésentente sentimentale»².

Le Petit Larousse en propose comme synonymes: «méprise, mauvaise interprétation (misunderstanding), friction, imbroglio, quiproquo, mésentente, brouillamini»³.

1.2. DÉFINITION LINGUISTIQUE

Pour notre propos, nous choisirons la définition qu'en donne Véronique Traverso:

«On définit le malentendu comme une divergence interprétative entre au moins deux locuteurs, dont au moins un n'en est pas immédiatement conscient.

Au cœur de la définition, il y a la notion de divergence ou de décalage entre les interprétations des interlocuteurs et le fait que pour un temps, les participants n'ont pas conscience de ce décalage»⁴.

² *Grand dictionnaire encyclopédique*, 1985.

³ *Le Petit Larousse illustré*, 2009.

⁴ Traverso 2005, p. 95.

2. LES SOURCES DU MALENTENDU

Par sources du malentendu, il faut comprendre les objets sur lesquels porte le malentendu, pouvant relever de plusieurs niveaux d'analyse. Ils peuvent relever de «petits faits de langue» comme de phénomènes plus larges de communication.

Les sources du malentendu peuvent être linguistiques et se situer:

— au niveau phonologique:

Il sent la faim/fin qui le menace

— au niveau morphologique:

Elle cherche un portemonnaie en cuir

— au niveau lexical:

Elle refait son cours

— au niveau syntaxique:

Elle coupe la tourte comme une tarte

Les malentendus relèvent ici de phénomènes d'ambiguïtés, de double sens ou de polysémie.

Or, ces ambiguïtés ou doubles sens peuvent ou non conduire à des malentendus. Ainsi pouvons-nous trouver:

- des ambiguïtés linguistiques levées (non effectives) dans le discours,
- des ambiguïtés linguistiques non levées (effectives) dans le discours,
- des ambiguïtés qui émergent dans le discours.

2.1. AMBIGUÏTÉS LINGUISTIQUES LEVÉES (NON EFFECTIVES) DANS LE DISCOURS

Un grand nombre d'ambiguïtés inhérentes à la langue sont levées dans la réalité du discours ou en contexte situationnel. En discours, beaucoup d'énoncés potentiellement polysémiques ne sont pas traités comme ambigus par les interlocuteurs et dès lors ne suscitent pas de malentendus.

2.2. AMBIGUÏTÉS LINGUISTIQUES NON LEVÉES (EFFECTIVES) DANS LE DISCOURS

Mais il arrive que certaines ambiguïtés linguistiques ne soient pas levées dans ou par le discours, le contexte situationnel ne suffisant pas toujours à rendre transparente l'intention du locuteur:

Sophie est bien jeune!

(pour obtenir un tel poste, pour s'habiller ainsi, pour sortir avec un homme aussi vieux?)

2.3. AMBIGUÏTÉS ÉMERGEANT DANS LE DISCOURS

Ah ce pull, il te va bien!

L'ambiguïté relève ici tout à la fois d'un phénomène de déixis et de thématisation. En indiquant le pull en question par le démonstratif *ce*, repris anaphoriquement par *il* au sein d'une structure disloquée, l'énoncé qui avait apparemment une visée de jugement positif, peut conduire à l'effet inverse et être interprété négativement. En pointant et particularisant un objet ou un phénomène, on en fait émerger du même coup le «négatif», ou le sous-entendu: *les autres ne te vont pas...*

D'où la difficulté et le risque de compliments qui parfois peuvent souligner un fait comme exceptionnel en même temps qu'ils rendent manifeste un ordinaire peu gratifiant...

3. LES CAUSES DU MALENTENDU

Les causes du malentendu sont à distinguer de leurs sources. Il s'agit ici de facteurs qui favorisent leur apparition.

Parmi ces facteurs, il faut noter en particulier les données contextuelles, les données situationnelles ou extra-situationnelles, des problèmes d'inférence, d'éléments saillants qui peuvent ne pas être les mêmes pour les interlocuteurs, voire des problèmes de scripts ou télescopage de scénarios.

3.1. CAUSE SITUATIONNELLE

Dans la séquence ci-dessous, c'est le contexte situationnel lui-même qui est la cause d'un malentendu, comme le montre l'exemple de Traverso:

(Trois personnes dans une voiture. L part prendre son train pour Paris. Elles sont au feu rouge.)

L: je repasse vendredi soir à Lyon, je vais profiter des bouchons
M: ah ben oui vendredi ça risque d'être horrible
L: non là tu parlais des restaurants non
M: oui des bouchons lyonnais mais c'est vrai que vous avez aussi le tunnel de Fourvière⁵

Comme l'explique Traverso:

«Le malentendu, dont la source (l'objet) est l'existence de deux homonymes est favorisé par les données situationnelles: les interlocutrices sont dans une automobile, à un feu rouge, d'où l'interprétation et l'enchaînement construit par M, qui reste dans le champ de la circulation routière. C'est en revanche une donnée co-textuelle qui permet à L de détecter immédiatement le malentendu: l'emploi du verbe "profiter", qu'elle interprète littéralement contrairement à M qui y voit une antiphrase et qui l'oriente vers l'interprétation de "bouchon" comme "restaurant"»⁶.

3.2. CAUSE INFÉRENTIELLE

Dans l'exemple suivant, ce sont des problèmes d'inférences qui engendrent le malentendu:

(Un enfant avec sa mère dans le métro. E: l'enfant, M: la mère.)

E: maman maman, on est à Palais-Royal, on est à Palais-Royal
M: eh ben qu'est-ce que ça peut faire, c'est pas là qu'on descend
E: non, j'arrive à le lire

Cet exemple, inspiré de Catherine Kerbrat-Orecchioni⁷, met en évidence la confrontation de deux logiques: celle de la mère dont la visée est celle d'un but à atteindre et celle de l'enfant qui prend ce trajet comme un exercice de décodage des noms de stations du métro.

3.3. TÉLESCOPAGE DE SCÉNARIOS

Dans des situations très codifiées, des chaînes d'actions envisagées sous des points de vue différents, peuvent conduire à des «collisions» entre ces chaînes d'actions, comme le montre la séquence ci-dessous:

(La séquence se déroule dans un restaurant, où un homme et une femme attablés attendent d'être servis. Monsieur a commandé des spätzlis et Madame des spaghetti. X est le serveur, Y est l'homme attablé.)

X: les spätzlis, c'est pour qui?

⁵ *Ibid.*, p. 97.

⁶ *Ibid.*

⁷ Kerbrat-Orecchioni 1986.

*Y: les spaghetti sont pour Madame*⁸

Dans la logique du dialogue, et notamment de la bonne articulation des questions/réponses, on attendrait que l'interlocuteur Y enchaîne sur l'objet posé par X, à savoir *les spätzlis*. Or, Y ne répond pas à propos des *spätzlis* mais des *spaghetti*, engendrant une rupture thématique qui laisse le serveur pantois, et ne sachant que faire des *spätzlis* qu'il a dans la main!

Cette rupture thématique surprend en effet si l'on se place dans la logique du discours et dans celle du serveur, devant se débarrasser de l'assiette qu'il porte..., mais elle s'explique volontiers si l'on se place au niveau d'une autre logique, celle de l'homme, bien éduqué, voulant que Madame, qui a commandé des *spaghetti*, soit servie avant lui. L'incohérence discursive traduit le télescopage de deux schémas d'actions, de deux scénarios, qui ont tous deux leur logique propre, celle du serveur et celle du client, deux logiques momentanément incompatibles, mettant les interlocuteurs dans une situation paradoxale.

3.4. IMBROGLIO INTERACTIONNEL «PROVOQUÉ»⁹

(Un homme [H] et une femme [F] sont attablés dans une cafétéria. F propose d'aller au comptoir chercher des cafés. Lorsqu'elle revient, chargée d'un plateau avec les deux cafés, H qui avait déposé son manteau sur la table, s'empresse poliment de le retirer.)

H: (tout en retirant son manteau de la table) oh mon manteau!

F: mais, je ne vais pas le salir

H: (perplexe tout d'abord, éclate de rire ensuite)

La double réaction de H – perplexité tout d'abord, puis rire – fait apparaître deux moments dans l'effet de l'énoncé de F sur H: la perplexité est la trace d'un malentendu, alors que le rire en révèle la résolution.

L'ambiguïté se situe ici à un double niveau – linguistique et interactionnel:

- ambiguïté linguistique tout d'abord sur le *Oh* de *Oh mon manteau!* pouvant signifier: a) *Excusez-moi!* ou b) *Attention!*
- ambiguïté interactionnelle ensuite, dans la mesure où le malentendu ne provient pas de l'ambiguïté linguistique en tant que telle mais de son utilisation inattendue de F.

L'énoncé de F: *mais, je ne vais pas le salir* est une réponse en fonction du sens b), alors qu'apparemment H attendait une réponse en fonction du sens a), qui aurait pu être du type: *merci, c'est gentil!* énoncé le plus plau-

⁸ Exemple tiré d'un cours de Bernard Py.

⁹ Tiré de Berthoud 1987.

sible dans ce type de situation. L'énoncé de F constitue en quelque sorte une transgression par rapport à un code social implicite. Comme le dit Py:

«Les processus interactifs ne s'accomplissent pas de façon aléatoire, mais obéissent à des schèmes plus ou moins structurés qui orientent les pratiques communicatives des acteurs sociaux [...]. Dans tous les cas d'interaction sociale, on peut faire l'hypothèse que l'action des protagonistes se règle, de manière principalement subconsciente, sur une sorte de partition invisible qui prévoit des enchaînements virtuels de comportements verbaux et non verbaux en fonction des contextes et des types de relation en cours»¹⁰.

La force contraignante de ces règles apparaît clairement dans notre exemple, si on en juge la réaction de perplexité que leur infraction suscite chez H. Dans un premier temps, l'énoncé *Oh mon manteau!* n'est pas ressenti comme ambigu par H, son sens étant défini par l'orientation de son scénario. C'est en fait le malentendu qui va par la suite le révéler comme tel. L'ambiguïté fait ici l'objet d'une reconstruction *a posteriori*. Et cette reconnaissance de l'ambiguïté est essentielle pour que soit levée l'incongruité apparente de l'énoncé de F. Celle-ci permet à H d'effectuer un transfert de la «partition sociale» au «jeu» sur le langage lui-même. H comprend que F a joué sur l'ambiguïté potentielle de son énoncé – transfert qui se traduit par le passage de la perplexité au rire de H. Le repérage de l'ambiguïté fonctionne ici comme résolution même du malentendu. Or, les stratégies implicites mises en place par H dans un temps extrêmement réduit, entre perplexité et rire, relèvent en fait d'une activité métadiscursive implicite fort complexe, qu'il n'aurait guère été possible de verbaliser.

Et si les stratégies métadiscursives explicites sont généralement convoquées pour la résolution de malentendus, la complexité de certaines situations peut bloquer toute tentative de verbalisation métadiscursive.

4. LES STRATÉGIES MÉTADISCURSIVES COMME MOYEN DE RÉOLUTION DES MALENTENDUS

Pour résoudre ou «réparer» des malentendus, les sujets recourent à toute une panoplie de stratégies métadiscursives: des paraphrases, des reformulations, des reprises, etc.

Ces stratégies sont les traces de la compétence métadiscursive. Pour Robert Vion¹¹, la compétence métadiscursive permet au locuteur, en se situant dans le circuit du dire et de l'échange, de pouvoir adapter sa parole à autrui, tout en utilisant des formes de codage plus ou moins différenciées: la paraphrase, la reformulation, l'explicitation, la glose, la définition. Ces

¹⁰ Alber, Py 1986, p. 81-82.

¹¹ Vion 1986.

stratégies relèvent de cette compétence métadiscursive qui permet la gestion de l'échange linguistique et de l'interaction.

Ainsi, le traitement du malentendu au fil de l'interaction relève-t-il selon Traverso¹² du phénomène de «réparation»¹³, dont la description séquentielle s'effectue en termes de positions à partir d'un énoncé source.

4.1. STRATÉGIES MÉTADISCURSIVES ORGANISÉES SEQUENTIELLEMENT

La réparation du malentendu peut s'effectuer selon plusieurs possibilités, en termes de position par rapport à un énoncé-source:

- la réparation peut être une auto-réparation ou auto-reformulation, lors d'un trouble à la production (première position possible pour une réparation);
- la réparation peut être une hétéro-réparation lors d'un trouble de la perception auditive (deuxième position possible pour une réparation);
- la réparation d'un malentendu implique un décalage interprétatif (troisième position possible). Il s'agit d'un cas standard de réparation de malentendu, en troisième position (cas standard de réparation de malentendu).

Nous reprendrons ici l'exemple précédent (*bouchon de Lyon*) pour l'analyse de la réparation du malentendu¹⁴.

- Production d'un énoncé (source):

L: je repasse vendredi soir à Lyon, je vais profiter des bouchons

- Enchaînement (où se manifeste un décalage entre l'interprétation de M et celle que L attribuait à cet énoncé):

M: ah ben oui vendredi ça risque d'être horrible

- Enchaînement (mention du problème et ouverture d'une réparation):

L: non là tu parlais des restaurants non

M: oui des bouchons lyonnais mais c'est vrai que vous avez aussi le tunnel de Fourvière¹⁵

¹² Traverso 2005.

¹³ Sacks, Schegloff, Jefferson 1978.

¹⁴ Selon Traverso 2005.

¹⁵ *Ibid.*, p. 99.

4.2. STRATÉGIES MÉTADISCURSIVES EN DEVENIR...

Les stratégies métadiscursives – telles qu'évoquées plus haut – et notamment la paraphrase, la reformulation, l'explicitation, la glose, la définition – susceptibles de «réparer» les malentendus, apparaissent relativement tard dans le développement du langage, les enfants développant tout d'abord des stratégies épilinguistiques. Celles-ci manifestent un premier degré de prise de distance par rapport au langage et relèvent essentiellement de l'intuition ou de stratégies implicites. Et il s'avère dès lors difficile de se «sortir» d'un malentendu ou de rattraper un malentendu avec de très jeunes enfants encore dépourvus de stratégies métadiscursives. C'est ce que nous montre la séquence suivante.

Une grand-mère avec son petit-fils et sa petite-fille regardent à la télévision un dessin animé présentant une scène à la ferme. Des poules sont attaquées par des renards et sauvées in extremis par une vache très courageuse qui les chasse tout en se faisant battre violemment par les renards. Et triste fin, la vache meurt en héroïne. Et autour d'elle la tristesse infinie des animaux de la ferme qui viennent lui rendre hommage, avec des yeux particulièrement expressifs. (GM: grand-mère, B: petit garçon, 4 ans, C: petite-fille, 7 ans.)

- GM: *C'est bien fait quand même!*
 B: *Oh non grand-maman, c'est pas bien fait! c'est très triste*
 C: *Mais non Baptiste, grand-maman, elle voulait pas dire que c'était bien fait pour la vache, elle voulait dire que c'était bien dessiné*
 B: *(hoche la tête, ne semblant pas avoir compris l'explication de sa grande sœur...)*
(Et GM désolée d'avoir causé ce malentendu et désespérée de ne pouvoir vraiment le réparer...)

Les deux enfants en présence montrent un comportement très différent face au malentendu, manifestant deux niveaux bien distincts de développement métalinguistique: C (7 ans) possède des capacités métadiscursives explicites, lui permettant non seulement de percevoir le double sens de *c'est bien fait*, mais également de le verbaliser et de l'expliquer, et ainsi de réparer le malentendu. Alors que B (4 ans) semble n'avoir capté ni le problème ni la tentative de réparation de sa grande sœur.

5. REMARQUES CONCLUSIVES

Au terme de ce bref parcours sur les sources, les causes et les stratégies de réparation du malentendu, quelles conséquences pouvons-nous en tirer pour la linguistique? Défini comme problème de communication, comme raté du discours, en quoi peut-il nous intéresser?

Le malentendu sert de révélateur, il porte un effet de loupe sur le fonctionnement du langage et de la communication. Car, comme on l'a vu, qui dit malentendu dit aussi mise en œuvre de multiples stratégies pour le réparer. Ces moments sont particulièrement riches en densité communicative, en traces métadiscursives, qui donnent un accès privilégié au fonctionnement profond du langage, à la «partie immergée de l'iceberg». Il révèle l'illusion de la transparence du langage, l'illusion de la compréhension, au sens d'Antoine Culioli¹⁶, définissant la compréhension comme un cas particulier de malentendu.

Le malentendu nous conduit ainsi au cœur de la construction du sens et de l'intercompréhension. Il nous rappelle que la construction du sens se satisfait d'un certain degré d'approximation et qu'il est toujours une hypothèse de sens. Cette marge d'interprétation se pose comme un espace de liberté. Et dans ce sens, le malentendu est tout à la fois le gage et le risque de cet espace de liberté.

© Anne-Claude Berthoud

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBER Jean-Luc, PY Bernard, 1986: «Vers un modèle exolingue de la communication interculturelle: interparole, coopération et conversation», in *Études de linguistique appliquée*, 1986, № 1, p. 78-90
- BERTHOUD Anne-Claude, 1987: «Ambiguïté discursive, malentendu et stratégies paradiscursives», in C. Fuchs (éd.), *L'ambiguïté et la parphrase: opérations psycholinguistiques, processus cognitifs et traitements automatisés*. Caen: Centre de publication de l'Université de Caen, p. 139-142
- CULIOLI Antoine, 1990: *Pour une linguistique de l'énonciation*. Paris: Ophrys
- *GRAND DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE*, 1985. Paris: Larousse
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1986: *L'implicite*. Paris: Armand Colin
- *LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ*, 2009. Paris: Larousse

¹⁶ Culioli 1990, p. 39.

- SACKS Harvey, SCHEGLOFF Emanuel, JEFFERSON Gaïl, 1978: “A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation”, in J. Schenkein (ed.), *Studies in the Organisation of Conversational Interaction*. London: Academic Press, p. 7-57
- TRAVERSO Véronique, 2005: «Malentendus, quiétude et inquiétude interprétatives dans la conversation familière», in M. Laforest (éd.), *Le malentendu: dire, mésentendre, mésinterpréter*. Québec: Nota Bene, p. 95-118
- VION Robert, 1986: «L’activité de reformulation dans les échanges entre linguistes et apprenants non guidés (migrants marocains)», in *Encrages*, 1986, N° 1, p. 231-247

Il était une fois...
**La compréhension et le malentendu
chez Robert Walser**

Myriam DÄTWYLER

Université de Lausanne

Résumé:

Cet article propose une réflexion autour du malentendu dans un dramolet de Robert Walser, intitulé *Schneewittchen* ('Blanche-Neige'). Une brève introduction des enjeux autour du malentendu en littérature est suivie par l'analyse du dramolet rédigé par Walser en 1901. Celle-ci se concentre d'une part sur le malentendu dans le texte (entre les personnages du dramolet), d'autre part sur le malentendu inhérent au texte (entre le texte et le lecteur). L'œuvre de Walser est caractérisée par une ouverture herméneutique: elle ne donne pas de réponse définitive au lecteur. Elle est marquée par l'ambiguïté, l'opacité et la polysémie. L'article pose la question de la relation entre cette poétique d'ouverture pratiquée par Walser et le malentendu. Ce dernier peut-il servir de clé de lecture ou devient-il obsolète face à la multiplication de lectures possibles? Ainsi, l'analyse de la position du lecteur face au texte devient primordiale et sert de fil rouge. La dernière partie évoque le silence comme possible recours à l'incompréhension et au malentendu et tente de placer le dramolet dans le développement plus large d'une pratique littéraire souvent qualifiée de «moderne».

Mots-clés: malentendu (littéraire), Robert Walser, *Blanche-Neige*, dramolet, (in-)compréhension, cadre référentiel, herméneutique, polysémie, acoustique, silence, ouverture poétique

«Kunstwerke sind nicht von der Ästhetik als hermeneutische Objekte zu begreifen; zu begreifen wäre, auf dem gegenwärtigen Stand, ihre Unbegreiflichkeit»¹.

Robert Walser défie notre compréhension. Non seulement sa vie est entourée de mystères², mais ce sont surtout ses textes qui provoquent un questionnement perpétuel du côté du lecteur. Le savoir présupposé à une lecture y est contesté autant au niveau du contenu que par leur langage. Dans la réécriture dramatique du conte de *Blanche-Neige*, publiée par cet écrivain en 1901 et faisant l'objet de notre recherche, les questions posées par la pièce et ses personnages demeurent sans réponses. C'est à cette ouverture poétique et à son rapport au malentendu que nous allons nous intéresser par la suite, ce-dernier semble omniprésent dans cette œuvre de Walser, intitulée simplement *Schneewittchen* ('Blanche-Neige').

La volonté de compréhension – au centre de toute lecture littéraire et des commentaires qui l'accompagnent – est sporadiquement mise en scène de manière explicite dans les textes de Walser. Ce sont justement la volonté implicite de comprendre ainsi que la quête d'un «juste» sens qui semblent y induire ce que nous appelons quotidiennement «malentendu». Mais tout d'abord, il est essentiel de distinguer deux niveaux inhérents aux pièces de théâtre (et aussi à la littérature en général): les dialogues fictionnels entre les personnages et le dialogue entre la scène et le spectateur, respectivement entre le texte et le lecteur. Ceci implique qu'une énonciation a toujours deux destinataires: l'interlocuteur fictif et le spectateur ou lecteur³. Ce dernier pourrait être désigné comme le tiers exclu d'un dialogue. La production d'un malentendu doit donc être envisagée dans cette disposition triangulaire; le malentendu peut en effet se produire tant au niveau de la fiction (il est alors seulement perçu par le spectateur ou lecteur⁴) qu'au niveau de la réception. Pour cette raison, nous allons analyser d'une part les dialogues fictionnels et d'autre part la position du lecteur face au texte.

¹ «L'esthétique ne doit pas comprendre les œuvres d'art comme des objets herméneutiques; ce qu'il faudrait saisir, dans la situation présente, c'est leur inintelligibilité» (Adorno 1974 [1982, p. 161]). Pour l'allemand: Adorno 1974, p. 176.

² Il ne se laisse pas établir une image cohérente de la vie de Walser, d'autant plus parce qu'il crée lui-même une ou plusieurs figures-poètes dans ses écrits qui interfèrent avec sa propre personne. Malgré toutes les études, le «territoire du crayon» reste en partie mystérieux. Sa vie en asile et sa mort, survenue le 25 décembre 1956 lors d'une promenade dans la neige (qu'on dit préfigurée dans son œuvre), sont objet de nombreuses interrogations. Pour sa biographie, cf. entre autres Echte 2008; pour les microgrammes cf. la postface par Peter Utz (Utz 2003, p. 404).

³ Pfister 1977, p. 149.

⁴ Dans le théâtre classique, il est fréquent qu'un malentendu ou un quiproquo se produise sur scène, n'étant aperçu que par le public. Ceci crée une tension qui n'est souvent résolue qu'à la fin de la pièce.

Par contre, une question fondamentale se pose dans l'étude des processus qui construisent le malentendu (au niveau de la réception): l'instabilité sémantique provoquée par le texte ne mène-t-elle pas à la dissolution du malentendu? Autrement dit: où serait la place du malentendu dans un texte qui pratique une ouverture poétique et qui ne donne pas de réponses définitives au lecteur? Finalement, peut-on parler de malentendu dans la littérature du début du XX^{ème} siècle, notamment chez Walser?

La problématique du malentendu et les questions qu'il soulève nous serviront de point de départ afin de décrire le lieu de sa transformation ou son surgissement sous une autre forme (on parle fréquemment d'un «malentendu fondamental»). Par la suite, nous proposerons quelques réflexions autour du malentendu en littérature et présenterons le dramolet⁵ *Schneewittchen* de Walser. En rapport avec cette pièce – une des plus complexes de l'auteur –, il sera question entre autres du fonctionnement du dialogue: y a-t-il entente ou malentendu entre les personnages du conte? L'aspect sonore de la pièce, c'est-à-dire le malentendu au niveau acoustique et la polysémie du langage seront également étudiés. Le rapport du lecteur au texte sera thématiqué au fur et à mesure de l'analyse. Nous nous intéresserons finalement à la mise en scène du silence comme potentielle échappatoire au malentendu ou à l'incompréhension.

1. LE MALENTENDU EN LITTÉRATURE

Un texte est une forme de communication ou d'interaction avec des enjeux spécifiques: le lecteur se trouve uniquement dans une position de réception. Dans l'interaction quotidienne, le malentendu se crée entre au moins deux sujets communicants. Face à un texte, ce sont donc la lecture elle-même ainsi qu'une éventuelle compréhension qui figurent comme «réponse» de la part du lecteur. Cependant, celui-ci doit d'entrée accepter une potentielle pluralité du sens (l'interaction est différée et le sens d'un texte ne peut pas être négocié)⁶. Ce sont donc deux aspects qui sont significatifs par rapport au malentendu (littéraire) et qui, en plus, sont étroitement liés: la production de compréhension par le texte et le cadre référentiel où s'inscrit toute interaction.

L'illusion d'avoir compris l'énoncé du partenaire de communication est fondamentale dans la création du malentendu. En outre, il y a le paramètre du temps qui entre en compte: pour qu'il y ait malentendu, celui-ci doit être reconnu dans un second temps par les sujets en question – par exemple dans un métadiscours. Suite à cette clarification, la «bonne» compréhension s'installe. De son côté, la notion de compréhension présuppose

⁵ Le dramolet désigne la petite forme du drame, laquelle est répandue à l'époque de Walser notamment chez Hugo von Hofmannsthal.

⁶ Laforest (éd.), 2003, p. 8.

une vérité préexistante, acceptée en tant que telle par les deux interlocuteurs. Cette vérité est liée à une référence commune. Une compréhension mutuelle ne peut s'installer que grâce à un cadre référentiel qui est partagé par les deux interlocuteurs. Il convient d'étudier celui-ci dans le dramolet de Walser.

Néanmoins, la question de la pluralité du sens et de la compréhension en littérature dépend du genre d'un texte. Notons que *Schneewittchen* de Walser fait référence au conte des frères Grimm, caractérisé par une narration fortement schématisée. Le conte ne cherche pas à déstabiliser la compréhension du lecteur, mais se veut – en vue de sa portée morale – intelligible. L'adaptation dramatique permet à l'auteur de subvertir l'univocité du conte. C'est par le dialogue et la multiplicité des perspectives liées aux différents personnages du dramolet que se crée cette ouverture poétique. En adaptant un texte en prose à la forme dramatique, Walser questionne non seulement des concepts comme celui de l'identité et des normes narratives, mais également celui de la compréhension⁷. Nous allons démontrer cela par l'analyse de la construction du dramolet.

2. BLANCHE-NEIGE AUX TEMPS MODERNES

Schneewittchen est le premier dramolet (lyrique) publié par Walser, à l'âge de vingt-trois ans, en 1901⁸. Walter Benjamin remarque que ce dramolet est «[...] eines der tiefsinnigsten Gebilde der neueren Dichtung»⁹. Benjamin qualifie ce drame de «tiefsinnig» ('d'un sens profond'), en évitant soigneusement tout commentaire sur le sens de la pièce. Pourtant, c'est précisément cette question du sens à laquelle est confronté le lecteur. Celui-ci connaît l'histoire de Blanche-Neige. Cependant, Walser arrête l'action du conte des frères Grimm à un certain point, précisément après que le prince réveille Blanche-Neige par un baiser, laissant débattre les personnages de la fiction sur leur situation actuelle et leur passé fabuleux.

Les personnages principaux, Blanche-Neige et la Reine, sont conscients de leur statut fictionnel et savent que leur passé est celui d'un conte. C'est entre autres pour cette raison que Dieter Borchmeyer définit le dramolet de Walser comme «méta-théâtre»¹⁰. De plus, la mise en scène est constamment thématifiée par les personnages eux-mêmes, ce que ce même

⁷ La question de l'identité et des normes narratives est également relevée dans Heffernan 2007, p. 30.

⁸ Le dramolet est publié dans *Die Insel* en Allemagne, revue importante dans le milieu artistique, notamment littéraire. Des écrivains comme Hugo von Hofmannsthal et Rainer Maria Rilke publiaient également dans cette revue. Des liens existent notamment avec les drames de Hofmannsthal en ce qui concerne le genre et la forme du dramolet (cf. Szondi 1959 [1969, p. 81, 90 et suiv.]).

⁹ Benjamin 1977, vol. II, p. 324-328. Traduction par Maurice de Grandillac: «[...] l'une des œuvres les plus profondes de la littérature moderne [...]» (Benjamin 2005, p. 160).

¹⁰ Borchmeyer 1987.

chercheur qualifié de «pléonasme dramaturgique»¹¹. Blanche-Neige et la Reine ne se contentent d'ailleurs plus, dans l'époque moderne où elles se retrouvent brusquement, de jouer le jeu, celui de la bonne Blanche-Neige et de la méchante Reine. Se confrontant à la «réalité» et à leur passé féérique, elles sont à la recherche d'une nouvelle identité. Cependant, elles se retrouvent dans un dilemme: d'une part elles essayent de se défaire du conte dans lequel elles sont enfermées, d'autre part elles se réfèrent constamment à leur passé et leur identité en tant que personnages féériques. La version de Grimm, qu'on pourrait désigner comme étant l'original, est continuellement évoquée par les personnages mêmes, qui la modifient cependant scène après scène. Dans la première scène notamment, la Reine prend la position d'une bonne mère génèreuse face à Blanche-Neige.

«Königin: Dass du so schön bist, freut mich nur. / Schönheit am eignen Kinde ist / Balsam für müde Mutterlust, / nicht Trieb zu so abscheul'cher Tat, / wie Märchen sie zugrunde legt / hier dieser Handlung, diesem Spiel»¹².

«La Reine: Te voir si belle m'est joie pure. / Beauté en son enfant est baume / pour les désirs las de la mère, / loin de pousser au geste horrible / que le conte impose pour fond / à l'action que nous jouons ici»¹³.

La Reine crée une image en opposition avec celle du conte. De plus, elle se distancie de l'histoire fabuleuse évoquée explicitement et identifie le «monde» dans lequel elle se retrouve comme «jeu»¹⁴. Cette mise en abyme exprimée par l'un des personnages soulève la question du statut de ceux-ci par rapport à la pièce. Ces derniers semblent en effet jouer leur rôle tout comme des acteurs, conscients de leur mise en scène. Par conséquent, celle-ci devient modifiable. Dans la scène suivante, la Reine veut convaincre sa fille d'avoir agi comme le conte semble l'imposer.

«Königin: Den gift'gen Apfel schickt' ich dir; / du assest ja davon und starbst. / Dich trugen Zwerge in dem Sarg, / dem gläsernen, bis auf den Kuss / des Prinzen du lebendig wardst. / Es ist doch alles so, nicht wahr?»¹⁵

«La Reine: Pomme et poison venaient de moi: / tu y goûtas, tu en mourus. / Tu fus mise au cercueil de verre / par les nains, jusqu'à ce baiser / du Prince qui te fit revivre. / C'est bien cela, n'est-il pas vrai?»¹⁶

¹¹ *Ibid.*, p. 135.

¹² Walser 1987, p. 18. Toutes les citations du dramolet de Walser sont indiquées par rapport à cette version bilingue.

¹³ *Ibid.*, p. 19.

¹⁴ La version française de Claude Mouchard traduit «diesem Spiel» par un verbe accompagnant «l'action». Cela semble placer le jeu, pourtant primordial dans la pièce entière, plutôt à l'arrière-plan de cette phrase.

¹⁵ Walser 1987, p. 46.

¹⁶ *Ibid.*, p. 47.

Ce renversement de position de la part de la Reine – et simultanément des autres personnages – s'opère entre chaque scène de la pièce. L'histoire du conte est donc chaque fois racontée à nouveau, et chaque fois un peu différemment¹⁷. Par conséquent, le conflit entre la Reine et Blanche-Neige, portant sur la réalité de leur passé et leur identité, ne peut pas être résolu mais se prolonge potentiellement à l'infini¹⁸. En outre, la fin de la pièce ne ressemble pas à la fin traditionnelle d'un conte, mais, contre toute logique de la narration féerique, se lie au début de la pièce. À ce mouvement circulaire s'ajoute une dimension supplémentaire, car le dramolet contient des scènes de théâtre jouées par les personnages eux-mêmes. Le leitmotiv du jeu est introduit par Blanche-Neige dans son premier énoncé face à la Reine.

«Schneewittchen: [...] Was seht Ihr mich so milde an. / Die Güte, die so liebreich sieht / aus Eurem Aug', ist nur gemacht, / der milde Ton nur nachgeahmt»¹⁹.

«Blanche-Neige: [...] À quoi servent ces doux regards. / La bonté qui sort toute aimante / de vos yeux n'est que faux-semblant. / Votre douceur de ton est feinte»²⁰.

Blanche-Neige accuse son adversaire d'être une comédienne et de vouloir la tromper. Les personnages de la pièce de Walser sont méfiants dès le début, ils savent qu'ils jouent tous des rôles dans ce jeu qui leur est imposé. Cette mise en abyme, les imbrications des niveaux fictionnels – il arrive que les personnages transgressent ces niveaux –, l'instabilité de la position des personnages ainsi que les différentes versions inventées de leur histoire ont de lourdes conséquences. Ainsi, la vérité et le mensonge, la «réalité» et la mise en scène, le passé et le présent tout comme le sérieux et le jeu ne se laissent plus définir et deviennent interchangeables²¹. Les antagonismes qui caractérisent le conte classique sont mis en question, les oppositions deviennent de plus en plus inextricables. La forme tout à fait rigide et inflexible du conte comme on la trouve chez les frères Grimm est brisée,

¹⁷ Ceci n'est pas uniquement valable pour les personnages, cela l'est aussi pour la provenance du conte transmis de génération en génération. Walser thématise donc la genèse du conte avant sa mise par écrit. De plus, la (re-)transmission (orale) continue implique la coexistence de différentes versions, telles que Walser les met en scène dans sa pièce.

¹⁸ Andrea Hübner conclut également qu'une réconciliation est impossible (Hübner 1995, p. 70).

¹⁹ Walser 1987, p. 10.

²⁰ *Ibid.*, p. 11.

²¹ Ceci est confirmé par Hübner: «Die Ereignisse von Vergangenheit und Gegenwart, Fiktion und Wirklichkeit gehen hier kontinuierlich ineinander über, ohne dass die Geschehnisse eindeutig einer Ebene zugeordnet werden können» («Les événements du passé et du présent, de la fiction et de la réalité s'entremêlent ici continuellement, sans que ces événements puissent être attribués de manière univoque à un niveau précis»). Elle ajoute que le conte traditionnel est fondé sur une opposition claire qui reflète une vision du monde stable (Hübner 1995, p. 72-74).

laissant place à une multiplicité de perspectives à l'intérieur de la fiction et à une ouverture interprétative au niveau du spectateur/lecteur²².

C'est à ce stade que nous devons revenir sur les réflexions autour du malentendu émises ci-dessus, c'est-à-dire sur ses conditions triadiques: la compréhension, la «vérité» préexistante et le cadre référentiel. Irrité par ce «jeu» déroutant, le lecteur/spectateur est amené à se poser les questions suivantes: comment faut-il *comprendre* face à la multiplicité des perspectives et des versions existantes d'une histoire? Comment y retrouver la «véritable» vérité qui visiblement n'existe plus? L'original bien connu du conte de Grimm, qui sert de référence stable, devient une version comme les autres, le cadre référentiel du conte est ainsi érodé par sa multiplication. Le malentendu semble donc privé de ses fondements. Toutefois, on pourrait considérer chaque version réinventée du conte comme un malentendu (y compris l'original). À l'inverse, et c'est peut-être plus probant, on pourrait également considérer que chacune de ces versions a en quelque sorte sa légitimité. Dans ce cas, le seul recours possible pour le lecteur/spectateur est de se confronter à sa propre volonté de comprendre²³, dans le sens où «comprendre» serait lié à la recherche d'une vérité unique. Ainsi, la question du malentendu perd sa pertinence au niveau de la réception.

2.1. LES DIALOGUES FICTIFS:

MALENTENDU OU INCOMPRÉHENSION?

Dans le dramolet de Walser, les personnages parlent, mais ils ne parlent pas ensemble²⁴. Le langage creuse le gouffre qui les sépare au fil de leurs dialogues. Mais y a-t-il malentendu? Afin d'aborder cette question, nous allons nous intéresser à une scène-clé de la pièce, celle entre Blanche-Neige et le Prince.

«Prinz: Ich wollte so den ganzen Tag / verplaudern Arm in Arm mit dir. / Wie mutet mich die Sprache an, / die aus dem süßen Mund dir kommt. / Wie munter ist dein blosses Wort. / Entzückt von seinem Reichtum hängt / mein Ohr wie in der Hängematt' / des Horchens, träumt von Geigenton, / Gelspiel, holdem Nacht'gallaut, / von Lieb'sgezwitscher [...]»²⁵.

«Le Prince: Je voudrais t'avoir à mon bras / pour causer ainsi tout le jour. / Que de charme dans les paroles / qui sortent de ta douce bouche, / combien enjoués

²² Susanne Andres constate également que les événements immuables du conte sont joués à maintes reprises afin de se déliter en innombrables variantes possibles d'interprétation (Andres 1997, p. 86-93).

²³ La grande majorité des textes de Walser sont autoréflexifs dans le sens où ils thématisent les processus de lecture et d'écriture.

²⁴ «[...] die Figuren [...] reden nur allzuhäufig präzise aneinander vorbei» (Utz 1998, p. 289) («[...] les personnages [...] ne causent que trop souvent sans écouter l'autre» [Utz 1998, p. 314; traduit par C. Kowalski]).

²⁵ Walser 1987, p. 24.

tes mots tout simples. / Ravie, comblée, mon oreille est / comme en suspens
dans le hamac / de l'ouïe, son d'un violon qui rêve, / chuchotis, gracieux rossignol,
/ gazouillement d'amour [...]»²⁶.

Le Prince s'intéresse dans un premier temps à la dimension acoustique des paroles de son interlocutrice; le niveau sémantique de la parole passe ainsi au second plan²⁷.

«Prinz: [...] Nur horchen will ich und im Sinn / erwidern deinen Liebeslaut. / Sprich, dass ich immer schweigen kann / und treu dir sein. Untreu ist so schnell / mit Worten da; sie spricht so rasch / wie 'n Quell im Winde, der ihn peitscht, / und übersprudelt im Geschwätz»²⁸.

«Le Prince: [...] Je ne veux qu'entendre et répondre / du fond de moi aux sons d'amour. / Parle et je me tairai toujours, fidèle; elle a le verbe prompt, / l'infidélité, parlant vite / comme une source que le vent fouette, / prête à jaillir en babillages»²⁹.

Le Prince tend son oreille à la sonorité du langage, lui-même s'exprimant dans un langage poétique et artificiel. Comme le Prince, Blanche-Neige se réfère dans sa réponse également à la beauté des mots de son interlocuteur, en ignorant tout contenu³⁰. La parole des personnages est une mise en scène du langage qui met en avant surtout sa sonorité. C'est justement à cause de ce jeu acoustique que Blanche-Neige et le Prince ont un dialogue de sourds.

En outre, les personnages développent une méfiance profonde envers le langage. Le prince évoque l'infidélité liée à la parole, Blanche-Neige parle de l'amour qui «aime le tendre calme»³¹. Mais paradoxalement, en évoquant le côté trompeur du langage, le Prince et Blanche-Neige arrivent encore moins à se comprendre. La parole – surtout la parole méta-discursive – fait obstacle à toute compréhension. Les personnages prenant conscience de cette vérité fatale, concluent ainsi leur dialogue:

«Prinz: Schneewittchen, ich versteh' dich nicht.
Schneewittchen: Das tut zur Sache ja doch nichts. / Geh jetzt, ich bitt' dich
[...]»³².

²⁶ *Ibid.*, p. 25.

²⁷ Jens Hobus démontre que la sonorité du langage est spécialement prononcée dans l'œuvre de Walser et établit un lien avec la fonction poétique du langage d'après Roman Jakobson. Cette fonction serait clairement dominante dans les textes de cet écrivain, par contre, la dimension sémantique ou référentielle deviendrait moins signifiante (Hobus 2013, p. 356).

²⁸ Walser 1987, p. 24.

²⁹ *Ibid.*, p. 25.

³⁰ Schneewittchen: «Ihr sprecht vornehme Prinzensprach» (*ibid.*, p. 24) (Blanche-Neige: «Vous parlez fort princièrement» [*ibid.*, p. 25]).

³¹ *Ibid.*, p. 27.

³² *Ibid.*, p. 38.

«Le Prince: Je n’y comprends rien, Blanche-Neige³³.
Blanche-Neige: Ça n’a pas la moindre importance. / Vite, je te prie [...]»³⁴.

La compréhension mutuelle à travers le langage est contrariée, mais ne semble pas de première importance – ceci est la conclusion non seulement des personnages, mais aussi du lecteur. Celui-ci est invité à s’étendre «dans le hamac / de l’ouïe»³⁵, balancé par ce langage poétique de la pièce³⁶, lequel se détache au fur et à mesure du contenu, de l’histoire du conte et des personnages. C’est une mise en scène du langage – qui devient un «personnage» central du dramolet.

Obstacle et en même temps indice de communication dans un dialogue, le malentendu est absent de ce dernier et laisse place à l’incompréhension (consciente et explicite). S’il n’y a donc pas de malentendu entre les personnages du dramolet, c’est qu’il n’y a pas de dialogue entre eux³⁷. Par contre, le dialogue se déplace du texte au lecteur: que faire de cette perte de crédibilité du langage en tant que représentant de la réalité? Comment comprendre la mise en scène du langage?

2.2. LE MAL-ENTENDU ET LA POLYSÉMIE DU LANGAGE

Le jeu des personnages avec leur identité se traduit surtout dans leur voix. Dès le début de la pièce, un espace acoustique s’ouvre au-dessus de la surface du texte où s’épanouit la sonorité des voix³⁸. D’une part, c’est une manière de libérer le langage de sa fonction référentielle trop encadrante³⁹. D’autre part, l’éphémère de la voix se répercute également sur les personnages. Tant qu’ils parlent, ils existent. Manifestement, la performativité de

³³ La traduction fait apparaître une double lecture: le Prince n’y comprend rien (à la situation et/ou à la personne, à ses paroles). Pourtant, dans le texte de Walser, le Prince ne comprend pas Blanche-Neige (ses paroles). La traduction introduit donc un doute sur la compréhension du prince. – *M.D.*

³⁴ Walser 1987, p. 39.

³⁵ *Ibid.*, p. 25.

³⁶ Utz 1998, p. 247. Walser thématise dans une de ses lettres cette attention accordée au langage, notamment par rapport à *Schneewittchen*: les dramolets (*Schneewittchen* et *Aschenbrödel*) sont «auf Stil und auf Schönheit angelegt [...]. Sie sind auf Sprache gestimmt, auf Takt und auf rhythmischen Genuss» (Walser 1975, p. 59) (Les dramolets sont «axés sur le style et la beauté [...]. Ils sont accordés sur le langage, sur la cadence et la jouissance rythmique»).

³⁷ Le texte prend la forme de plusieurs monologues enchevêtrés. De plus, le dialogue théâtral est caractérisé par un mouvement, un développement. Les personnages de *Schneewittchen* parlent, mais il n’y a pas de changements qui s’opèrent dans leurs réalités pendant leurs dialogues.

³⁸ Ceci est caractéristique de plusieurs textes de Walser, notamment *Schneewittchen* (Utz 1998, p. 23-24, 243-247).

³⁹ Hobus parle d’une revitalisation du langage littéraire dans l’œuvre de Walser par l’accent qui est mis entre autres sur la sonorité (Hobus 2013, p. 354, 356).

leur parole et le jeu sonore appellent l'attention d'une oreille⁴⁰. Celle-ci se porte garante de l'existence des personnages. C'est notamment l'oreille du lecteur, lequel, tout comme Blanche-Neige et la Reine, ne peut se fier à ce qu'il «entend» en lisant.

Les voix des personnages et d'autres instances comme le conte même sont étroitement liées à la vérité et au mensonge. La Reine affirme par exemple: «O glaube scheuer Stimme nicht, / die Sünde flüstert, die nicht ist»⁴¹ («Ne crois pas la voix qui, craintive, / chuchote un péché qui n'est pas»⁴²). Dans ces différentes voix parfois trompeuses s'exprime à nouveau la perte de référence stable. Quelle voix exprime la vérité? Faut-il croire ce que l'autre fait entendre? Blanche-Neige ne peut se fier au ton flatteur de la Reine:

«Schneewittchen: Ihr sprecht so milde, wie Ihr könnt, / doch könnt Ihr noch nicht milde tun. / Das Auge, das so höhnisch blitzt, / unmütterlich herab zu mir / so drohend zuckt, lacht unheilvoll / zu Eurer Zunge Schmeichelton, / den es verachtet: Es spricht wahr, / und ihm allein, dem stolzen Aug', / glaub' ich, nicht der Verräterzung»⁴³.

«Blanche-Neige: Parler doux, vous y parvenez, / mais non agir avec douceur. / L'œil qui foudroie, très sarcastique, / qui, peu maternel, frémit et / me menace, rit sombrement / du ton mielleux de votre langue / qu'il méprise: il parle vrai, lui, / et c'est lui seul, l'œil orgueilleux, / je crois, non les perfidies»⁴⁴.

Comme la parole, les voix et le son ne sont pas garantes d'une vérité, ils posent problème à l'ouïe. Cette méfiance envers la sonorité s'installe dès le début du texte, elle lui est inhérente. Le mal-entendu (acoustique) est donc multiplié par les sons et leur rupture avec la vérité.

Par contre, la citation ci-dessus pose le corps au premier plan: seuls les gestes et les actes font foi. Toutefois, les personnages de la pièce ne s'expriment pas par leurs actes, mais par leurs paroles⁴⁵. Blanche-Neige et la Reine débattent de la vérité non par leurs actions, mais en parlant. C'est notamment cette disjonction entre le corps et la parole, entre l'acte et la parole (celle-ci est vidée de sa fonction pragmatique) qui retire au malentendu toute possibilité de surgir. Ce dernier s'évade dans les paroles et ne se réalise jamais dans le monde des personnages; leur discours perd tout

⁴⁰ L'oreille qui est mise en scène dans la pièce trouve une place centrale, tout comme dans d'autres textes de Walser. Cf. le concept de l'*Ohralität* (Utz 1998, p. 243 et suiv.). L'écoute qui est mise en avant relie également cette pièce de Walser à la tradition orale du conte.

⁴¹ Walser 1987, p. 18.

⁴² *Ibid.*, p. 19. Ces voix – qui se tiennent à la version originale du conte – ne peuvent pas être localisées. Par contre, elles ne sont pas non plus garantes d'une vérité.

⁴³ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁵ Ceci est également relevé par Andres (Andres 1997, p. 86-93). La pièce de Walser ne contient pas d'intrigue, pas d'action.

impact sur la «réalité»⁴⁶.

Cette observation trouve son pendant dans des énoncés équivoques: oxymores, paradoxes et expressions polysémiques caractérisent les propos des personnages⁴⁷. Différentes lectures provoquées par le texte figurent côte à côte sans être résolues. Notamment le mot *Märchen*, désignant d'une part le conte de fée et d'autre part le mensonge, illustre ce qu'on pourrait qualifier d'ouverture herméneutique. Sans cesse, le texte fait coexister différentes possibilités de compréhension. Une phrase-clé de la pièce thématise cela de manière explicite. Le Prince vient d'avouer à Blanche-Neige son amour pour la Reine.

«Prinz: Ei, weil ich solch ein Schurke bin, / der weg von dir zur andern läuft, / die seinen Sinn nun höher reizt»⁴⁸.

«Le Prince: Ah, c'est qu'en vrai coquin voici / qu'oublieux je cours à une autre / par qui mes sens sont plus troublés»⁴⁹.

«Schneewittchen: [...] Den Sinn, den Sinn dir höher reizt? / Ei, welcher Unsinn ist im Sinn»⁵⁰.

«Blanche-Neige: Les sens, tes sens, sont plus troublés? / Ah, que de non-sens en ces sens!»⁵¹

L'énoncé de Blanche-Neige traitant du sens a justement plusieurs possibilités de lecture: celle des «sens» physiologiques et celle du «sens» au niveau sémantique. Mais est-ce que cet énoncé crée un malentendu chez le lecteur? On ne peut – pour autant que l'on s'en rende compte – décider laquelle de ces lectures est finalement la bonne. Par contre, cette recherche perpétuelle du «juste» sens constitue l'un des moteurs du texte, lequel s'avère être, de plus, fortement autoréflexif. Le texte semble donc au premier abord créer des malentendus, mais l'une des étapes du processus de la mécompréhension en est absente: la possibilité de l'identification du malentendu (prise de conscience) ainsi que la clarification finale. Il ne s'agit donc

⁴⁶ Le malentendu est étroitement lié à la réalité, au monde. Il peut être détecté grâce à cette corrélation existante entre parole et monde.

⁴⁷ Par exemple: Königin: «[...] Bedenk, dass du nicht richtig denkst» (Walser 1987, p. 44) (La Reine: «[...] Pense bien que tu penses faux» [*ibid.*, p. 45]); Schneewittchen: «Ich fühle nur! Gefühl denkt scharf. [...]» (*ibid.*, p. 44) (Blanche-Neige: «Je sens, moi! Sentir pense vif [...]» [*ibid.*, p. 45]). Königin: «O, töte sie / und bring ihr falsches Herz hierher [...]» (*ibid.*, p. 58) (La Reine: «Tue-la, est rapporte / ici son cœur perfide» [*ibid.*, p. 59]). L'expression «das falsche Herz» est polysémique: d'une part, la Reine parle de la perfidie de Blanche-Neige, d'autre part, cela fait référence au «faux» cœur de chevreuil que lui rapporte le chasseur à la place du cœur de Blanche-Neige. La traduction ne tient pas compte de cette ambiguïté.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 36.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 37.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 36.

⁵¹ *Ibid.*, p. 37.

plus, de la part du lecteur, de se décider pour l'une ou l'autre lecture, mais d'accepter la coexistence de plusieurs lectures possibles⁵². Finalement, le glissement de sens provoqué par cette juxtaposition de lectures possibles neutralise le malentendu en tant que clé de lecture. Le malentendu est lui-même vidé de son sens.

3. LE SILENCE

Puisque les personnages sont conscients qu'ils ne se comprennent pas, que les paroles les éloignent les uns des autres et que les voix sont trompeuses, ils cherchent une solution au-delà du langage. Le silence, évoqué à plusieurs reprises, figure comme recours idéal. D'après Hobus, le silence [*das Schweigen*] témoigne de l'échec de la parole et parvient à démontrer les limites de celle-ci. Contrairement à elle, le silence résisterait à toute mécompréhension et serait ainsi la communication la plus authentique et immédiate possible⁵³. En général, le silence peut être indice autant d'une compréhension absolue que d'un malentendu ou d'une incompréhension totale⁵⁴. Le silence contient donc toutes les dimensions de la parole et fait ainsi partie de cette dernière.

Au milieu de la pièce de Walser, Blanche-Neige évoque le silence dans le dialogue central avec le Prince: «Was kümmert uns das Weh der Zeit, / das uns zu schweigen anbefiehlt!»⁵⁵ («Que nous fait la douleur du temps / qui va nous imposer le silence!»⁵⁶). À la place du silence forcé, Blanche-Neige s'apprête à causer, plaisanter, danser et crier⁵⁷ – d'autant plus que l'existence (fictive) des personnages dépend entièrement de leur expression et de leur voix. Cependant, ce n'est pas la valeur de référence des paroles qui est au premier plan, mais une expression dansante, légère et plaisante⁵⁸. Ce jeu avec le langage semble être la seule réponse à l'impossibilité de se comprendre dans ce monde régi par l'ambiguïté et la polysémie.

⁵² À comparer avec Hobus: «Obwohl die Signifikanten nicht mehr bedeutungstragend sind, soll mit ihnen trotzdem noch ein Sinn generiert werden, der aber nicht mehr eindeutig zu verstehen ist» (Hobus 2011, p. 355) («Bien que les signifiants ne soient plus porteurs de signification, ils sont quand même sommés de générer un sens. Or, celui-ci ne se laisse plus saisir sans équivoque»).

⁵³ En rapport avec *Schneewittchen*, cf. *ibid.*, p. 297 et suiv. Cf. également Hobus par rapport au silence dans d'autres textes (Hobus 2013, p. 365 et suiv.).

⁵⁴ Hart Nibbrig 1981, p. 40.

⁵⁵ Walser 1987, p. 28.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ La danse notamment est un motif souvent utilisé par Walser. Cf. Schaak 1999, p. 104 et suiv. La danse marque l'époque «fin de siècle» – elle devient le signe du renouvellement esthétique de toutes les formes d'art et dynamise la création artistique (Utz 1998, p. 424 et suiv.).

Par conséquence, le point de fuite de la pièce de Walser est le silence.

«Schneewittchen: Schweigt doch, o schweigt. Das Märchen nur / sagt so, nicht Ihr und niemals ich. / Ich sagte einmal, einmal so – / das ist vorüber. Vater kommt. / Begleitet alle uns hinein.

Alle gehen gegen das Schloss»⁵⁹.

«Blanche-Neige: Oh, taisez-vous. Seul le conte a / dit ces mots – vous, non, moi, jamais. / Un jour, j'ai dit, une fois, oui – C'est fini. Venez, Père. Et tous, / accompagnez-nous au-dedans.

Tous se dirigent vers le château»⁶⁰.

Loin d'être un recours idéal, le silence (autant que la parole) n'amène guère de compréhension (il ne peut donc pas non plus être considéré comme le revers de la parole). Au contraire, il suscite de nombreuses questions chez le lecteur: est-ce que les personnages peuvent enfin se taire et mettre un terme à leur incompréhension? Seraient-ils enfin sauvés? Ou retombent-ils dans le monde du conte de Grimm, où ils n'ont plus rien à dire? Leur conflit autour du passé ne sera-t-il donc jamais résolu⁶¹? Ces questions restent sans réponses finales, différentes lectures coexistent. Dans le silence final, le sens «clair» et «juste» est donc définitivement aboli. Le texte ne répond pas aux questions du lecteur et le confronte ainsi à ses propres exigences, à ses attentes envers une œuvre.

L'absence d'explication de la part de Benjamin, écrivant sur ce dramolet de Walser, exemplifie la réaction du lecteur. Son silence démontre *ex negativo* que les questions restent ouvertes sur ce que Benjamin qualifie, comme on l'a vu, de «Gebilde» ('formation', 'construction')⁶². C'est justement cela que démontre Walser dans *Schneewittchen* (et que Benjamin ne fait qu'explicitier): le sens est une construction, il est modifiable et multiple.

⁵⁹ Walser 1987, p. 92.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 93.

⁶¹ Le conflit principal entre Blanche-Neige et la Reine n'a pas pu être résolu, en tout cas pas dans la pièce. Les personnages se rendent dans le château – ceci indique le retour dans le monde du conte. Par contre, dans les dernières lignes, Blanche-Neige se distancie de celui-ci: «Das Märchen nur / sagt so, [...] Ich sagte einmal, einmal so –» (Walser 1987, p. 92) («Seul le conte a / dit ces mots [...] Un jour, j'ai dit, une fois, oui –» [*ibid.*, p. 93]). Finalement, le «Je» de Blanche-Neige se détache de cette voix narrative du conte et arrive à s'émanciper: «[...] das ist vorüber» (*ibid.*, p. 92) («C'est fini» [*ibid.*, p. 93]).

⁶² Benjamin: «[...] eines der tiefsinnigsten Gebilde der neueren Dichtung» (Benjamin 1977, vol. II, p. 327). «Gebilde» est traduit par «œuvre», traduction qui ne rend pas compte du travail de formation et de construction par l'écrivain. Traduction par Maurice de Grandillac: «[...] l'une des œuvres les plus profondes de la littérature moderne [...]» (Benjamin 2005, p. 160).

Les textes de Walser figurent comme exemples d'une littérature qui pratique une ouverture poétique. Dans le cas de *Schneewittchen*, celle-ci prend forme dans l'adaptation dramatique du conte. Ainsi, le texte engage également le lecteur à entrer en dialogue; un dialogue qui doit traiter du sens, de la valeur référentielle des paroles et de la compréhension. C'est derrière ce constat que se cache peut-être le malentendu fondamental: celui de la croyance en l'univocité, en une compréhension stable et vérifiable.

Revenons à la question première, celle de la place du malentendu face à l'ouverture poétique d'un texte. Peut-on encore parler de malentendu chez Walser, face à une écriture qui ne donne pas de réponses définitives? L'une des caractéristiques de la littérature moderne – outre son autoréflexivité – est une ouverture herméneutique qui met au centre le lecteur et sa compréhension. Dès lors, celle-ci est mise en question et n'est plus totale; les textes génèrent différentes lectures possibles en laissant apparaître une place vide (le silence par exemple), une place d'incertitude compréhensive ou d'obscurité⁶³. Ceci a des répercussions sur le malentendu (littéraire) et sur le lecteur, comme nous avons pu le démontrer par rapport à *Schneewittchen*. Le texte tend un miroir au second qui, lui, cherche à s'assurer d'un sens. Le malentendu tombe finalement sous le même verdict que la recherche d'un «sens» unique: il devient obsolète.

© Myriam Dätwyler

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADORNO Theodor W., 1974: *Ästhetische Theorie* (G. Adorno, R. Tiedemann [éd.]). Frankfurt a. M.: Suhrkamp
- , 1974 [1982]: *Théorie esthétique*, traduit par M. Jimenez. Paris: Klincksieck, 1982
- ANDRES Susanne, 1997: *Robert Walsers arabeskes Schreiben*, Inauguraldissertation an der Philosophischen Fakultät der Friedrich-Alexander-Universität Erlangen-Nürnberg. Göttingen: Cuvillier Verlag
- BENJAMIN Walter, 1977: *Schriften* (unter Mitwirkung von Th.W. Adorno, G. Scholem; R. Tiedemann, H. Schweppenhäuser [éd.]). Frankfurt a. M.: Suhrkamp
- , 2005: *Œuvres*. Tome II, traduit par M. de Gandillac, R. Rochlitz, P. Rusch. Paris: Gallimard
- BORCHMEYER Dieter, 1987: „Robert Walsers Metatheater. Über die Dramolette und szenischen Prosastücke“, in P. Chiarini, H.D. Zimmermann (éd.), *„Immer dicht vor dem Sturze...“: Zum Werk Robert Walsers*. Frankfurt a. M.: Athenäum, p. 129-143

⁶³ Ceci est également constaté dans Hobus 2013, p. 369.

-
- ECHTE Bernhard, 2008: *Robert Walser: Sein Leben in Bildern und Texten*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp
 - HART NIBBRIG Christiaan L., 1981: *Rhetorik des Schweigens: Versuch über den Schatten literarischer Rede*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp
 - HEFFERNAN Valerie, 2007: *Provocation from the Periphery: Robert Walser Re-examined*. Würzburg: Königshausen & Neumann
 - HOBUS Jens, 2011: *Poetik der Umschreibung: Figurationen der Liebe im Werk Robert Walsers*. Würzburg: Königshausen & Neumann
 - , 2013: „Sind wir denn berufen, einander zu verstehen [...]?“ Literarische Sprachkritik und Kommunikationsstrategien im Werk Robert Walsers“, in A. Schnyder (éd.), *Kannitverstan. Bausteine zu einer nachbabylonischen Herme(neu)tik (Akten einer germanistischen Tagung 2012)*. München: Iudicium Verlag, p. 353-373
 - HÜBNER Andrea, 1995: „*Ei' welcher Unsinn liegt im Sinn?*“ *Robert Walsers Umgang mit Märchen und Trivialliteratur*. Tübingen: Stauffenburg Verlag
 - LAFORÉST Marty (éd), 2003: *Le malentendu: dire, mésentendre, mésinterpréter*. Québec: Nota Bene
 - PFISTER Manfred, 1977: *Das Drama: Theorie und Analyse*. München: W. Fink Verlag [Uni-Taschenbücher, Bd. 5]
 - SCHAAK Martina, 1999: „*Das Theater, ein Traum*“: *Robert Walsers Werk als gestaltete Bühne*. Berlin: Wissenschaftlicher Verlag
 - SZONDI Peter, 1959 [1969]: *Theorie des modernen Dramas*, 2. Auflage. Frankfurt a. M.: Suhrkamp, 1969
 - UTZ Peter, 1998: *Tanz auf den Rändern: Robert Walsers „Jetztzeitstil“*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp
 - , 2003: «Postface», in R. Walser *Le Territoire du crayon. Microgrammes*, traduit par M. Graf. Genève: Éditions Zoé, p. 404-422
 - WALSER Robert, 1975: *Das Gesamtwerk*, vol. XII/2: *Briefe* (J. Greven [éd.]). Genève: Verlag Helmut Kossodo
 - , 1987: *Blanche-Neige. Schneewittchen*, version bilingue, traduit par C. Mouchard en collaboration avec H. Hartje. Paris: Le Nouveau Commerce

Au-delà de la loi de l'Autre: le malentendu selon Jacques Lacan

Omar HACHEMI

Université de Lausanne

Résumé:

Le présent article se propose d'explorer la problématique du malentendu dans le cadre de la théorie de Jacques Lacan. Le dernier séminaire donné par le psychanalyste à Paris, intitulé *Dissolution*, constitue un bon objet à cet égard puisque le malentendu y est évoqué et convoqué. En effet, la théorisation du concept de malentendu par Lacan va de paire avec un malentendu inhérent au séminaire qui aurait pour terrain le rapport du maître à ses disciples. Il s'agit autant de se pencher sur la théorisation que propose Lacan du concept, que d'analyser sa propre stratégie discursive qui semble – par l'usage des équivoques – tirer profit du malentendu. Dans un premier temps, un parallèle avec la linguistique, plus spécifiquement avec le travail d'Émile Benveniste, permet de mettre en perspective une divergence fondamentale qui se joue entre les deux disciplines quant à la conception du malentendu. Dans un second temps il est question de la *logique du signifiant* centrale dans la théorie de Lacan. La conception violemment structurale que présuppose cette logique implique une disjonction radicale entre le signifiant et le signifié. Or, c'est précisément dans cet écart qui sépare les deux facettes du signe que se joue le malentendu fondamental qui anime le langage selon la théorie lacanienne. La présente analyse se propose de mesurer en termes critiques la distance qui éloigne la psychanalyse de la linguistique sur ce point. Le primat conféré au déplacement de signification au détriment du mécanisme de référence opère un renversement: le langage, dans la perspective lacanienne, n'est pas considéré sous l'angle de sa fonction communicative, mais comme le lieu même de l'opacité.

Mots-clés: Jacques Lacan, Émile Benveniste, malentendu, linguistique, psychanalyse, l'Autre, énonciation, logique du signifiant, inconscient, structure

«Tel le rendez-vous célèbre des amoureux lors d'un bal à l'Opéra. Horreur quand ils laissèrent glisser leur masque: ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs»¹.

Le malentendu engage la parole dans l'existence. Expérience quotidienne qui se vit et s'éprouve dans le langage, il est un événement qui révèle le lien entre la parole et le monde. En ce sens il est indissociable de ses circonstances, du cadre référentiel dans lequel il se produit. Par ailleurs, le malentendu est un événement remarquable qui se raconte, devient objet du discours sous les traits de l'anecdote. À savoir que le malentendu ne se révèle comme tel qu'*a posteriori*, lorsque la prise de conscience a lieu. L'on revient alors sur l'enchaînement tantôt malheureux, tantôt ridicule des causes et des effets... Ce qui dans cette expérience fascine, c'est la brusque rupture de l'intentionnalité, la soudaine perte de contrôle sur le langage. L'occurrence du malentendu sème la discorde entre les sujets parlants qui, en dépit de leur bonne volonté, se retrouvent subitement sourds l'un à l'autre.

Outre la singularité de ces malentendus que l'on vit quotidiennement comme autant d'expériences hasardeuses, outre ces discordes qui sont autant d'effractions inconscientes aux lois de la référence, il y aurait un malentendu inhérent au *parlêtre*²: un malentendu structurel. Telle est l'hypothèse de la psychanalyse. Prendre ses désirs pour la réalité, un mot pour un autre, ou l'autre pour un amoureux: ne s'agit-il pas là des effets inconscients de la métaphore³? Du malentendu au quiproquo il n'y a qu'un pas – ici celui de la danse – qui, par son emportement, confond les sujets, permute les places et les occupants. Si bien que les amoureux en finissent par manquer à leur propre place «ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs»: la discorde ne se loge pas tant entre la désignation et la chose, entre le locuteur et l'interlocuteur, mais au sein même de la désignation, de la chose elle-même, du locuteur même etc. Le malentendu fondamental hérite du quiproquo l'effet de glissement métaphorique qui divise chaque chose en son sein et loge la différence au cœur de l'identité.

¹ Lacan 1980, p. 10.

² Le *parlêtre* – mot-valise utilisé par Jacques Lacan – implique l'identité entre la parole et l'être.

³ «Un mot pour un autre, telle est la formule de la métaphore, et si vous êtes poète, vous produirez, à vous en faire un jeu, un jet continu, voire un tissu éblouissant de métaphores» (Lacan 1966a [1999, p. 504]).

1. LINGUISTIQUE ET PSYCHANALYSE

Lacan est à l'origine d'un tournant structural dans la psychanalyse à une époque (1960-1970) où la linguistique joue en France un rôle pilote pour les sciences humaines⁴. La problématique du malentendu sera pour nous l'occasion de mettre l'accent sur une divergence fondamentale qui demeure néanmoins entre les deux approches et qui se joue au cœur même du signe linguistique.

Nous le disions, le malentendu apparaît, du point de vue de celui qui le vit et l'éprouve, comme un dysfonctionnement fortuit du langage ou de la communication, comme le brusque retour d'une évidence: *ça ne peut pas toujours fonctionner*. Pourtant, la linguistique nous le montre, le langage, ça fonctionne. C'est que la linguistique considère globalement le malentendu comme extrinsèque au langage. Pour reprendre la distinction que propose Émile Benveniste⁵ à la suite de Ferdinand de Saussure, le malentendu se situerait du côté de la *parole* et non de la *langue*. Il est lié aux circonstances d'énonciation, au cadre référentiel; bref il a une cause contextuelle plutôt qu'intralinguistique⁶. Or, que se passe-t-il si l'on postule que le malentendu est intrinsèquement langagier? Il s'agit là de notre hypothèse: on quitte le champ de la linguistique pour entrer dans celui de la psychanalyse.

Cette divergence de perspective entre la linguistique et la psychanalyse est au cœur de l'article de Benveniste sur Sigmund Freud. Il ne s'agit pas directement dans ce texte de la problématique du malentendu, mais plutôt du rapport entre langue et inconscient. Benveniste réfute l'hypothèse freudienne – fondée sur une philologie inexacte – selon laquelle les langues «primitives» participeraient de la même logique que le rêve (et l'inconscient), à savoir qu'elles ne seraient pas soumises au principe de contradiction⁷. Reprenant Freud, Benveniste démontre que la langue fonctionne

⁴ Ainsi plusieurs auteurs – entre autres: Georges Dumézil, Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes, Louis Althusser, Jacques Lacan – traditionnellement regroupés sous l'étiquette structuraliste, s'en remettent à la linguistique et à ses notions-clés au fil de leurs travaux.

⁵ Le choix que nous faisons ici de mettre en parallèle la théorie de Benveniste et celle de Lacan est motivé d'une part par un critère historique: les deux penseurs étaient en contact, comme l'attestent plusieurs références que propose Lacan aux travaux du linguiste. D'autre part, la perspective théorique de Benveniste est centrée sur la problématique de la subjectivité dans le langage, ce qui facilite le rapprochement avec la psychanalyse.

⁶ Nous pourrions avancer que le malentendu relèverait de la sémantique au sens de Benveniste: «Le sémiotique se caractérise comme une propriété de la langue, le sémiotique résulte d'une activité du locuteur qui met en action la langue. Le signe sémiotique existe en soi, fonde la réalité de la langue, mais il ne comporte pas d'applications particulières; la phrase, expression du sémiotique, n'est que particulière. Avec le signe, on atteint la réalité intrinsèque de la langue; avec la phrase, on est relié aux choses hors de la langue; et tandis que le signe a pour partie constituante le signifié qui lui est inhérent, le sens de la phrase implique référence à la situation de discours, et à l'attitude du locuteur» (Benveniste 1967 [1974, p. 225]).

⁷ Freud met en évidence, pour étayer son propos, une série de substantifs qui peuvent aussi bien signifier la chose que son contraire. Benveniste reprend quelques-uns des exemples donnés par Freud: ainsi, par exemple, l'ancien adjectif allemand *bass* qui signifierait 'bien',

toujours sur la base de couples d'oppositions structurants.

Si Lacan semble *a priori* donner raison à Benveniste⁸, il déplace en fait la problématique freudienne de la philologie à la linguistique saussurienne afin de conférer à l'homologie entre inconscient et langage une valeur structurelle. C'est au niveau de la conception du signe linguistique que se situe désormais l'enjeu. En effet, alors que Benveniste qualifie de *nécessaire*⁹ le rapport entre signifiant et signifié, Lacan, à l'inverse, tend à radicaliser le postulat de l'arbitraire du signe. Ce postulat est fondamental dans la théorie lacanienne, puisqu'il situe l'inconscient au cœur même du langage, logé dans l'écart qui sépare le signifiant du signifié. Autrement dit, pour Lacan, l'inconscient se manifeste par l'effet d'une discorde entre le mot et le concept. Il semblerait que cette divergence qui anime la conception du signe linguistique entre Lacan et Benveniste est relative à la problématique de l'intentionnalité. Car si Benveniste opère ce remaniement épistémologique du signe, c'est pour asseoir sa théorie de l'énonciation qui emprunte ses postulats fondamentaux à la phénoménologie¹⁰. En définitive, la nécessité qui unit, pour le linguiste, le signifiant au signifié est corrélative de la visée intentionnelle du sujet. Quant à la psychanalyse, elle adopte une perspective opposée sur ce point, à savoir qu'elle a pour objet la discorde qui se joue au sein du sujet parlant – ainsi le sujet, pour la psychanalyse, est-il en position de ne pas savoir ce qu'il dit¹¹. En effet, pour Lacan, le déséquilibre essentiel entre l'image acoustique et le concept renvoie à la division inhérente au sujet. Ce clivage se traduit formellement, nous le verrons, par l'existence d'un signifiant surnuméraire, sans allocation dans le champ du signifié. Ce déséquilibre, qui prend l'allure d'un hiatus, introduit le manque au cœur du langage.

Freud, nous l'avons vu, considérait déjà les manifestations de l'inconscient dans le langage. Lacan accentue cette position en postulant que l'inconscient n'a d'existence que langagière. Le langage devient le lieu

n'aurait aucun lieu avec *Bös* ('mauvais') contrairement à ce qu'affirmait Freud (Benveniste 1956 [1966, p. 80]).

⁸ «Benveniste nous a apporté l'année dernière quelque chose qui a toute sa valeur au point de vue signifiant, à savoir qu'il n'est pas question dans un système signifiant qu'il y ait des mots qui désignent à la fois deux choses contraires, parce qu'ils sont justement faits pour distinguer les choses; là où il existe des mots, ils sont forcément faits par couples d'opposition, les mots ne peuvent pas joindre en eux-mêmes deux extrêmes en tant que signifiants» (Lacan 1955-1956 [1981, p. 117]).

⁹ Cf. Benveniste 1939 [1966, p. 50-53].

¹⁰ Ainsi Benveniste avance-t-il la notion d'«inté» pour définir le niveau «sémantique», celui de l'appropriation de la langue par le sujet: «[...] il ne s'agit plus, cette fois, du signifié du signe, mais de ce qu'on peut appeler *l'inté*, de ce que le locuteur veut dire, de l'actualisation linguistique de sa pensée» (Benveniste 1967 [1974, p. 225]).

¹¹ «Dans le dialogue commun, dans le monde du langage établi, dans le monde du malentendu communément reçu, le sujet ne sait pas ce qu'il dit – à tout instant, le seul fait que nous parlons prouve que nous ne le savons pas. Le fondement même de l'analyse, c'est bien que nous en disons mille fois plus qu'il n'en faut pour nous faire couper la tête. Ce que nous disons, nous ne le savons pas, mais nous l'adressons à quelqu'un – quelqu'un qui est miraginaire et pourvu d'un moi» (Lacan 1955 [1978, p. 310]).

de formalisation de la psychanalyse, d'où le célèbre aphorisme lacanien qui énonce que l'inconscient est structuré *comme* un langage¹². Ce postulat de base situe la psychanalyse en marge de la science puisqu'elle se fonde sur un rapport analogique (inconscient/langage). Alors que la pratique scientifique requiert un langage formel capable de conjurer l'ambiguïté et, pourrait-on dire, d'éviter les malentendus, la psychanalyse adopte une posture radicalement opposée. Il suffit de se tourner vers les séminaires de Lacan pour en avoir la confirmation: le discours est parsemé de jeux de mots, d'équivoques provocantes jusqu'au burlesque, qui semblent avoir pour finalité d'égarer l'auditeur dans les méandres du langage. C'est que, pour la psychanalyse, le réel ne saurait être relatif à l'adéquation du mot et du concept mais se manifesterait, au contraire, par un effet de rupture dont le langage serait le réceptacle. Ainsi Lacan oppose-t-il au discours scientifique – en référence à l'épistémologie de Karl Popper – le «bavardage» propre à la psychanalyse.

«Ce que j'ai à vous dire je vais vous le dire, c'est que la psychanalyse est à prendre au sérieux, bien que ça ne soit pas une science. Ça n'est même pas une science du tout. Parce que l'ennuyeux comme l'a montré surabondamment un nommé Karl Popper, c'est que ce n'est pas une science parce que c'est irréfutable. C'est une pratique qui durera ce qu'elle durera, c'est une pratique de bavardage. Aucun bavardage n'est sans risques. Déjà le mot bavardage implique quelque chose. Ce que ça implique est suffisamment dit par le mot bavardage, ce qui veut dire qu'il n'y a pas que les phrases, c'est-à-dire ce qu'on appelle les propositions qui impliquent des conséquences, les mots aussi. Le bavardage met la parole au rang de baver ou de postillonner, elle la réduit à la sorte d'éclaboussement qui en résulte. Voilà»¹³.

Lacan définit ici la psychanalyse comme une pratique de bavardage et opère un glissement sémantique, étayé par l'étymologie, en direction du verbe «baver». Mise à part la connotation péjorative et l'ironie qu'il pré-suppose, le terme *baver* dénote la facette corporelle du langage. Quant à la métaphore du postillon (deuxième phase du glissement sémantique), elle met en perspective «une éclaboussure» qui déjoue l'intentionnalité du sujet parlant. En somme, la parole s'accompagnerait d'un effet collatéral (représenté par le postillon) sur lequel le sujet parlant n'a pas prise. Quant à l'accent que met Lacan sur le mot au détriment de la proposition, on en trouve une parfaite illustration dans le séminaire qui va nous intéresser et dont le titre tient en un mot d'ordre: *dissolution!*

¹² À propos de cette conception de l'inconscient, cf. la critique que formule François Roustang du «sophisme» lacanien et de son court-circuitage logique: «[...] l'inconscient est structuré comme un langage. Autant dire: puisque nous ne pouvons connaître certains caractères des objets que par les yeux, ils sont structurés comme les yeux». Selon Roustang, il y a confusion entre l'instrument de la recherche (le langage) et l'objet de la recherche (l'inconscient) (Roustang 1986, p. 109).

¹³ Lacan 1977, p. 5.

2. DISSOLUTION!

Le dernier séminaire donné par Lacan à Paris dans le cadre de l'École freudienne a pour titre l'acte de discours qui marque la fin de cette institution: *Dissolution*. Lacan évoque, dans la *Lettre de dissolution* qui précède ce séminaire, l'existence d'un malentendu¹⁴.

«Je parle sans le moindre espoir – de me faire entendre notamment.

Je sais que je le fais – à y ajouter ce que cela comporte d'inconscient.

[...]

Il y a un problème de l'École. Ce n'est pas une énigme. Aussi, je m'y oriente, point trop tôt.

Ce problème se démontre tel, d'avoir une solution: c'est la *dis* – la dissolution»¹⁵.

La prise de parole est placée sous le signe du malentendu. Il semblerait que c'est aussi pour mettre un terme à celui-ci qu'intervient la dissolution de l'École. Nous n'entrerons pas dans les détails historiques de cet événement, relevons simplement que l'École freudienne de Paris, victime de son succès, est minée par les dissensions internes. À cela s'ajoute, parmi les membres les plus assidus, une lutte en vue de la succession de Lacan. Notons qu'au fil de ce séminaire se développe une réflexion sur le malentendu, tant au niveau théorique qu'en référence à la confusion qui règne dans l'École. La première séance du séminaire s'intitule *l'Autre manque*. Lacan y revient sur sa théorie de l'altérité et se réfère aux nombreuses lettres qu'il aurait reçues suite à l'annonce de la dissolution de l'École. Les deux discours, administratif (lié à la dissolution) et théorique semblent indissociables.

«L'Autre manque. Ça me fait drôle à moi aussi. Je tiens le coup pourtant, ce qui vous épate, mais je ne le fais pas pour cela.

Un jour d'ailleurs auquel j'aspire, le malentendu m'épatera tant de venir de vous que j'en serai pathique au point de n'y plus tenir. – S'il arrive que je m'en aille, dites-vous que c'est afin – d'être Autre enfin.

On peut se contenter d'être Autre comme tout le monde, après une vie passée à vouloir l'être malgré la Loi»¹⁶.

L'assertion «l'Autre manque» a une portée illocutoire à l'instar du mot d'ordre *dissolution!* En effet, cette assertion met en jeux les positions

¹⁴ Le séminaire *Dissolution* se compose de quatre locutions qui font suite à la lettre envoyée au membre de l'École freudienne de Paris en janvier 1980 pour annoncer la dissolution de celle-ci. Ces locutions portent chacune un titre dont voici le détail. Le 15 janvier: *l'Autre manque*, le 11 mars: *Décollage*, le 18 mars: *Monsieur A*, le 15 avril: *Lumière!* et le 10 juin: *Le malentendu*.

¹⁵ Lacan 1980 [2001, p. 317].

¹⁶ Lacan 1980, p. 10.

respectivement adoptées dans le séminaire par Lacan et ses auditeurs. Nous verrons que l'ensemble du séminaire comporte cette dimension auto-analytique: les concepts théoriques utilisés par Lacan ont pour objet «le problème» de l'École. Mais avant de poursuivre, il est nécessaire d'éclairer la notion de *grand Autre* qui est centrale dans la théorie lacanienne et particulièrement dans le séminaire en question.

2.1. LE GRAND AUTRE: L'ARBITRE ET LA LOI

L'Autre n'est pas assimilable à autrui, ainsi se distingue-t-il, par sa majuscule, du *petit autre*. Il est une spéculation sur 1) la croyance, 2) le savoir et 3) le désir d'autrui. L'Autre représente le lieu des signifiants, le lieu symbolique du langage qui préexiste aux sujets¹⁷. Ce lieu est celui d'une altérité radicale en vertu de laquelle la croyance fonctionne par procuration. 1) Je crois en *x* dans la mesure où je postule que l'Autre y croit. Ou plutôt devrait-on dire, l'on n'a pas besoin de croire vraiment en *x*, l'Autre se charge d'y croire à notre place. 2) Pour ce qui est du savoir, le sujet suppose un savoir qui le dépasse: le *sujet supposé savoir*¹⁸. Prenons le cas d'un conférencier scientifique s'exprimant devant son audience. Il ne s'adresse pas tant à chaque individu présent dans l'assemblée (petits autres), mais bien plutôt au *grand Autre* que représente la communauté scientifique (préexistante) au sein de laquelle il positionne ses énoncés. C'est aussi de ce lieu de l'Autre qu'il tirera ses énoncés. En somme, ceux-ci lui viennent de l'Autre pour retourner à l'Autre. On en vient à la conclusion que *ça parle*: «*Ça parle dans l'Autre*»¹⁹. 3) Quant au désir, Lacan le définit dans la formule: «le désir est le désir de l'Autre»²⁰. À savoir que le désir ne porterait pas tant sur un objet, que sur d'autres désirs²¹. Le désir serait fondamentalement questionnement sur le désir de l'Autre: «Que veut l'Autre?» En somme, l'Autre est le lieu de dédouanement où s'aliènent la croyance, le savoir et le désir. Aussi est-il le lieu de la loi, de l'injonction surmoïque. Le désir, le savoir et la croyance s'unifient au lieu de l'Autre qui se constitue en garant.

Revenons au séminaire. Comment comprendre l'assertion selon laquelle l'Autre manque? Comment l'Autre peut-il venir à manquer? Pour y

¹⁷ «Par l'effet de parole, le sujet se réalise toujours plus dans l'Autre. [...] L'effet de langage est tout le temps mêlé à ceci, qui est le fond de l'expérience analytique, que le sujet n'est sujet que d'être assujettissement au champ de l'Autre» (Lacan 1964 [1973, p. 211]).

¹⁸ «Le transfert, je le martèle depuis déjà quelque temps, ne se conçoit qu'à partir du terme du *sujet supposé savoir*» (Lacan 1967b [2001, p. 575]).

¹⁹ «Ça parle dans l'Autre, disons-nous, en désignant par l'Autre le lieu même qu'évoque le recours à la parole dans toute relation où il intervient» (Lacan 1966a [1999, p. 167]).

²⁰ Lacan 1966 [2001, p. 223].

²¹ Cette conception du désir est inspirée de la lecture que propose Alexandre Kojève de Georg Wilhelm Friedrich Hegel: «Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'Autre» (Lacan 1966a [1999, p. 266]); cf. aussi Kojève 1947, p. 14.

répondre, il faut considérer la position du psychanalyste. En effet, dans le cadre de la cure, ce dernier se trouve à la place de dédouanement caractéristique du grand Autre en ceci que le patient lui suppose un savoir (il le croit en mesure d'interpréter le sens de ses dires, de l'aider à tirer au clair ses désirs). Ainsi situé à la place du grand Autre, le psychanalyste est logiquement privé de cette instance de dédouanement, ce qui rend sa posture très inconfortable. C'est le sens de la formule lacanienne: «Il n'y a pas d'Autre de l'Autre»²². D'où le silence du psychanalyste au principe de son écoute. Autrement dit, le savoir psychanalytique n'est pas une garantie pour le psychanalyste: «L'analyste ne s'autorise que de lui-même, cela va de soi. Peu lui chaut d'une garantie que mon École lui donne sans doute sous le chiffre ironique de l'AME»²³. En somme, si l'École freudienne dysfonctionne selon Lacan, c'est précisément parce qu'elle fonctionne comme l'Autre de l'analyste (l'Autre de l'Autre).

«Je suis dans le travail de l'inconscient.

Ce qu'il me démontre, c'est qu'il n'y a de vérité à répondre du malaise que particulière à chacun de ceux que j'appelle parlêtres.

Il n'y a pas là d'impasse commune, car rien ne permet de présumer que tous confluent»²⁴.

Autrement dit, si les analystes de l'École présument que les malaises de leurs patients confluent, alors l'impasse ne manquera pas de se faire ressentir. Car il s'agit alors de faire de l'École une garante pour le travail d'analyse. C'est pour contrecarrer cette tendance que Lacan affirme le manque de l'Autre. Sous le titre *l'Autre manque*, c'est ce malentendu qui fait l'objet d'une analyse. La faillite de l'École résulterait de la croyance de ses membres au grand Autre. Les dissensions ne seraient qu'autant de symptômes résultant de la volonté illusoire de former un tout. En somme, l'échec de l'École résulterait, selon Lacan, du désir de «faire école», désir qui, loin de fonder le consensus, n'aurait que masqué les désaccords. Les formules «l'Autre manque» ou encore «dissolution!» ont une portée performative: elles ont pour objectif de révéler, sur un ton quelque peu apocalyptique, le malentendu derrière le masque de la compréhension.

Considérons un instant l'illustration que propose Lacan de ce malentendu – celle-là même qui sert d'exergue à notre travail: «Tel le rendez-vous célèbre des amoureux lors d'un bal à l'Opéra. Horreur quand ils laisseraient glisser leur masque: ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs». Le quiproquo est ici relatif à l'illusion d'identité. Derrière le masque de l'entente et de l'adéquation se révèle le malentendu. En d'autres termes, ce qui tombe avec le masque, c'est l'illusion de l'adéquation, l'illusion de

²² «Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, autrement dit pas de métalangage» (Lacan 1967a [2001, p. 325]).

²³ AME étant l'abréviation pour *analyste membre de l'école* (Lacan 1973 [2001]).

²⁴ Lacan 1980, p. 9.

l'identité produite par l'Autre. Sous la garantie du grand Autre, le rendez-vous des analystes au sein de l'École ne peut être que manqué²⁵. Car «le travail de l'inconscient» ne supporte aucune garantie. La stratégie de Lacan dans ce séminaire est donc de déconstruire l'instance du grand Autre. En somme, résoudre le malentendu ne consisterait pas à rétablir le cadre référentiel mais au contraire à le dissoudre, comme l'indique le titre du séminaire. Le malentendu comporterait donc deux niveaux, l'un *relatif* et l'autre *fondamental*. D'une part, il y aurait *des* malentendus *relatifs* au cadre référentiel présumé par l'intermédiaire du grand Autre et, d'autre part, *un* malentendu *inhérent* au langage et qui, au contraire, se révélerait par la destitution du cadre référentiel. En somme la psychanalyse se donne pour tâche de dépasser les malentendus relatifs pour atteindre le malentendu fondamental. Ce second malentendu, qui pourrait être dit *structurel* dans la mesure où il est inhérent au langage, donne à la psychanalyse sa marge de manœuvre.

2.2. LE MALENTENDU

La dernière partie du séminaire s'intitule *Le malentendu*. D'où l'intérêt particulier que nous lui porterons. Le titre prolonge l'ambiguïté déjà relevée à propos de la formule «l'Autre manque»: ce titre annonce-t-il un discours théorique sur le concept de malentendu? Ou alors se réfère-t-il au malentendu particulier, inhérent au séminaire? Les deux niveaux sont une fois de plus indissociables. Porosité qui nous renvoie à l'axiome selon lequel «il n'y a pas de métalangage»²⁶, à savoir que le discours «didactique» propre au séminaire ne se situe pas à un niveau supérieur (méta) par rapport au discours analytique. Ce qui n'est pas sans engendrer quelques complications, notamment lorsqu'il s'agit de dissiper un malentendu: «Je suis un traumatisé du malentendu. Comme je ne m'y fais pas, je me fatigue à le dissoudre. Et du coup, je le nourris. C'est ce qui s'appelle le séminaire perpétuel»²⁷. Il semblerait que le malentendu – en tant qu'il se fonde sur l'illusion de la compréhension mutuelle – ne puisse avoir d'autre recours que la dissolution. Notons que dans la citation ci-dessus Lacan utilise le verbe *dissoudre* plutôt que l'expression consacrée «dissiper un malentendu» qui, pour sa part, figure la disparition de l'obstacle et l'accès à la lumière. Ainsi la brume se dissipe-t-elle. «Dissoudre», par contre, n'implique pas la disparition de l'obstacle mais son incorporation. En somme, alors

²⁵ À propos de l'interprétation que nous donnons ici de ce passage, cf. le premier chapitre dans Clément 1981.

²⁶ «Partons de la conception de l'Autre comme du lieu du signifiant. Tout énoncé d'autorité n'y a d'autre garantie que son énonciation même, car il est vain qu'il le cherche dans un autre signifiant, lequel d'aucune façon ne saurait apparaître hors de ce lieu. Ce que nous formulons à dire qu'il n'y a pas de métalangage qui puisse être parlé, plus aphoristiquement: qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. C'est en imposteur que se présente pour y suppléer, le Législateur (celui qui prétend ériger la Loi)» (Lacan 1966b [1999, p. 293]).

²⁷ Lacan 1981a, p. 12.

que «dissiper» suggère un retour à l'ordre premier, la refonte de l'unité perdue (le cadre référentiel), «dissoudre» figure au contraire l'augmentation de l'entropie dans le système.

Le choix du verbe *dissoudre* au détriment de l'expression consacrée est motivé par la conception psychanalytique de la vérité. À savoir que le geste de dévoilement impliqué dans l'acte de «dissiper» le malentendu – geste motivé par le désir de vérité – ne met jamais la parole à l'abri d'un autre malentendu. Bien au contraire, le désir de vérité, en tant qu'il occulte la valeur symptomatique du malentendu, court le risque de le reconduire de plus belle²⁸. En somme, vouloir «dissiper» le malentendu revient à être dupe du fait qu'on s'expose à le reconduire en renforçant le cadre référentiel. Pour Lacan, loin de masquer la vérité, le malentendu serait lui-même la vérité. En effet, à l'instar du lapsus, le malentendu se manifeste par un effet de rupture de l'intentionnalité: il aurait une valeur de symptôme. Cette discordance symptomatique au sein de la parole est aussi la cause de sa prolifération, ainsi le séminaire se perpétue-t-il. Ces dernières observations nous incitent à considérer l'homologie que pose Lacan, à la suite de la dernière citation, entre le malentendu et l'inconscient: «Je ne dis pas que le verbe soit créateur. Je dis tout autre chose parce que ma pratique le comporte: je dis que le verbe est inconscient – soit malentendu»²⁹. Lacan récuse l'idée judéo-chrétienne d'un verbe «créateur» (grand Autre) et ancre le malentendu au fondement même de la parole. Ce malentendu fondamental, voire fondateur, est associé dans cette citation au concept d'inconscient. À l'instar de l'inconscient, nous l'avons vu, le malentendu est une rupture de l'intentionnalité qui intervient dans le langage entre plusieurs sujets. Pour saisir l'homologie qui se joue ici entre malentendu et inconscient, nous proposons de nous en remettre à la théorie de *l'intersignifiance* dont la formule est la suivante: *Un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. (S1 → S2)*³⁰.

²⁸ Le célèbre séminaire de «La lettre volée» illustre cette conception psychanalytique de la vérité. Les policiers – dans la nouvelle d'Edgar Allan Poe – recherchent dans chaque recoin de l'appartement la lettre dérobée à la reine. Or, c'est de la supposer ainsi dissimulée que la lettre leur échappe, bien en évidence près de la cheminée. Lacan en conclut que «rien ne cache autant que ce qui dévoile». Pour la psychanalyse, l'inconscient est similaire à la lettre volée du récit de Poe. N'étant rien de caché, c'est par son évidence même, au niveau du signifiant, qu'il se dérobe (cf. Lacan 1966a [1999, p. 21-22]).

²⁹ Lacan 1981a, p. 12.

³⁰ «Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autre) est: un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Ce signifiant sera donc le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet: c'est dire que faute de ce signifiant, tous les autres ne représenteraient rien. Puisque rien n'est représenté que pour» (Lacan 1966b [1999, p. 299]).

3. LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT

La formule de l'intersignifiante met en perspective le sujet pris en tenaille par le signifiant. Le sujet, en tant qu'il fait le pont entre S1 et S2, n'est autre qu'un effet du signifiant. Contrairement à la théorie de l'intentionnalité, qui pose la primauté du sujet, la psychanalyse conçoit un sujet second par rapport au signifiant³¹. La condition de l'homme est d'être assujéti au signifiant, d'être relais pour les signifiants, ce qui mène Lacan à définir l'homme comme être de parole, comme «parlêtre»: à savoir que «ça parle dans et par l'homme»³². L'exemple le plus flagrant de cet assujétissement n'est autre que la naissance elle-même. Selon Lacan, l'ordre symbolique, qui règle les échanges et la conduite des hommes, est immanent au langage. L'enfant reçoit cet ordre avec le langage.

«Tous autant que vous êtes, qu'êtes-vous d'autre que des malentendus?

Le nommé Otto Rank en a approché en parlant du traumatisme de la naissance. De traumatisme, il n'y en a pas d'autre: L'homme naît malentendu. [...]

Le corps ne fait apparition dans le réel que comme malentendu.

Soyons ici radicaux: votre corps est le fruit d'une lignée dont une bonne part de vos malheurs tient à ce que déjà elle nageait dans le malentendu tant qu'elle pouvait.

C'est ce qu'elle vous a transmis en vous "donnant la vie", comme on dit. C'est de ça que vous héritez. Le malentendu est déjà d'avant. Pour autant que dès avant ce beau legs [la vie], vous faites partie, ou plutôt vous faites part du bafouillage de vos ascendants. Pas besoin que vous bafouilliez vous-même. Dès avant, ce qui vous soutient au titre de l'inconscient, soit du malentendu, s'enracine là»³³.

Avant notre naissance déjà nous serions sujet au signifiant. Ainsi par exemple le patronyme et le prénom nous sont imposés. En fait, c'est l'entièreté du langage qui nous préexiste. Bien plus que des mots et des significations, c'est l'ordre symbolique que l'enfant reçoit par l'intermédiaire du langage. Notons que cette idée a fait son chemin dans le domaine de la théorie. Judith Butler, par exemple, considère en terme d'*interpellation*³⁴ «l'acte de langage» qui confronte le nouveau-né au signifiant du genre (masculin/féminin). L'enfant est «interpellé en sujet» par

³¹ L'expression récurrente «ça parle», utilisée par Lacan pour évoquer le primat du signifiant, met en perspective une parole dont l'intention n'est plus relative au sujet.

³² «Cette passion du signifiant dès lors devient une dimension nouvelle de la condition humaine en tant que ce n'est pas seulement l'homme qui parle, mais que dans l'homme et par l'homme ça parle, que sa nature devient tissée par des effets où se retrouvent la structure du langage dont il devient la matière, et que par là résonne en lui, au-delà de tout ce qu'a pu concevoir la psychologie des idées, la relation de la parole» (Lacan 1966b [1999, p. 166-167]).

³³ Lacan 1981a, p. 12-13.

³⁴ Butler 1997, p. 106-131.

l'intermédiaire du genre. Notons qu'il s'agit là d'un signifiant qui peut déjà intervenir avant la naissance. On sait à quels malentendus cette assignation précoce peut prêter par la suite. Mais ce malentendu n'est qu'un cas particulier du malentendu fondamental, à savoir que le nouveau-né ne sait que faire de ce signifiant, de cette injonction énigmatique. Il reçoit le signifiant, mais le signifié lui manque.

3.1. AUTONOMIE DU SIGNIFIANT ET PLACE DU SUJET

Cette première définition du signifiant lacanien pose forcément une question: de quelle marge de liberté le sujet dispose-t-il, enrôlé dans cet ordre symbolique qui le réduit à l'état de relais pour des signifiants? La réponse se trouve dans le titre qui chapeaute la section du séminaire: il s'agit du malentendu. La dernière citation le met en évidence: la naissance n'est pas tant sujette au signifiant qu'au malentendu: «L'homme naît malentendu». Pour comprendre ce point, il est nécessaire de considérer le facteur dynamique introduit par la flèche dans la formule déjà citée: $S1 \rightarrow S2$. Celle-ci introduit un rapport entre les signifiants.

Dans la perspective lacanienne, le signifiant jouit d'une certaine autonomie, ce qui l'éloigne considérablement de son acceptation linguistique. La barre qui, dans le schéma de Saussure, articule le signifiant au signifié est prise par Lacan au pied de la lettre. Considérée comme une véritable coupure, elle donne au signifiant la liberté d'errer dans un champ autonome. En somme, il n'y aurait pas de corrélation biunivoque entre le signifiant et le signifié: les signifiants auraient tendance à s'associer entre eux avant même de renvoyer à un signifié³⁵. Autrement dit, l'ordre symbolique est un système dynamique. Car si l'homme peut codifier un langage, il peut difficilement maîtriser le mouvement latéral des signifiants. Or, c'est précisément au niveau de ce glissement que se situe la liberté du sujet en tant qu'il véhicule les signifiants.

Gilles Deleuze, dans une volonté de définir le concept de structure, donne une description très précise de ce mouvement de déplacement qui anime les signifiants: «Deux séries sont données, l'une signifiante et l'autre signifiée, l'une présente un excès l'autre un défaut, par lesquels elles se rapportent l'une à l'autre en perpétuel déséquilibre, en perpétuel déplacement»³⁶. En somme, les signifiants sont en perpétuel mouvement, ils sont désolidarisés de la chaîne signifiée. Les deux «séries», signifiante et signifiée, glissent l'une sur l'autre selon un double mouvement contrarié: métaphorique et métonymique (il ne s'agit pas ici de figures de style mais de fonctions du langage: substitution et connexion). La cause de ce mouvement est un déséquilibre: l'existence d'un signifiant surnuméraire, élément

³⁵ «Sous les mêmes signifiants, il y a au cours des âges de ces glissements de signification qui prouvent qu'on ne peut établir de correspondance bi-univoque entre les deux systèmes» (Lacan 1955-1956 [1981, p. 214]).

³⁶ Deleuze 1969, p. 63.

paradoxal, sans attache aucune dans le champ du signifié. Il est un manque inscrit dans la chaîne ayant pour effet la mobilité de l'ensemble³⁷. Ce signifiant paradoxal, toujours «en déplacement par rapport à lui-même»³⁸, n'est autre que le centre dynamique de *la structure*.

Autrement dit, tout système de signification postule l'existence d'un dehors, d'un non-sens. L'opposition radicale du système avec ce qui lui est extérieur confère au système sa cohérence close. Au profit de cette clôture constituante, le système se trouve dans l'impossibilité de désigner positivement son extérieur. Ainsi – comme l'illustre la théorie de l'inconscient – le «dehors» du système est condamné à n'apparaître que sous les traits de la rupture, de l'interruption du sens (bévues, lapsus, malentendus). Or, l'apparition de telles ruptures implique l'existence – au cœur de chaque système signifiant – d'un élément paradoxal, «un signifiant vide» capable de représenter cette extériorité. Il y aurait donc, au sein du système, un signifiant dont la mission serait de signifier l'extérieur du système, à savoir l'impossibilité même de la signification. C'est en vertu de ce signifiant paradoxal que le système «consiste». Concrètement, pour la psychanalyse, ce signifiant n'a d'existence qu'événementielle, à savoir qu'il serait évidemment impossible d'arrêter un signifiant qui remplirait cet office. C'est en fonction de la situation que soudain un signifiant (cela peut être n'importe lequel) occupe la place du signifiant vide. Ce signifiant vide en vertu duquel toute la chaîne devient mobile est un lieu hautement stratégique. Il peut tantôt s'investir d'un signifiant-maître ayant pour fonction d'arrêter les glissements métaphoriques, de rétablir l'équilibre en suturant les deux séries, signifiante et signifiée (le grand Autre, nous l'avons vu, a cette fonction). Tantôt cette case vide peut être maintenue béante, laissant libre cours aux procédés digressifs de la métaphore et de la métonymie (position de la psychanalyse à l'égard du savoir). Notons que cet objet paradoxal qui «manque à sa propre place»³⁹, ce signifiant du manque et de l'impossibilité de signifier, est nommé *objet (a)* par Lacan. L'usage de la lettre étant emprunté à la méthode algébrique: celle-ci marque *l'inconnue* dans une fonction. L'objet (a) n'est autre que la cause du désir, le point d'où s'origine le désir, lieu problématique situé à la limite de l'Autre.

³⁷ Cf. Nasio 1992 [2001, p. 72] sur l'aspect dynamique introduit par le manque.

³⁸ «Les deux séries hétérogènes convergent vers un élément paradoxal, qui est comme leur “différentiant”. C'est lui, le principe d'émission des singularités. Cet élément n'appartient à aucune série, ou plutôt appartient à toutes deux à la fois, et ne cesse de circuler à travers elles. Aussi a-t-il pour propriété d'être toujours déplacé par rapport à lui-même, de “manquer à sa propre place”, à sa propre identité, à sa propre ressemblance, à son propre équilibre» (Deleuze 1969, p. 66).

³⁹ L'inconscient n'est donc rien d'obscur. Plutôt que caché dans les profondeurs du moi, il est l'objet en déplacement par rapport à sa propre place. «Ce qui est caché n'est jamais que *ce qui manque à sa place*, comme s'exprime la fiche de recherche d'un volume quand il est égaré dans la bibliothèque. Et celui-ci serait-il en effet sur le rayon ou sur la case d'à côté qu'il y serait caché, si visible qu'il y paraisse. C'est qu'on ne peut dire à *la lettre* que ceci manque à sa place que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique» (Lacan 1966a [1999, p. 25]).

3.2. L'OBJET (A): LE PRIMAT DE LA DIFFÉRENCE

À ce stade, une brève récapitulation s'impose. Dans un premier temps, nous relevions que Lacan, s'inspirant de Kojève, considérait le désir comme appartenant au champ de l'Autre, d'où la formule «le désir, c'est le désir de l'Autre». À savoir que le sujet désire, d'une part, être désiré par l'Autre et, d'autre part, désire ce que l'Autre désire. Ce qui mettait en perspective un sujet entenaillé par l'ordre symbolique jusqu'au cœur de ses désirs (S1>S2). Or, cette première formule était immédiatement suivie d'une seconde qui marquait l'inexistence du grand Autre. Ce dernier étant frappé de l'impossibilité logique de se soutenir lui-même (de se contenir lui-même), d'être *causa sui*: «Il n'y a pas d'Autre de l'Autre». Il faut comprendre ici que le désir ne se dépense pas entièrement dans l'Autre: il y a un élément résiduel. Le sujet (\$) et le grand Autre (A) se voyaient alors traversés d'une barre homologique à celle qui sépare le signifiant du signifié dans le graphe saussurien du signe. Cette barre, condition de possibilité des glissements de signification, impliquait l'existence d'un signifiant vide: l'objet (a). Ce dernier est donc l'expression du «reste» non assouvi par l'équation du désir qui mettait en rapport le sujet et l'Autre. Concrètement, le symbolique barré (A) fait brusquement réapparition dans le réel sous les traits d'une rupture: l'objet (a). C'est ici que le sujet, dans le cadre de la cure, peut s'interroger sur la véritable cause de son désir. En somme l'objet (a) représente le malentendu fondamental qui anime le rapport du sujet à l'Autre. «Tel le rendez-vous célèbre des amoureux lors d'un bal à l'Opéra. Horreur quand ils laissèrent glisser leur masque: ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs». Reprenons une dernière fois le quiproquo évoqué par Lacan au début du séminaire. Bien qu'il y ait jeu de masque, il ne s'agit pas tant ici d'un conflit entre l'être et le paraître. Le masque introduit dans le bal un facteur *x*: la possibilité que les danseurs occupent une autre place que celle qui leur est dévolue. Ainsi l'amoureux manque-t-il à sa propre place. Il en découle l'Autre barré. L'objet (a) symbolise l'écart entre l'occupant et la place qui se manifeste ici par l'exclamation «horreur».

4. VERS UN MALENTENDU STRUCTUREL – L'ARBITRAIRE DE LA LOI

En définitive, nous pouvons relever deux modalités du malentendu qui correspondent à deux stades de la cure analytique. La première modalité, que nous avons qualifiée de *relative*, correspond à une certaine forme d'expression «mondaine» du malentendu. Il s'agit là *des* malentendus que nous vivons quotidiennement. Or, la psychanalyse confère à ceux-ci une valeur symptomatique: le sujet postule inconsciemment l'existence du grand Autre. Ainsi le malentendu est-il relatif à la *loi* de l'Autre (il n'y a de malentendu que par rapport à une entente préalablement supposée, à un

sujet supposé savoir). Autrement dit, le sujet trouve en la figure de l'Autre un garant pour ses désirs, son savoir et ses croyances. En somme, à ce stade, le sujet ne considère pas la loi de l'Autre comme *arbitraire*, mais comme *nécessaire*.

Nous retrouvons ici la dichotomie discutée par Benveniste à l'endroit du signe linguistique. Nous l'avons vu, le sujet est, selon Benveniste, engagé dans la langue: il *vit* celle-ci comme une *nécessité*. Quant à l'arbitraire du signe, il serait une abstraction menant la linguistique à conclure de l'universelle contingence⁴⁰. Car, pour Benveniste, c'est du côté du sujet que se fonde la nécessité du signe: au fondement du langage (au cœur du signe linguistique) s'inscrit l'intentionnalité du sujet parlant. Dans ce modèle, une dualité se joue entre l'homme et la langue, l'individuel et le collectif. L'homme est certes libre, mais contraint, pour communiquer, de se plier aux règles collectives qui sont celles de la langue. En somme, cette première modalité du malentendu pose une dialectique entre le sujet et l'Autre, reconduisant la dualité entre le collectif et l'individuel. Dans le cadre de l'analyse, ce modèle motive la demande du névrosé à l'égard du psychanalyste.

La seconde modalité du malentendu – que nous qualifions de *structurelle* – prend le contre-pied de ce premier modèle. À savoir que selon la conception lacanienne, l'intentionnalité, loin d'être première, est subordonnée au signifiant; et ce n'est qu'en vertu d'une croyance en l'Autre que la langue se donne comme nécessaire. La psychanalyse, en tant qu'elle porte son attention sur les manifestations de l'inconscient, se doit d'instaurer le jeu au cœur de la langue. Il s'agit pour le psychanalyste de «faire le dupe» face à l'Autre qui tient lieu d'arbitre. Partant, le malentendu fondamental, obstacle à l'intentionnalité du sujet parlant, révèle le caractère arbitraire de la langue derrière l'illusoire nécessité de l'Autre.

À ce stade, le caractère arbitraire de l'Autre se révèle: le sujet prend conscience que son aliénation n'est pas relative à la figure transcendante de l'Autre, mais qu'elle lui est immanente. Il réalise que l'Autre n'est que le support imaginaire de cette aliénation première. À savoir que la différence fondamentale se joue entre soi et soi (comme le démontre la phase du miroir, l'enfant s'identifie à sa propre image spéculaire). En effet, selon Lacan, l'identité est le lieu de la différence pure, à savoir, non pas la différence de soi avec les autres, mais la différence du sujet vis-à-vis de lui-même (d'où l'idée martelée par Lacan selon laquelle le sujet ne sait pas ce qu'il dit). Cette conception du sujet divisé trouve son fondement dans la

⁴⁰ «De l'universelle dissemblance, on conclut à l'universelle contingence. La conception saussurienne est encore solidaire en quelque mesure de ce système de pensée. Décider que le signe linguistique est arbitraire parce que le même animal s'appelle bœuf en un pays, Ochs ailleurs, équivaut à dire que la notion du deuil est "arbitraire", parce qu'elle a pour symbole le noir en Europe, le blanc en Chine. Arbitraire, oui, mais seulement sous le regard impassible de Sirius ou pour celui qui se borne à constater du dehors la liaison établie entre une réalité objective et un comportement humain et se condamne ainsi à n'y voir que contingence» (Benveniste 1939 [1966, p. 51]).

théorie du signifiant. La logique différentielle propre à la linguistique fait ici l'objet d'une radicalisation: si le signifiant se définit effectivement «de n'être pas ce que sont les autres signifiants», Lacan en déduit qu'il «ne saurait non plus être lui-même». Le principe d'identité est rejeté: la différence ne se joue pas seulement entre les signifiants, mais se loge au sein même du signifiant. Ainsi la tautologie est impossible selon Lacan: le signifiant se définit d'être non identique à lui-même.

«Si je pose qu'il n'y a pas de tautologie possible, ce n'est pas en tant que A premier et A second veulent dire des choses différentes que je dis qu'il n'y a pas de tautologie, c'est dans le statut même de A qu'il y a inscrit que A ne peut pas être A, et c'est là-dessus que j'ai terminé mon discours de la dernière fois en vous désignant dans Saussure le point où il est dit que A comme signifiant ne peut d'aucune façon se définir sinon que comme n'étant pas ce que sont les autres signifiants. De ce fait, qu'il ne puisse se définir que de ceci justement de n'être pas tous les autres signifiants, de ceci dépend cette dimension qu'il est également vrai qu'il ne saurait être lui-même»⁴¹.

En somme Lacan réintroduit au niveau structurel (par la logique du signifiant) l'homologie entre inconscient et langage que Freud recherchait sur un plan diachronique. La tentative freudienne – dont Benveniste montrait qu'elle était infondée étymologiquement – est reconduite par Lacan au niveau du signe linguistique. Le principe d'identité est rejeté au profit des mouvements aberrants (déplacement et condensation) qui structurent l'inconscient *comme* le langage (métaphore et métonymie). L'objet (a) se profile alors comme l'élément différentiel propre à la nature du désir: la discorde inhérente au *parlêtre*. Si le malentendu, dans cette perspective, est effectivement immanent au langage (intralinguistique), ce n'est en définitive qu'en vertu de l'analogie entre langage et inconscient qui fait office d'axiome dans la théorie lacanienne. C'est donc sur la base d'un syllogisme que se fonde la conception du malentendu structurel: si l'inconscient est structuré comme un langage et que le malentendu est une manifestation de l'inconscient, alors le malentendu est structurel. Que faut-il conclure d'un tel raisonnement qui, à tout égard, semble relever du sophisme? La subtilité de ce cheminement logique semble reposer sur la confusion entre l'instrument de la recherche (le langage) et son objet (l'inconscient)⁴².

Considérons, en guise de conclusion, le ton si particulier, souvent qualifié d'obscurantiste, qui caractérise la parole de Lacan. Nous l'avons vu, cette opacité résulte de l'application, au sein même du séminaire, de l'axiome clamant l'absence de métalangage. D'où la porosité extrême entre la pratique analytique et la pratique didactique qui caractérise ce discours. L'absence de métalangage, l'absence de l'Autre – il s'agit là en réalité d'un

⁴¹ Lacan 1961, p. 52.

⁴² «Puisque la méthode psychanalytique n'utilise que le langage et que cette méthode permet d'atteindre l'inconscient, cet inconscient est structuré comme un langage, il est un langage, il est langage» (Roustang 1986, p. 61).

seul et même postulat – déjoue l'idée d'une transparence du langage. Car ce qui, dans la perspective psychanalytique, fait obstacle à la saisie du sujet par lui-même, ce n'est pas tant le malentendu ou l'événement relatif à une incompréhension mais, au contraire, le postulat même de la transparence du langage (de la possibilité de méta-discourir, de l'existence de l'Autre). Dans une partie du séminaire *Dissolution* intitulée *Lumière!* en référence à la parole divine *Fiat lux*, Lacan insiste sur l'essence fondamentalement obscure de la parole révélée par le travail de l'analyste attentif aux manifestations de l'inconscient: «Ce que l'inconscient démontre est tout autre chose, à savoir que *la parole est obscurantiste*»⁴³. La stratégie discursive de Lacan – dont nous avons vu qu'elle instrumentalisait les équivoques et autres malentendus jusqu'à l'ironie – ouvre *a priori* un espace de liberté pour la parole comme pour son interprétation. Pourtant le style discursif de Lacan confère à cette même parole une certaine autorité qui contredit radicalement le projet logique et systématique ainsi que le retrait du sujet dont il se revendique. Ainsi, au fil du séminaire *Dissolution*, par un tour de passe-passe rhétorique qui lui est propre (mais peut-être s'agit-il là de son symptôme, comme il semble lui-même le faire remarquer), Lacan se situe d'autant plus sûrement à la place de l'Autre qu'il prétend vouloir s'en écarter par la mise en scène tragique de son abdication.

© Omar Hachemi

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE Émile, 1939 [1966]: «Nature du signe linguistique», in Benveniste 1966-1974, vol. I, p. 49-55
- , 1956 [1966]: «Remarque sur la fonction du langage dans la découverte freudienne», in Benveniste 1966-1974, vol. I, p. 75-87
- , 1966-1974: *Problèmes de linguistique générale*, vol. I-II. Paris: Gallimard
- , 1967 [1974]: «La forme et le sens dans le langage», in Benveniste 1966-1974, vol. II, p. 215-238
- BUTLER Judith, 1997: *The Psychic Life of Power*. Stanford: Stanford University Press
- CLÉMENT Catherine, 1981: *Vies et légendes de Jacques Lacan*. Paris: Grasset et Fasquelle
- DELEUZE Gilles, 1969: *Logique du sens*. Paris: Minuit
- KOJÈVE Alexandre, 1947: *Introduction à la lecture de Hegel*. Paris: Gallimard

⁴³ Lacan 1981b, p. 5.

-
- LACAN Jacques, 1955 [1978]: *Séminaire II – Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*. Paris: Seuil, 1978
- , 1955-1956 [1981]: *Séminaire III – Les psychoses*. Paris: Seuil, 1981
- , 1961, «Leçon du 6 décembre 1961», in J. Lacan *Séminaire IX – L'identification*. Publication hors commerce, document interne à l'Association freudienne internationale, p. 47-60
- , 1964 [1973]: *Séminaire XI – Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris: Seuil, 1973
- , 1966a [1999]: *Écrits*, vol. I. Paris: Seuil, 1999
- , 1966b [1999]: *Écrits*, vol. II. Paris: Seuil, 1999
- , 1966 [2001] «Petit discours à l'ORTF diffusé le 2 décembre 1966», in Lacan 2001, p. 221-228
- , 1967a [2001]: «La logique du fantasme», in Lacan 2001, p. 323-328
- , 1967b [2001], «Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école», in Lacan 2001, p. 575-591
- , 1973 [2001]: «Note italienne», in Lacan 2001, p. 317
- , 1977: «Une pratique de bavardage», in *Ornicar?*, 1979, № 9, p. 5-9
- , 1980: «L'Autre manque», in *Ornicar?*, 1981, № 20-21, p. 9-11
- , 1980 [2001]: «Lettre de dissolution», in Lacan 2001, p. 317-322
- , 1981a: «Le malentendu», in *Ornicar?*, 1981, № 22-23, p. 11-14
- , 1981b: «Lumière!», in *Ornicar?*, 1981, № 22-23, p. 5-11
- , 2001: *Autres écrits*. Paris: Seuil
- NASIO Jean-David, 1992 [2001]: *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*. Paris: Payot – Rivage, 2001
- ROUSTANG François, 1986: *Lacan, de l'équivoque à l'impasse*. Paris: Minuit

Le *Roland furieux* de l'Arioste: y aurait-il récit sans malentendu?

Annalisa IZZO

Université de Lausanne

Résumé:

Le *Roland furieux*, roman chevaleresque en vers, publié en Italie entre 1516 et 1532, place son intrigue dans le contexte de la guerre entre les chrétiens de Charlemagne et les musulmans d'Espagne et d'Afrique du Nord, au VIII^{ème} siècle. Le récit raconte les aventures des chevaliers qui s'éloignent des objectifs de la guerre pour poursuivre leurs intérêts particuliers. Dans le présent article, plusieurs épisodes du roman sont analysés et le rôle du malentendu dans ces intrigues est examiné.

Mots-clés: l'Arioste, le *Roland furieux*, vision, interprétation, malentendu

1. *Le Roland furieux*, roman chevaleresque en vers (*ottave*), publié à Ferrara, en Italie, entre 1516 et 1532, place son intrigue dans le contexte de la guerre entre les chrétiens de Charlemagne et les musulmans d'Espagne et d'Afrique du Nord, au VIII^{ème} siècle. Dans ce cadre, le récit raconte les aventures de nombreux chevaliers qui, tout à leur quête amoureuse, s'éloignent des objectifs de la guerre pour poursuivre leurs intérêts particuliers. À la recherche d'Angelica, la splendide princesse orientale, le chevalier Orlando en viendra à perdre la raison après avoir découvert les noces de celle-ci avec un simple soldat musulman. Autour de cette ligne de l'intrigue, plusieurs autres se dessinent, ayant comme thème principal l'amour et la déception amoureuse. Dans les pages qui vont suivre, j'examine de près certains de ces épisodes pour les soumettre à un nouveau questionnement: quel est le rôle du malentendu dans ces intrigues?

Tout d'abord, je souhaite préciser que je pars d'une définition du malentendu qui ne se limite pas au plan linguistique ou discursif (malentendre un acte de parole), mais qui inclut, dans un sens herméneutique plus vaste, la difficulté de comprendre la réalité et le monde. Selon *Le Trésor de la langue française*, le malentendu est une «*divergence* d'interprétation sur la signification de propos ou d'*actes*»¹: dans cette définition, je souligne les mots *divergence* et *actes*. La *divergence* nous oblige à prendre en compte l'écart entre deux ou plusieurs sujets/instances qui interprètent; les *actes* nous rappellent que, comme je le mentionnais tout à l'heure, le malentendu ne repose pas que sur le plan discursif ou linguistique, il ne s'agit pas que de mots mal-entendus mais également de situations, événements, contextes, expériences, visions...

C'est à partir de cette notion que je vais illustrer un certain nombre d'épisodes du texte de l'Arioste afin de pouvoir réfléchir au rôle joué par le malentendu dans cet ouvrage et à son statut de véritable thème.

2. Les malentendus sont omniprésents dans le *Roland furieux*, tout comme les mensonges et les fraudes. Les lieux du malentendu sont très nombreux, il s'agit souvent de malentendus non pas linguistiques mais de situation. De plus, et de manière générale, on pourrait même dire que, par la technique de l'entrelacement, le malentendu agit aussi sur la structure narrative de l'ouvrage. La multiplication variée (*variatio* et *suspence*) des fils narratifs, que l'Arioste veut en apparence chaotique et hors contrôle, joue avec la capacité du lecteur à «bien entendre» le développement de l'intrigue et sa signification. Cela fait partie d'une attitude ironique (socratique) pratiquée par l'auteur afin de mettre sous les yeux du lecteur la nature ambiguë de toute expérience. En effet, en vue d'un dialogue avec son lecteur autour du

¹ *Le Trésor de la langue française*.

sens de l'expérience, l'auteur propose les plus beaux épisodes du roman comme une variété de situations problématiques sur le plan moral. Très souvent, au cœur de ces situations, il y a le malentendu.

Pour l'Arioste, on le sait bien, il n'est pas question d'arriver à un système épistémologique cohérent, à une vérité monologique; l'auteur du *Furieux* est plutôt partisan d'une vision de la réalité comme agrégation de vérités, non seulement multiples mais aussi en contradiction entre elles. Dans ce sens, il n'est pas anodin que l'Arioste soit poète de cour, dans l'une des plus riches et puissantes de l'Italie de la Renaissance: la cour d'Este à Ferrara.

Le premier épisode sur lequel je souhaite m'arrêter est celui du chant V, l'histoire d'Ariodante et de la princesse Ginevra d'Ecosse. La demoiselle Dalinda, femme de chambre de la princesse, doit s'habiller de façon à ressembler à sa maîtresse et, ainsi habillée, accueillir son amant Polinesso sur un balcon. Elle croit satisfaire ainsi aux désirs de son amoureux qui, lui a-t-il dit, aime se donner l'illusion de coucher avec la princesse. Mais la vérité est que, à l'insu de Dalinda, le déguisement doit servir à tromper le véritable amoureux de Ginevra, le chevalier Ariodante qui, spectateur innocent de la scène, va croire que sa dame – la princesse Ginevra, justement – lui est infidèle. Le malentendu est donc le fruit d'un déguisement conçu avec artifice pour faire le mal. Ici, c'est Dalinda elle-même qui confesse:

«Non sappiendo io di questo cosa alcuna,
venni al verroon ne l'abito c'ho detto
[...]
Le veste si vedan chiare alla luna;
né dissimile essendo anch'io d'aspetto
né di persona da Ginevra molto,
fece parere un per un altro il volto:

e tanto più, ch'era gran spazio in mezzo
fra dove io venni e quelle inculte case,
ai dui fratelli, che stavano al rezzo,
il duca agevolmente *persuase*
quel ch'era *falso*. Or pensa in che ribrezzo
Ariodante, in che dolor rimase.
Vien Polinesso, e alla scala s'appoggia
che giù manda'gli, e monta in su la loggia.

A prima giunta io gli getto le braccia
al collo, ch'io non penso essere veduta;
lo bacio in bocca e per tutta la faccia,
come far soglio ad ogni sua venuta.
Egli più de l'usato si procaccia
d'accarezzarmi, e la sua fraude aiuta.

Quell'altro al rio *spettacolo* condotto,

misero sta lontano, e vede il tutto»².

Un deuxième exemple nous renvoie au récit de Ricciardetto, au chant XXV. Je résume: Bradamante, femme-chevalier qui lutte armée contre les sarrasins au nom de Charlemagne, sœur de Rinaldo, cousine d'Orlando, a un frère jumeau, nommé Ricciardetto, auquel elle ressemble comme deux gouttes d'eau. D'autant plus qu'à cause d'une blessure à la tête, elle a dû couper sa magnifique chevelure blonde. Un jour, elle est en train de boire à une rivière, habillée comme d'habitude de son armure. À cette même rivière arrive la princesse Fiordispina qui, cela va sans dire, tombe amoureuse de celui qu'elle croit être un beau chevalier. Ici, c'est Ricciardetto le narrateur:

«E quando ritrovò la mia sirocchia
tutta *coperta* d'arme, eccetto il viso,
ch'avea la spada in luogo di conocchia,
le *fu vedere* un cavalliero *aviso*.
La faccia e le viril *fattezze adocchia*
Tanto, che se ne sente il cor conquiso;
[...]

Poi che l'ha seco in solitario loco
dove non teme d'esser sopraggiunta,
con atti e con parole a poco a poco
le scopre il fisso cuor di grave punta.
[...]

La mia sorella avea ben conosciuto
che questa *donna in cambio* l'avea tolta:
né dar poteale a quel bisogno aiuto,
e si trovava in grande impaccio avvolta»³.

² Ariosto 2013, V, 49-51. «Ne sachant, moi, rien de ces choses-là, / je vins, ainsi vêtue, sur le balcon, / [...] / La robe blanchissait dessous la lune, / et comme je n'étais point trop diverse / de Ginevra par la taille et les traits, / on *confondit* sans mal nos deux portraits. // Et d'autant plus que l'espace était grand / de mon balcon à ces maisons incultes, / aux deux frères cachés dedans les ombres, / facilement mon beau duc *fit passer / le faux pour vrai*. Songe à la répulsion, / or songe à la douleur d'Ariodant! / Vient Polinèse; il s'accroche à l'échelle / que je lui lance, et se hisse sur elle. // De prime abord, je lui jette les bras / autour du cou: j'ignore qu'on me voit; / je lui baise la bouche et le visage, / ainsi que je le fais à chaque fois. / Lui, plus que de coutume, il me caresse / et, me pressant, seconde ainsi sa fraude. / Conduit à ce *spectacle* épouvantable, / l'autre *voit* tout de loin, le misérable» (L'Arioste 2000, V, 49-51; ici comme ailleurs, c'est moi qui souligne en italique. – A.L.).

³ Ariosto 2013, XXV, 28-30. «Elle trouve ma sœur toute *couverte* / de son armure, excepté le visage, / l'épée au flanc (et non pas le fuseau), / et *la prend* sur-le-champ pour un guerrier. / *Mirant* ses *traits* et ses grâces viriles, / elle se sent bientôt le cœur conquis: / [...]. // Et lors, l'ayant en solitaire lieu, / où elle ne craint point d'être rejointe, / par des gestes, des mots, elle se montre / peu à peu transpercée d'un âpre trait / [...]. // Ma sœur avait compris que Fleurdépine / *s'imaginait* qu'elle était un garçon, / et, ne pouvant lui être d'aucune aide, / se trouvait prise en un grand embarras» (L'Arioste 2000, XXV, 28-30).

Dans ces deux épisodes, la raison du malentendu surgit de la vision et de son incorrecte interprétation. Dans le premier cas, au chant V, il y a l'intention de provoquer un malentendu avec une mise en scène susceptible de provoquer une image corrompue, altérée de la réalité. Ce qui n'est pas du tout le cas dans le deuxième exemple, au chant XXV. Dans les deux cas, il n'y a pas, à proprement parler, divergence d'interprétation entre deux sujets ou deux instances, mais tout simplement dichotomie – construite, ou bien involontaire – entre réalité et apparence. C'est cette dichotomie qui fait surgir le malentendu. Dans les deux cas, la dénonciation publique, et donc la dissipation du malentendu, a lieu grâce à une confession finale qui, dans le premier exemple seulement, a le pouvoir de rétablir le bonheur.

Si on essaye de résumer les observations faites à partir de ces deux exemples, on peut dire qu'un premier type de malentendu représenté dans le *Roland furieux* est celui qui surgit comme conséquence d'une perception sensible. Comme on l'a vu, cela peut également impliquer une fraude ou, dans d'autres épisodes, le recours à la magie: c'est le cas dans le château du magicien Atlante ou bien sur l'île d'Alcina. Toujours est-il que le poète nous propose une représentation de la réalité comme ensemble de phénomènes opaques quant à leur contenu de vérité. En d'autres termes, la réalité apparaît illisible, se manifestant par des images que plus tard on découvre être altérées. Cette opacité, dans la vision de l'Arioste, est propre à l'expérience que chacun fait de la vie et des rapports à autrui. Dalinda l'explique très bien:

«Perché egli mostrò amarmi più che molto,
io ad amar lui con tutto il cor mi mossi.
Ben s'ode il ragionar, si vede il volto,
ma dentro il petto *mal giudicar* possi»⁴.

En ce sens, le thème de la dichotomie entre être et paraître, apparence *vs* réalité, est crucial dans le *Furieux*. Les champs sémantiques du *montrer*, du *paraître* s'opposent ainsi à celui de l'*être*, tout au long du poème.

3. La source du malentendu peut parfois être beaucoup plus abstraite. J'ai choisi mon troisième exemple au chant XXVIII: Iocondo, chevalier d'une beauté rarissime, est très amoureux de sa femme qui l'aime aussi. Cependant, un jour, il la découvre au lit avec un jeune homme:

«La cortina levò senza far motto,
e vide quel che men veder credea:
che la sua casta e fedel moglie, sotto

⁴ Ariosto 2013, V, 8. «Comme il montrait qu'il m'aimait plus que tout, / moi, je me pris de tout cœur à l'aimer. / Bien s'entend le parler, se voient les yeux, / mais du tréfonds du cœur on juge mal» (L'Arioste 2000, V, 8).

la coltre, in braccio a un giovane giacea.
[...]

S'attonito restasse e malcontento,
meglio è pensarlo e farne fede altrui,
ch'esserne mai per far l'esperimento
che con suo gran dolor ne fe' costui»⁵.

Depuis ce jour, Iocondo maigrit et son désespoir est tel que sa beauté légendaire disparaît. Cependant, il est invité par le roi de Pavia Astolfo qui, lui aussi d'une beauté extraordinaire, souhaite le rencontrer. Dans le château de Pavia, Iocondo fait une découverte incroyable: la reine a un amant et celui-ci est un nain!

«Pon l'occhio quindi, e vede quel che duro
a creder fôra a chi l'udisse dire:
non l'ode egli d'altrui, ma se lo vede;
et anco agli occhi suoi proprii non crede.

Quindi scopria de la regina tutta
la più secreta stanza e la più bella,
[...].
Quindi mirando vide in strana lotta
ch'un nano aviticchiato era con quella:
et era quel piccin stato sì dotto,
che la regina avea messa di sotto.

Attonito Iocondo e stupefatto,
e credendo sognarsi un pezzo stette;
e quando vide pur che gli era in fatto
e non in sogno, a se stesso credette.
[...]

A sì strano spettacolo Iocondo
raserena la fronte e gli occhi e il viso;
e quale in nome, diventò giocondo
d'affetto ancora, e tornò il pianto in riso»⁶.

⁵ Ariosto 2013, XXVIII, 21-22. «Il leva la courtine sans un bruit, / et voit ce qu'il n'aurait jamais pensé: / dessous la couverture, son épouse, / sa chaste épouse, en les bras d'un garçon. [...] // Qu'il restât ébahi, tout mortifié, / mieux vaut le croire en se fiant aux autres / qu'en faire par soi-même l'expérience / qu'à sa grande douleur Joconde fit» (L'Arioste 2000, XXVIII, 21-22).

⁶ Ariosto 2013, XXVIII, 33-39. «Il y pose son œil et y découvre / ce qu'on croirait à peine en l'entendant; / lui ne l'apprend d'autrui, mais il le voit, / et à ses propres yeux à peine il croit. // Son œil entrait de là dans la plus belle / et plus secrète chambre de la reine, / [...] / Donc, regardant, il vit en lutte étrange / un nain entortillé avec la reine: / le pitchounet s'était si bien conduit / qu'il avait mis la reine dessous lui. // Tout ébahi, croyant rêver, Joconde / resta là, stupéfait, un bon moment, / et quand il vit le réel de la chose, / et qu'il ne rêvait pas, il crut en lui. // [...] // Notre Joconde, à ce spectacle étrange, / retrouva son regard, son front serein: / tel

Comme dans les exemples précédents, le thème du malentendu s'accompagne d'une rhétorique de la vision: la réalité est un spectacle surprenant (le *strano*, le monstre, le nain), qui dépasse toute attente. Le malentendu naît dès lors qu'il y avait une attente de la part du sujet, une image que celui-ci s'était formée et que le «spectacle» de la réalité bouleverse.

Dans ce dernier exemple, l'origine du malentendu est donc plus profonde que celle de l'épisode du chant V ou du chant XXV: le sujet a été aveuglé par des présupposés idéologiques⁷ qui lui ont empêché de comprendre la réalité. Astolfo et Iocondo se sont fiés à leur beauté, à leur richesse, à leur pouvoir et, sur ces bases, ont tenue pour acquise la fidélité de leurs femmes.

Dans la suite de l'épisode, après avoir découvert l'infidélité de leurs épouses, Iocondo et Astolfo décident d'entreprendre une véritable quête intellectuelle, de voyager de par le monde afin de découvrir s'il existe une femme fidèle à son mari.

«Lasciàn (disse Iocondo) queste ingrata,
e proviam se son l'altre così molli
[...]».

Travestiti cercaro Italia, Francia,
le terre de' Fiaminghi e de l'Inglesi;
e quante ne vedean di bella guancia,
trovavan tutte ai prieghi lor cortesi»⁸.

Ils séduisent des centaines de femmes et, à la fin, ils se décident à en partager une seule, une pauvre jeune fille qu'ils ont achetée à son père. Ainsi, ils croient pouvoir, à deux, satisfaire l'appétit multiple de la Femme. Mais une fois de plus, dans cette volonté et cette arrogance de pouvoir maîtriser le désir d'autrui, ils se trompent, ils ont mal compris la réalité. Ils se font une fausse idée du monde: leur maîtresse aussi viendra à les tromper. Encore une fois, ils se retrouvent face à un spectacle qui brise leur fausse vision du monde:

«Il re e Iocondo si guardaro in viso,
di maraviglia e di stupor *confusi*;
né d'aver anco udito lor fu aviso,
ch'altri duo fusson mai così delusi»⁹.

qu'il était de nom, il fut joyeux [...] / et il quitta les pleurs pour le sourire» (L'Arioste 2000, XXVIII, 33-39).

⁷ Jouve 2003, p. 193.

⁸ Ariosto 2013, XVIII, 45-48. ««Laissons donc ces ingrates [dit Joconde], / et tâtons si les autres sont si faibles / [...]». // Ils coururent, travestis, l'Italie, / et la France, la Flandre et l'Angleterre; / et ils trouvaient courtois à leurs prières / toutes les jolis minois qu'ils rencontraient» (L'Arioste 2000, XVIII, 45-48).

Le texte nous montre l'*anagnorisis*, le dévoilement, dénonciation ou dissipation d'un malentendu préexistant, la fausse vision des choses (dans ce cas en particulier, l'homologation du désir masculin et féminin; l'arrogance de pouvoir contrôler le désir), en soulignant la dimension incroyable de ces découvertes: «di maraviglia e di stupor confusi».

Le deuxième type de malentendu représenté par notre texte se produit donc en raison de présupposés, préconcepts idéologiques, c'est-à-dire préjugés non fondés sur l'expérience. Au moment venu, l'expérience brise la vision incorrecte du monde, la mauvaise interprétation de celui-ci. L'expérience est alors surprenante, littéralement monstrueuse! Dans ce cas, la dichotomie oppose l'opinion à l'expérience.

4. Le quatrième exemple que je propose met en jeu d'autres implications culturelles.

Paris est en état de siège, mais Orlando s'en est éloigné, il est parti en quête d'Angelica sur laquelle il croit avoir un véritable droit, car il est le meilleur chevalier du monde et elle la plus belle femme du monde. Pendant son voyage, Orlando s'arrête près d'un bosquet, un véritable *locus amœnus* littéraire. Ici, il découvre que sa bien-aimée s'est donnée corps et âme à un inconnu, qui plus est un simple soldat musulman:

«Volgendosi ivi intorno, vide scritti
molti arbuscelli in su l'ombrosa riva.
Tosto che fermi v'ebbe gli occhi e fitti,
fu certo esser di man de la sua diva.
[...]

Angelica e Medor con cento nodi
legati insieme, e in cento lochi vede.
Quante lettere son, tanti son chiodi
coi quali Amore il cor gli punge e fiede.
Va col pensier cercando in mille modi
non creder quel ch'al suo dispetto crede:
ch'altra Angelica sia, creder si sforza,
ch'abbia scritto il suo nome in quella scorza.

Poi dice: – Conosco io pur queste note:
di tal'io n'ho tante vedute e lette.
Finger questo Medoro ella si puote:
forse ch'a me questo cognome mette. –
Con tali *opinïon dal ver remote*
usando fraude a sé medesmo, stette

⁹ Ariosto 2013, XXVIII, 71. «Lors Joconde et le roi se regardèrent, / confus d'étonnement et de stupeur: / jamais, pensèrent-ils, on n'avait vu / qu'on eût dupé deux hommes de la sorte» (L'Arioste 2000, XXVIII, 71).

ne la speranza il malcontento Orlando,
che si seppe a se stesso ir procacciando»¹⁰.

On se retrouve ici face à un paradoxe: le malentendu n'a pas eu lieu et pourtant il est regretté! Orlando essaye d'interpréter ce qu'il a lu pour lui donner un sens faux, pour arriver à mal-entendre. Le chevalier évoque toutes sortes d'interprétations quant à l'intention et à l'identité de l'auteur: interprétation maligne, bénigne, calomnie... Mais, hélas, la lettre du texte s'impose. Il faut se rappeler du fait que, dans la tradition chevaleresque, Orlando est polyglotte, interprète et traducteur; il connaît l'arabe aussi bien que le latin et il arrive à déchiffrer les mots sans les fausser, lui qui sait lire un texte sans y glisser une interprétation. J'oserais dire que la philologie s'impose au pauvre Orlando.

«Il mesto conte a piè quivi discese;
e vide in su l'entrata della grotta
parole assai, che di sua man distese
Medoro avea, che parean scritte allotta.
Del gran piacer che ne la grotta prese,
questa sentenza in versi avea ridotta.
Che fosse culta in suo linguaggio io penso;
et era ne la nostra tale il senso:

– Liete piante, verdi erbe, limpide acque,
spelunca opaca e di fredde ombre grata,
dove la bella Angelica che nacque
di Galafron, da molti invano amata,
spesso ne le mie braccia nuda giacque;
de la commodità che qui m'è data,
io povero Medoro ricompensarvi
d'altro non posso, che d'ognior lodarvi:

e di pregare ogni signore amante,
e cavallieri e damigelle, e ognuna
persona, o paesana o viandante,
che qui sua volontà meni o Fortuna;
ch'all'erbe, all'ombre, all'antro, al rio, alle piante
dica: benigno abbiate e sole e luna,
e de le ninfe il coro, che proveggia

¹⁰ Ariosto 2013, XXIII, 102-103. «Regardant à l'entour, il vit gravés / de nombreux troncs sur cette rive ombreuse. / Et aussitôt qu'il eut fixé les yeux, il reconnut la main de sa déesse. / [...] // "Angélique et Médor": il voit ces noms / par mille nœuds liés, en mille lieux. / Autant il est de lettr', autant de clous / avec lesquels Amour lui point le cœur. / Il va cherchant en lui tous les moyens / de ne point croire à ce qu'il croit, hélas; / une autre c'est (de le croire, il s'efforce) qui a gravé son nom sur cette écorce. / "Mais [dit-il] je connais ces caractères; / j'en ai tant vu de semblables, tant lu. / Peut-être, ce Médor, le rêve-t-elle, / ou c'est peut-être moi qu'elle nomme ainsi". / Par de tels jugements, si loin du vrai, / Roland, usant de fraude envers soi-même, / bien qu'il fût mal content, garda l'espoir, / sachant bien le nourrir et s'en pouvoir» (L'Arioste 2000, XXIII, 102-103).

che non conduca a voi pastor mai greggia. –

Era scritto in *arabico*, che 'l conte
intendea così ben come latino:
 fra molte lingue e molte ch'avea pronte,
 prontissima avea quella il paladino;
 e gli schivò più volte e danni et onte,
 che si trovò tra il popul saracino:
 ma non si vanti, se già n'ebbe frutto;
 ch'un danno or n'ha, che può scontargli il tutto.

Tre volte e quattro e sei lesso lo scritto
 quello infelice, e *pur cercando invano*
che non vi fosse quel che v'era scritto;
 e sempre lo vedea più chiaro e piano:
 et ogni volta in mezzo il petto afflitto
 stringersi il cor sentia con fredda mano.
 Rimase al fin con gli occhi e con la mente
 fissi nel sasso, al sasso indifferente»¹¹.

L'épisode du chant XXIII est donc exemplaire pour plusieurs raisons: tout d'abord car le malentendu y est évoqué, pour la première fois, comme source d'espoir et de bonheur. Sachant ce qui arrivera à Orlando une fois qu'il aura la preuve des amours d'Angelica et Medoro, on peut bien se dire qu'un malentendu (une mauvaise interprétation de la réalité) l'aurait sauvé de la folie, aurait garanti sa santé.

Il s'agit en effet d'une perspective révolutionnaire. Elle génère une remise en question absolue de la pensée rationaliste (qui, d'ailleurs, s'incarne dans la méthode de l'enquête philologique). Il apparaît ainsi un sens inédit du malentendu: celui-ci ne se présente pas comme un obstacle à une

¹¹ Ariosto 2013, XXIII, 107-111. «Le triste Comte à terre descendit, / et il vit à l'entrée de la spelonque / des mots que, de sa main, Médor lui-même / avait gravés on eût dit à l'instant. / Du grand plaisir qu'en la grotte avait pris, / ces paroles en vers il avait mises. / Qu'ils fussent dans sa langue solennels, / je le crois bien; chez nous, ils sonnaient tels: // "Arbres gais, vertes herbes, claires ondes, / ô grotte sombre et riche en fraîches ombres, / où la belle Angélique qui naquit / de Galafron, en vain par tant aimée, / entre mes bras souvent nue s'endormit, / de la délectation que me donnez, / je ne puis autrement, pauvre Médor / vous remercier qu'en vous louant encor, // et en priant tous les seigneurs amants, / dames et chevaliers, toute personne / née dans cette province et tout passant / mené pas son désir ou la Fortune, / de dire aux plant', à l'ombre, à l'antre, à l'onde: / que vous soient doux le soleil et la lune / et des nymphes le chœur, qu'ils fassent si / que nul berger troupeau ne mène ici". // Cela dit en arabe, que le Comte / entendait aussi bien que le latin: / parmi toutes les langues qu'il savait, / il le parlait très bien, ce paladin; / ce qui lui évita bien des dommages / Quand il était parmi les Sarrasins; / mais point d'orgueil, s'il en tira du fruit! / Car le mal d'aujourd'hui a tout détruit. // Deux fois, trois fois, six fois, lut cet écrit / le malheureux, cherchant toujours en vain / que n'y fût point ce qui était écrit, / et toujours le voyait plus clair et plein, / et chaque fois sa poitrine affligée / était serrée par une froide main. / Enfin il resta là, ses yeux fixant / Cette roche, à la roche indifférents» (L'Arioste 2000, XXIII, 107-111).

heureuse entente entre êtres humains mais comme une condition même du bonheur¹².

Il y a une autre raison qui rend cet épisode exemplaire. Car, en effet, ce dernier dénonce un malentendu culturel.

Comme on l'a dit, le lieu où Orlando découvre l'amour entre Angelica et Medoro est un véritable *locus amœnus*, construit selon le modèle de la poésie de Pétrarque. Selon ce modèle, dans ce bosquet, l'amour d'Orlando pour Angelica aurait dû s'épanouir. Au contraire, Orlando y perd la raison. Nous avons donc dans cet exemple une troisième représentation du malentendu, dans laquelle ce dernier est le fruit du système culturel et de l'institution littéraire en particulier. Là où Iocundo et Astolfo sont convaincus de pouvoir contrôler le désir de leurs femmes en raison de leur beauté, de leur richesse et de leur pouvoir, Orlando se trompe sur la base d'un paradigme culturel selon lequel la valeur de l'homme, en l'occurrence le plus grand chevalier du monde, lui garantit l'amour de la plus belle des femmes. Le code poétique et culturel auquel le personnage d'Orlando s'est formé l'a trahi – la tradition de la poésie courtoise et pétrarquiste qui s'incarne dans l'idylle bucolique. Mais ici, dans ce bosquet où Orlando lit sur les arbres et sur la pierre l'amour d'Angelica pour Medoro, il ne s'agit pas de sublimation mais de chair. C'est un humble soldat musulman inconnu, non pas un héros, qui remporte la plus magnifique des femmes. La culture et la littérature ont créé une vision du monde qui a été frustrée, une attente qui a été déçue; la culture et la littérature ont produit le malentendu.

5. Le dernier épisode amorce une réflexion autour du véritable rôle joué par la littérature et l'histoire dans la connaissance du monde. Ce même thème est également proposé dans l'épisode du voyage sur la lune entrepris par le chevalier anglais Astolfo, et en particulier dans la rencontre de celui-ci avec Saint Jean, auteur de l'Apocalypse. L'apôtre se charge ici d'une véritable révélation (c'est la signification étymologique du mot grec *apocalypse*):

«Non sì pietoso Enea, né forte Achille
fu, come è fama, né sì fiero Ettore;
e ne son stati e mille e mille e mille
che lor si puon con verità anteporre:
ma i donati palazzi e le gran ville
dai discendenti lor, gli ha fatto porre
in questi senza fin sublimi onori
da l'onorate man degli scrittori.

¹² D'ailleurs, dans le *Roland furieux* il y a des personnages qui pratiquent sciemment la stratégie du malentendu: entre autres le jumeau de Bradamante, Ricciardetto, qui n'hésitera pas à se présenter à la naïve Fiordispina comme le résultat d'une métamorphose subie par Bradamante. Pratiquer la stratégie du malentendu c'est aussi construire – *configurare*, concevoir – un nouveau sens.

Non fu sì santo né benigno Augusto
 Come la tuba di Virgilio suona.
 L'aver avuto in poesia buon gusto
 la proscrizion iniqua gli perdona»¹³.

Saint Jean sollicite une relecture de l'histoire littéraire et dénonce la myopie du mauvais lecteur qui reste à la surface du texte¹⁴ et des choses, se formant ainsi une fausse opinion:

«Non ti maravigliar ch'io n'abbia ambascia,
 e se di ciò diffusamente dico.
 Gli scrittori amo, e fo il debito mio;
 ch'al vostro mondo fui scrittore anch'io.

E sopra tutti gli altri io feci acquisto
 che non mi può levar tempo né morte:
 e ben convenne al mio lodato Cristo
 rendermi guidardon di sì gran sorte»¹⁵.

La digression littéraire de Saint Jean dévoile la vérité cachée et désagréable de la poésie. La dissipation d'un malentendu préalable passe ici par la délégitimation de toute *auctoritas* (d'*auctor*, de *faber*: jusqu'à la délégitimation de Dieu dans les vers «e ben convenne al moi lodato Cristo / rendermi guidardon di sì gran sorte»), et par une véritable négation de la vérité historique. La conséquence, ou le présupposé, d'un tel propos est la remise en question de l'un des mythes de l'humanisme, celui de la poésie en tant que Vérité civilisatrice¹⁶. C'est le poète de cour qui parle ici et qui dénonce le malentendu cachant la fonction de bien d'échange de la poésie, entre un patron qui garantit protection et salaire et le poète qui doit le célébrer. La représentation du malentendu atteint ici le niveau métanarratif.

¹³ Ariosto 2013, XXXV, 25-26. «Énée ne fut si pieux, si fort Achille, / si fier Hector, comme fame le dit: / et, à la vérité, bien mille et mille / auraient le droit d'être mis avant eux; / mais les palais, les domaines offerts / par leurs enfants, leur firent acquérir / ces sublimes honneurs, qui sont sans fin, / par l'honorable main des écrivains. // Auguste ne fut point si saint, si bon, / que Virgile le clame avec sa trombe, / mais qu'il ait eu le bon goût en poésie / fait pardonner ses proscriptions injustes» (L'Arioste 2000, XXXV, 25-26).

¹⁴ Jouve 2003, p. 194.

¹⁵ Ariosto 2013, XXXV, 28-29. «Ne t'émerveille pas que je m'échauffe / et m'étende avec toi sur ce sujet: / c'est mon devoir, j'aime les écrivains: / je le fus, moi, dans votre monde vain. // Sur tout autre je fis une conquête / que temps ni mort ne peuvent m'enlever; / il convient bien à mon Christ louangé / de me récompenser de ce talent» (L'Arioste 2000, XXXV, 28-29).

¹⁶ Zatti 1990, p. 145.

6. Le chef-d'œuvre de l'Arioste, dans la mesure où il vise à remettre en question le mythe humaniste de la Raison, n'est pas un texte isolé: au sein même de la culture philosophique du XV^{ème} siècle, il existe, on le sait bien, une tradition qui – surtout par le biais de l'ironie – se charge de représenter la crise herméneutique de ce temps, les compromis entre Raison et Folie. Une tradition qui critique l'optimisme «umanistico» de la Renaissance¹⁷. Tradition toujours minoritaire et cachée, qui remonte à Lucien (*Icaromenippo* et *Storia Vera*), à Leon Battista Alberti (*Intercœnales*), à Lorenzo Valla, à Giovanni Pontano, et ce jusqu'à Érasme (*Encomium Moriae*). «Stultitia loquitur», Érasme donne droit de parole à la Folie pour qu'elle remette en question les valeurs traditionnelles:

«Facendo parlare la follia in prima persona – una novità rispetto ai precedenti modelli di elogio comico – Erasmo conferisce dunque al proprio discorso un carattere ambiguo e reversibile, nel quale vengono valorizzati strumenti logici peculiari, quali il paradosso, lo straniamento, l'ossimoro. Si osserverà che nel testo ariostesco tutte queste soluzioni sono, in forme e misure diverse, presenti»¹⁸.

Remettre en question les valeurs acquises, les idées reçues de l'humanisme ne revient pas, pour l'Arioste comme pour Érasme, à affirmer un sens, une vérité cachée.

7. Au sujet du malentendu littéraire, Bruno Clément affirme que les poètes et les romanciers, les anciens comme les modernes, ne se lassent pas de «ces histoires où les yeux voient sans les comprendre les signes qui leurs sont adressés»¹⁹. J'adhère à ce propos, mais j'ai envie d'inverser l'ordre des choses lorsqu'il affirme qu'il n'y a «pas de malentendu sans narration» (car «le malentendu, ce n'est pas seulement ce qui se dissipe, c'est ce dont on raconte la dissipation»²⁰). Quant au *Furieux*, je constate en effet qu'il n'y a pas de narration sans malentendu. C'est-à-dire que le malentendu (dans la complexe phénoménologie que l'on vient d'évoquer) offre sa substance même à la narration. L'un des thèmes cruciaux du chef-d'œuvre de l'Arioste est l'écart entre l'opinion qu'on a du monde et l'expérience qu'on en fait. Le malentendu est donc l'essence même, la condition incontournable de l'expérience humaine. Aussi paradoxal que cela paraisse, c'est l'acceptation de cette condition, c'est la conscience de cet écart qui pourrait garantir le bonheur: c'est là où le malentendu se fait porteur d'un nouveau

¹⁷ *Ibid.*, p. 121.

¹⁸ *Ibid.*, p. 130. «Puisqu'il donne la parole à la Folie – stratégie tout à fait novatrice dans la tradition de l'éloge comique – Erasme propose un discours ambigu et réversible, qui valorise des structures logiques telles que le paradoxe, la distanciation, l'oxymore. Dans le texte de l'Arioste toutes ces structures sont présentes à différents niveaux».

¹⁹ Clément 2003, p. 131, 134.

²⁰ *Ibid.*, p. 132.

sens, un sens inédit. C'est là où le *Roland furieux* rejoint la littérature paradoxale de Luciano, d'Alberti et d'Érasme.

© Annalisa Izzo

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARIOSTO Ludovico, 2013: *Orlando furioso* (E. Bigi, C. Zampese [éd.]). Milano: BUR
- BENJAMIN Walter, 1977: *Schriften* (unter Mitwirkung von Th.W. Adorno, G. Scholem; R. Tiedemann, H. Schweppenhäuser [éd.]). Frankfurt a. M.: Suhrkamp
- CLÉMENT Bruno, 2003: «Malentendu et histoire littéraire», in B. Clément, M. Escola (éd.), *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*. Saint-Denis: Presses Universitaires de Vincennes, p. 133-150
- JOUVE Vincent, 2003: «La dénonciation du malentendu. Enquête sur les discours de réfutation», in B. Clément, M. Escola (éd.), *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*. Saint-Denis: Presses Universitaires de Vincennes, p. 191-201
- L'ARIOSTE, 2000: *Roland furieux* (traduction et notes de M. Orcel; présentation d'I. Calvino). Paris: Seuil
- *LE TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE* (<http://atilf.atilf.fr/>; site consulté le 15 juin 2015)
- ZATTI Sergio, 1990: *Il Furioso fra epos e romanzo*. Lucca: Pacini Fazzi

La psychopathologie du langage: une clinique fondée sur des malentendus?

Camille JACCARD

Université de Lausanne – Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Résumé:

Cet article se propose de repérer dans des textes de médecine mentale de la fin du XIX^{ème} siècle la présence d'interprétations et de théories relatives à des expressions de patients dont la compréhension n'est pas immédiate pour les médecins. Après un court exposé de la lente prise en compte par les aliénistes de ces productions langagières qui s'écartent de la norme linguistique et qui sont cause de malentendu, un examen de quelques efforts engagés par certains médecins (Benjamin Ball, Jean-Martin Charcot, Théodore Flournoy, Jules Séglas) pour rendre compte d'une régularité dans ces usages irréguliers de la langue est proposé. La notion d'hallucination est ainsi présentée en tant qu'elle est mobilisée pour expliquer certaines situations problématiques du point de vue communicationnel. Enfin la dernière partie retourne la catégorie de malentendu contre l'histoire même qui a tenté d'en rendre compte et présente quelques critiques liées à son développement.

Mots-clés: psychopathologie de l'expression, XIX^{ème} siècle, glossolalie, néologisme, hallucination, Benjamin Ball, Jean Bobon, Michel de Certeau, Jean-Martin Charcot, Théodore Flournoy, Jules Séglas

INTRODUCTION

Le volume collectif intitulé *La linguistique fantastique* comprenait un article consacré au lapsus¹, son auteur remarquait que si ce phénomène langagier avait d'abord été abordé par des linguistes², il avait ensuite essentiellement été l'objet de médecins psychanalystes dans la perspective ouverte par Sigmund Freud dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*³. La raison en serait que «s'attachant à l'étude de la langue (et non de la parole ou du discours), les linguistes ne se permettaient pas de traiter le rêve, les mots d'esprit, les usages poétiques et ludiques du langage»⁴. Or, si l'auteur ne le mentionne pas explicitement, il semblerait que le malentendu entre dans cette catégorie de faits de langue «découlant des phénomènes d'associations homophoniques»⁵ et omniprésents dans la vie de tous les jours. Se pose donc la question de savoir si le malentendu ne possède pas un destin comparable au lapsus et si un «détour» par la médecine mentale est repérable dans l'histoire de son observation.

Pour esquisser une réponse à cette question, nous nous proposons, dans cette contribution, de présenter quelques textes médicaux de la fin du XIX^{ème} siècle, dans lesquels il est possible de reconnaître des tentatives de théorisation de ces phénomènes langagiers relevés dans la clinique. Précisons d'emblée que nous n'utiliserons pas une définition trop restrictive du malentendu et que nous préférons prendre ce mot au sens littéral, de ce qui a été mal entendu, le but étant plutôt d'ouvrir quelques pistes de réflexion à partir d'un corpus peu exploité dans ce sens.

1. «QUE DE MÉCOMPTES DÈS QU'ON MET LE PIED DANS CE MONDE À L'ENVERS!»

Il n'a pas fallu attendre les avant-gardes dadaïstes et surréalistes, ni d'ailleurs la création en 1948 de la Compagnie de l'Art Brut par Jean Dubuffet pour que soient pris en considération les expressions des fous. Dès le début du XIX^{ème} siècle, les médecins aliénistes ont fait preuve d'un intérêt pour les productions langagières de leurs patients⁶. Le but était notamment

¹ Lacerda Andreiolo 1985.

² Meringer, Mayer 1895.

³ Freud 1901 [2008].

⁴ Lacerda Andreiolo 1985, p. 269.

⁵ *Ibid.*

⁶ Comme le remarque Anouck Cape dans sa récente étude : «[...] une confrontation serrée des textes révèle en effet de constants passages entre les sphères littéraire et psychiatrique et invite à reconsidérer leur rapport autrement qu'en termes stricts d'opposition» (Cape 2011, p. 10).

d’y repérer des signes qu’ils pourraient intégrer à leur symptomatologie de la folie et qui leur permettraient de préciser leurs diagnostics. L’historien Juan Rigoli dans la riche étude qu’il consacre au sujet résume ainsi «la visée de l’aliénisme»:

«Administrer la preuve de l’évidence du délire – quand elle se manifeste chez ceux des “aliénés faciles à reconnaître” [U. Trélat, *La folie lucide*, 1861: 351] –, en insistant même, alors, sur la radicale étrangeté qui les dénonce. Mais ce n’est là qu’un seul des mouvements de la rhétorique médicale. L’autre lui est symétriquement opposé: dans le même temps que les traités publient la face reconnaissable de l’expression pathologique, ils en dénoncent aussi les pièges (c’est qu’il est des “aliénés plus difficiles à reconnaître” [*ibid.*]), et se veulent autant d’initiations, savantes et problématiques, à la lecture de la folie. Pas d’ambition plus grande en fait, pour leur dispositif clinique, que de faire éprouver à ses destinataires les difficultés – pour eux insurmontables, mais résolues par l’aliénisme – de l’interprétation des paroles et des textes que les fous produisent»⁷.

Dans ce contexte, la folie est donc définie comme le lieu même d’un malentendu possible – non seulement parce qu’elle apparaît dans certains cas comme l’envers de l’entendement, mais surtout parce qu’il lui arrive de revêtir l’aspect d’un discours raisonnable – et l’aliénisme apparaît alors comme la science permettant de sortir de cette équivoque.

«Que de mécomptes dès qu’on met le pied dans ce monde à l’envers!» s’écriait un visiteur des asiles⁸; pourtant, les idées fausses ne sont pas ici celles des résidents, mais bien celles des curieux qui «sous l’empire d’idées préconçues; [...] imagine[nt] que l’on va voir des hommes bizarrement accoutrés de guenilles, de vieux galons ou de plumes; [...] suppose[nt] qu’ils doivent tous marcher sur la tête et se fabriquent des diadèmes de papier gris»⁹, or, rappelle l’historien, «la folie n’est pas toujours où on la distingue et quelquefois elle n’offre d’autre spectacle que celui de la raison»¹⁰.

Si cette difficulté s’observe surtout dans les discussions juridiques auxquelles prennent part les médecins qui fondent leur expertise de l’état mental des prévenus sur l’analyse de leurs gestes et de leurs paroles, elle peut aussi affecter les patients eux-mêmes: «[...] en matière d’aliénation langagière, le faux-semblant domine, la communication sombre inmanquablement dans l’affection et l’inconsistance. S’ils pratiquent la dissimulation, les aliénés vivent aussi, malgré eux, à l’ombre de leurs malentendus»¹¹. Comment la médecine rend-elle compte de ces difficultés communication-

⁷ Rigoli 2001, p. 321.

⁸ G. Guénot-Lecoïnte, *Bicêtre, La Salpêtrière, Charenton* [1855]; cité dans Rigoli 2011, p. 335.

⁹ Rigoli 2011, p. 335.

¹⁰ *Ibid.*, p. 334.

¹¹ *Ibid.*, p. 57.

nelles? L'enquête de Rigoli ne répond que partiellement à cette interrogation, car pour la période considérée, entre 1800 et 1860, la question des troubles du langage oral n'est que rarement évoquée par les médecins qui se concentrent essentiellement sur les écrits de leurs patients et qui réservent «peu de place [...] au “baragouin” et au “baragouinage”» invoquant le fait que «les traités ne citent la folie qu'en tant qu'elle *signifie*, à la stricte condition qu'elle soit recevable dans un système qui mesure l'écart des discours s'éloignant de la raison et rejette définitivement ceux dont l'éloignement est, justement, sans mesure»¹². L'historien observe pourtant un changement de paradigme à la fin du siècle:

«C'est le statut même de la “parole” et du “langage” dans le champ médical qui se trouve bouleversé par ces nouvelles orientations: la théorie des localisations cérébrales (Bouillaud, Broca) et de l’“aphasie” font entrer le langage, déchu de son statut de “faculté”, dans la juridiction de l’“anatomie pathologique”»¹³.

Dès lors, la question se déplace du côté de la parole, et d'autres manifestations langagières (qui avaient jusqu'alors peu retenu l'attention des médecins) sont alors prises en compte. Enfin, l'intérêt se porte davantage sur ce qui d'emblée échappe à la compréhension.

2. À LA RECHERCHE DES «LOIS DU DÉLIRE»

La médecine mentale de la fin du XIX^{ème} siècle cherche ainsi à définir les expressions dans lesquelles le sens conventionnel fait apparemment défaut. Des tentatives de classification de ces phénomènes d'aphasie, de glossolalie, de néologie, de psittacisme ou de logorrhée, etc. sont alors entreprises. Ce qu'on a du mal à entendre, ce qui était ou pourrait être cause de malentendu devient alors un objet d'étude pour les médecins qui tentent de rationaliser ces phénomènes langagiers en cherchant à comprendre comment ces expressions sont produites et quelles sont les clés pour les décoder.

Jules Séglas (1856-1939) à qui l'on doit la première monographie en français entièrement consacrée à la question des *Troubles du langage chez les aliénés*, motive ainsi son enquête: «Les aliénés d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui, ceux de pays de langues différentes expriment tous au fond leur délire de la même manière, on se rend compte de l'importance qu'il y a à se familiariser avec leur langage»¹⁴.

L'idée qu'il y aurait une unité dans l'expression de la folie est d'ailleurs reprise plus loin. Elle permettrait de justifier non seulement une attention clinique à ces phénomènes, mais également un travail théorique: «Il est intéressant que le même néologisme se retrouve chez des aliénés

¹² *Ibid.*, p. 318.

¹³ *Ibid.*, p. 241.

¹⁴ Séglas 1892, p. 2.

vivant loin les uns des autres et ne se connaissant pas. Cette identité de la pensée chez des malades vivant dans des milieux différents, montre que les lois du délire sont beaucoup plus simples et plus constantes qu'on pourrait le croire»¹⁵.

Énoncer «les lois du délire», isoler le simple dans le multiple, le constant dans la variété, en un mot il s'agit bien de développer une science de ces phénomènes observés dans la clinique. De sorte que les études sur le sujet se multiplient. Jean Bobon parle d'une «documentation surabondante»¹⁶ et propose dans son *Introduction historique à l'étude des néologismes et des glossolalies en psychopathologie* de resserrer la question sur ces deux phénomènes spécifiques.

Parmi les exemples qu'il considère, on peut citer la recherche de Théodore Flournoy (1854-1920) qui, dans son ouvrage intitulé *Des Indes à la planète Mars: étude d'un cas de somnambulisme avec glossolie*¹⁷, en propose une forme très approfondie¹⁸. En effet, ce médecin et psychologue genevois a suivi pendant de nombreuses années la médium Hélène Smith dont la particularité était qu'elle restituait dans une suite de syllabes incompréhensibles pour les spectateurs, mais qui offrait l'apparence d'une langue véritable, des propos qu'elle prétendait entendre en langue martienne ou hindoue. Ce phénomène de glossolie, qui signifie littéralement «parler en langues» a donc fait l'objet de tentatives de traduction par Hélène Smith elle-même qui invoquait des esprits à sa rescousse et par Flournoy qui a sollicité l'expertise linguistique de son cousin Ferdinand de Saussure. Les efforts engagés par le savant pour tenter de dégager les lois de la formation de ce discours aboutissent à la conclusion qu'il ne s'agit que d'un travestissement enfantin du français»¹⁹. Si pendant un temps, un malentendu avait plané ouvrant un monde peuplé de références astrales et orientales, le couperet de la science vient vite refermer ce champ des possibles, comme en témoigne le commentaire qui suit cette retranscription de phrase:

«**Mama plia...mama nximi** (ou **naxmi**) **sivrouka...aô laos mi sivrouka** [...] les mots **mama plia** représentent évidemment la même chose que plus haut **mama priya**, *mon bien-aimé*; **naxmi** pourrait être **lakshmi** *beauté et fortune*, et les derniers mots pourraient contenir **asmi** *je suis*. Mais, ajoute M. de Saussure: "il doit être bien entendu que toute espèce de sens continu, là où je me suis amusé à le chercher, est pour le moment un simple jeu"»²⁰.

¹⁵ *Ibid.*, p. 57.

¹⁶ Bobon 1952, p. 3.

¹⁷ Flournoy 1900.

¹⁸ Cet ouvrage a fait l'objet de nombreuses recherches. Après l'article de Michel de Certeau (Certeau 1980) sur lequel nous reviendrons, signalons le travail de la psychologue Mireille Cifali et en particulier son article paru dans l'ouvrage collectif déjà cité dans notre Introduction (Cifali 1985). On lira en outre, avec profit pour diversifier les approches de ce cas, l'étude de l'historien de la linguistique Christian Puech (Puech 1988) et celle de l'historien de la médecine, Vincent Barras (Barras 1995).

¹⁹ Flournoy 1900, p. 223.

²⁰ *Ibid.*, p. 296.

Bien entendre, voilà donc ce qui compte avant tout; même si on ne manquera pas de relever que l'interprétation de ces paroles mystérieuses se réfère au système de la langue en question et que, de l'aveu même du savant, ce dernier se prend au jeu. Mais cette distraction ne dure pas longtemps, car l'irrégularité du système est vite dénoncée:

«Tout en laissant donc reconnaître des mots de pur sanscrit, l'ensemble de ces premiers textes présente, d'autre part, des choses assez suspectes au point de vue de la construction, de l'ordre des mots, et peut-être aussi de la justesse des formes (pour autant qu'on peut faire fond sur les formes dans des textes aussi confus)»²¹.

Nous reviendrons sur ce jugement. À ce stade, il importe surtout de remarquer que si la conclusion est un peu décevante pour le linguiste qui se désintéresse alors vite du cas, le médecin-psychologue, en revanche, s'empare pleinement du sujet sur lequel il va pouvoir énoncer une théorie: «[...] cet idiome conserve tout l'intérêt psychologique qui s'attache aux produits automatiques des activités subconscientes»²². Il est d'ailleurs intéressant de confronter l'explication de Flournoy au questionnement qu'engage Mlle Smith elle-même à propos d'un malentendu survenu au cours d'une de ses conversations médiumniques. Voici la reproduction d'un passage d'une de ses lettres suivie du commentaire de Flournoy:

«Pensez qu'à cet instant même où je vous trace ces mots, j'entends comme une voix qui me dit dans mon oreille droite: *Non pas Simadini, mais Simandini!* – Que pensez-vous que cela peut-être? C'est bien drôle n'est-ce pas? Aurions-nous mal compris ce nom? Ou bien n'est-ce peut-être que moi qui l'avais mal compris?...”

Mlle Smith oublie ici que ce nom ne lui est point venu la première fois en hallucination auditive, auquel cas on pourrait admettre qu'elle l'a en effet mal compris, mais par écrit, en somnambulisme, ce qui exclut toute méprise de sa conscience ordinaire. Il faut se borner à enregistrer comme un fait, inexplicable jusqu'ici, cette correction [...]»²³.

Ce dernier exemple confronte un questionnement profane à l'expertise scientifique qui mobilise tout un jargon spécifique pour rendre compte de phénomènes qui échappent à la volonté. Bien que cette piste soit, dans l'exemple ci-dessus, écartée par Flournoy, on trouve à d'autres endroits de son texte et plus généralement dans la littérature médicale de nombreuses explications de semblables équivoques en termes d'hallucination auditive.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 223.

²³ *Ibid.*, p. 267-268.

3. MALENTENDU OU HALLUCINATION DE L'OUÏE?

Si Flournoy insistait fortement sur le fait que Mlle Smith n'était nullement atteinte de folie, Georges Lanteri-Laura dans l'historique qu'il dresse des différentes acceptations du terme d'hallucination remarque «qu'elles se rapportent de près ou de loin à la pathologie mentale»²⁴. En effet, dans de nombreux cas issus de cette littérature, les «erreurs» du récepteur sont attribuées à sa folie qui déformerait les propos entendus, en particulier dans des exemples associés à ce qu'on appelait alors le «délire de persécution».

Benjamin Ball (1833-1893), premier titulaire de la chaire de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale de la Faculté de médecine de Paris à laquelle il accède en 1877, cite une telle observation d'un persécuté dans l'une de ses leçons:

«Les ouvriers de son atelier, non contents de l'insulter, lui *faisaient des mi-sères*; on dérangeait ses outils, on l'empêchait de travailler [...]. Un menuisier qui travaille dans une pièce voisine, lui parle à coups de marteau; s'il y a trois coups, il entend *pé-dé-raste*; s'il y en a deux, *co-quin*. Les ronflements de son père se transforment en paroles, qui deviennent des reproches au sujet de son oisiveté [...]

Dans ce texte, le médecin donne le point de vue de son patient dans une forme de discours rapporté libre. En ce qui concerne l'énonciation, ce passage est relativement complexe. Le médecin transmet à son lecteur le récit du délirant et ce dernier rapporte lui-même des expressions qu'il prétend avoir entendues. La distance que prend le médecin par rapport aux propos du patient est marquée par les italiques qui permettent de signaler les expressions comme étant celles du malade ou entendues par lui (on peut aussi relever le moyen typographique trouvé par Ball, à savoir l'usage de tirets qui isolent les syllabes, pour rendre compte des hallucinations auditives de cet ouvrier qui perçoit un contenu insultant dans les coups de marteau de l'atelier voisin). Le récit se poursuit ainsi:

«Un jour qu'il se trouvait dans un dénuement absolu, il crut entendre la voix de sa tante qui lui disait: *Va chez le boucher, montre-lui les trois, il te donnera à manger*. Il est inutile de chercher un sens à cette phrase d'aliéné; toujours est-il qu'il va chez le boucher, répète ce qu'on lui a dit, et provoque une scène tragico-comique qui aboutit à des violences, dont la conséquence finale a été son arrestation [...]

À nouveau, le médecin cite les paroles de son patient en italique. Cependant, il récuse l'intérêt qu'il y aurait à les interpréter. La description de la scène suffit pour relever l'inadéquation du propos par rapport à la situation

²⁴ Lanteri-Laura 1991, p. 12.

²⁵ Ball 1890, p. 477.

²⁶ *Ibid.*, p. 477-478.

qui pourtant relève de la vie courante. L'énoncé en italique est à l'origine d'un malentendu qui prend même la forme d'un conflit et qui aboutit, en définitive, à l'arrestation du patient. Le médecin n'est pas seul à ne pas comprendre ce discours; le sens commun, représenté par les personnes assistant à cet événement, n'y parvient pas davantage. Cependant, contrairement aux quidams qui réagissent violemment face à cette perturbation, le médecin sait en reconnaître le caractère pathologique. Il en fait même un critère diagnostique du délire qu'il tente de décrire. Le médecin se présente ainsi non seulement comme le seul qui parvient à reconnaître le malentendu et qui peut donc s'en amuser malgré l'issue funeste de la scène décrite alors comme tragi-comique²⁷, mais en plus, il est celui qui parvient à en préciser l'étiologie, à savoir sa cause dans les hallucinations auditives.

Quelques années plus tard, l'ouvrage de Séglas, déjà mentionné, précisera encore cet aspect en proposant une classification afin d'éviter les erreurs de diagnostic:

«Lorsqu'on examine un aliéné qui dit entendre des *voix*, il est de la plus haute importance de faire des constatations très précises [...] avant de conclure à la présence d'une hallucination verbale auditive; car la confusion est trop souvent faite avec d'autres symptômes très voisins tels que l'illusion de l'ouïe, l'interprétation délirante et l'hallucination verbale psycho-motrice.

[...] Dans l'illusion auditive, il ne s'agit plus d'une perception auditive sans aucun bruit extérieur, mais de la perception fautive d'un bruit se produisant réellement. C'est ainsi que pour un malade de ce genre, le bruit du vent, le son d'une cloche sera perçu sous forme de paroles. Un autre entend son nom dans le bruit du tonnerre. Ces sons qui ne devraient, en s'adressant aux centres auditifs communs, que réveiller l'idée d'un objet, réveillent au contraire chez lui une image verbale emmagasinée dans le centre auditif des mots. Il arrive aussi dans l'illusion qu'un mot prononcé réellement est mal perçu, comme cela se produisait chez un de nos malades devant qui on parlait de "pièges à loups" et qui entendait "il est jaloux"²⁸.

Dans ce texte, l'auteur mobilise tout un appareil conceptuel pour rendre compte de phénomènes que le profane considérerait simplement comme des malentendus. Séglas est en effet connu dans l'historiographie pour «avoir complètement rénové les conceptions cliniques et théoriques, des hallucinations, en isolant des autres les hallucinations verbales»²⁹. Sans entrer ici dans le détail des catégories auxquelles se réfère le médecin des hôpitaux de Paris (Bicêtre et la Salpêtrière), nous indiquerons seulement que parmi les différentes théories formulées, il retient celle «attribuant l'hallucination aux centres perceptifs corticaux [...] qui repose sur les données les plus récentes de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie

²⁷ «Le malentendu est donc, en somme, tragi-comique. À mi-chemin du rire et des larmes est le sérieux; à mi-chemin du rire et du sérieux est le sourire de l'humour» (Jankélévitch 1957 [1980, p. 198]).

²⁸ Séglas 1892, p. 180.

²⁹ Lantéri-Laura 1991, p. 62-63; cf. aussi Fernandez Zoïla 2010.

cérébrales»³⁰. Or, cette déclaration participe de ce changement de paradigme dans la compréhension du langage en référence à l'aire de Broca que nous relevions précédemment. L'exemple «du son d'une cloche» dont il est question ci-dessus est un emprunt au cours de Jean-Martin Charcot sur l'aphasie³¹. D'ailleurs, le célèbre neurologue de la Salpêtrière relevait parmi les différents types de cette affection la surdité verbale. L'observation rapportée par un de ses élèves d'une patiente atteinte de cette maladie apparaît comme une succession de malentendus que le médecin relate scrupuleusement:

«Lorsqu'on lui demande son nom, elle relève la tête, mais ne répond pas. Interpellée de nouveau, elle répond "Que me dites-vous?" À la même question, elle dit: "Je ne comprends pas." Si l'on attire de nouveau son attention, elle répond correctement: "Bouquinet Marie."»

Si on lui demande ensuite "depuis combien de temps elle est malade," la même difficulté de compréhension se produit; elle répond cependant à la longue: "Depuis trois mois."»

Si on la prie aussitôt après de donner son adresse, elle dit: "Peut-être depuis trois mois et demi."»

Interrogée ensuite sur sa profession, elle nous présente les ordonnances du médecin qui l'a traitée en ville et ajoute: "Une poudre blanche" (sulfate de quinine).

À plusieurs reprises nous varions son interrogatoire, et toujours les réponses de la malade sont analogues à celles que nous venons de rapporter. Après avoir eu beaucoup de difficulté à comprendre la première de nos questions, nous l'avoir fait répéter deux ou trois fois; elle y répond, et, qu'elles que soient les questions ultérieures que nous lui adressons, elle suit son idée première et nous fait des réponses qui n'ont aucun rapport avec ce que nous lui demandons.

Parfois même, il est impossible de lui faire comprendre notre pensée, et à tout ce que nous lui demandons elle répond invariablement: "Que me dites-vous? Je ne comprends pas. Guérissez-moi."»

Cependant l'organe de l'ouïe est intact, [...] elle entend le tic-tac d'une montre et tourne la tête lorsque le bruit léger se passe autour d'elle»³².

Dans cet exemple, le médecin insiste sur le fait que le problème ne se situe pas au niveau de l'appareil auditif comme dans la surdité simple: «la personne souffrant de surdité verbale entend les mots et les sons mais ne reconnaît plus leur signification»³³. C'est donc une explication neurologique qui sera mobilisée par le médecin pour rendre compte de ce dialogue manqué avec la patiente.

Ces deux derniers exemples témoignent donc d'un processus qu'on pourrait appeler la pathologisation du malentendu, ce dernier apparaît

³⁰ Séglas 1892, p. 112.

³¹ Gasser 1995.

³² Giraudeau, *Revue de médecine*, 1882, t. II, p. 446; cité dans Bernard 1885, p. 150-151.

³³ Gasser 1995, p. 173-174.

comme un symptôme qui tire son origine d'un dysfonctionnement au niveau cortical. La symptomatologie à laquelle il est associé est plus détaillée dans ces exemples que dans l'extrait tiré de Ball. Ce dernier précisait, en effet, peu ses catégories d'analyse et ne mobilisait guère dans ce contexte les connaissances alors récemment mises à jour par la neurologie. L'enjeu n'est pas pour nous de déduire de cette comparaison un quelconque progrès. Cependant nous constatons chez certains auteurs des critiques et des réévaluations d'interprétations des phénomènes observés; tel Ségla qui mettait en garde ses collègues contre un mauvais repérage de ces symptômes et cela afin d'éviter des malentendus au sein même de la communauté scientifique sur ce sujet difficile et requérant de bonnes qualités d'observateur.

4. «SORTIR DE LA TROMPERIE»

L'histoire des troubles du langage est donc, selon les auteurs, elle-même constituée de malentendus. Par exemple, dans son *Introduction historique à l'étude des néologismes et des glossolalies en psychopathologie*, l'auteur, qui est lui-même médecin, réexamine en 1952 certaines analyses de ses prédécesseurs qu'il n'hésite souvent pas à corriger. Par exemple, dans le chapitre qu'il consacre à l'enquête d'Eugenio Tanzi datant de 1889-1900, Bobon expose d'abord scrupuleusement la classification établie par cet assistant à la clinique psychiatrique de Turin. Mais, dans les septante-huit notes qui accompagnent ce chapitre de seize pages, Bobon critique la méthode employée par Tanzi qui «s'est attaché aux mots s'expliquant d'eux-mêmes (les moins intéressants) ou immédiatement expliqués par les patients, – ce matériel lui suffisant, à première vue, pour étayer sa théorie, – originale [...], mais aprioristique»³⁴. En fait, Bobon lui reproche de ne pas avoir tenu compte d'éléments contextuels pour interpréter ces néologismes. Afin de présenter la manière dont Bobon retravaille ces interprétations, considérons le cas du néologisme *presentone* que Tanzi définit comme 'persécutrices'. Bobon précise en note que,

«[e]n fait, le sens véritable [...] est demeuré inconnu. *Presentone* pourrait peut-être venir de *presenti* (présentes), avec l'augmentatif *one* ("les grandes qui sont présentes"). Il est vraisemblable que l'étude approfondie du délire aurait expliqué ce mot bizarre, – alors que ce dernier n'explique nullement le délire, comme le voudrait Tanzi dans sa théorie»³⁵.

Bobon s'engage donc à réévaluer les interprétations anciennes avec ses propres outils d'analyse qu'il juge plus modernes. Il se targue ainsi de pénétrer plus encore dans la complexité du matériel récolté par ses devan-

³⁴ Bobon 1952, p. 38.

³⁵ *Ibid.*, p. 29.

ciers, le but étant toujours de percer le «sens véritable» de ces expressions qui ne sont donc ambiguës que temporairement. Mais cette vision positiviste fera elle-même l'objet de critiques.

La littérature secondaire sur le sujet n'est, en effet, pas en reste pour détecter des malentendus dans cette histoire. Certeau, dans l'article qu'il consacre à la glossolalie, énonce la remarque suivante dans une section intitulée *La tromperie du sens*:

«L'histoire de la glossolalie est presque tout entière celle des interprétations qui entendent faire parler des phrases et prétendent ramener cette délinquance vocale à un ordre de signifiés. À s'en tenir à notre ère occidentale, depuis l'interprétation donnée par les *Actes des Apôtres* à la glossolalie de la Pentecôte [...], jusqu'aux analyses saussuriennes ou psychanalytiques, le jeu sérieux et jubilatoire du dire reçoit pour réponse une herméneutique, toujours assez rusée pour réduire le "vouloir dire" à un "vouloir dire quelque chose"»³⁶.

Ainsi, Certeau évoque-t-il un malentendu concernant le plan sur lequel se déroule l'analyse de ce type de phénomène. Le malentendu n'est pas à entendre comme une erreur d'appréciation au niveau du contenu, mais sur l'acte que représente cette prise de parole. Faut-il conclure que cette équivoque peut être résolue si l'on sort d'une lecture qui se cantonne au sens lexical et que l'on passe au niveau d'une analyse pragmatique?

«Cette problématique du quiproquo (l'un à la place de l'autre) et de la tromperie (l'un est le semblant de l'autre) caractérise la relation (ici nécessaire) entre deux positions du langage. Elle ne concerne pas l'organisation des énoncés, mais le fonctionnement de l'énonciation. Elle se développe à partir du moment où il s'agit de la communication et non de son contenu, donc de dire et d'entendre, en somme de parler, d'être à et pour autrui. Cette question, posée par la glossolalie, génère sa réciproque herméneutique. Elle fait sortir la tromperie de la relation. Par là, on est amené à se demander si le contenu n'a pas pour fonction de cacher la tromperie de la communication et si, réciproquement, la perception d'une tromperie camouflée par l'organisation du sens ne serait pas à l'origine de l'utopie vocale qui, en détruisant la possibilité d'articuler du sens, tente de restaurer un parler»³⁷.

Quant à savoir si cette utopie, décrite ici par Certeau, est réalisable, nous nous garderons d'en décider; cependant, la perspective que l'historien ouvre, en se référant notamment au texte de Flournoy, nous paraît particulièrement stimulante pour penser le phénomène du malentendu, parce qu'elle en déplace les enjeux. Toutefois, le parcours de lecture que nous venons d'effectuer parmi ces quelques textes médicaux nous encourage à nuancer la position de Certeau. En effet, ce dernier semble classer dans une même catégorie des activités herméneutiques diverses, allant de l'analyse

³⁶ Certeau 1980, p. 30.

³⁷ *Ibid.*, p. 31.

des textes sacrés à la psychanalyse en passant par la linguistique. Or, nous espérons avoir montré dans cet article que si la linguistique est d'abord passée à côté de la question des malentendus, la psychopathologie s'est au contraire directement confrontée à cette problématique. De sorte que l'histoire de l'attention au malentendu peut bien être comparée à celle du lapsus, comme nous en faisons l'hypothèse dans l'introduction. Enfin, si notre lecture a permis de mettre en avant quelques catégories d'analyse utilisées par les médecins pour rendre compte de ces phénomènes langagiers, il pourrait être intéressant de prolonger la réflexion afin de voir si une reprise de ces modèles de compréhension est observable dans des textes linguistiques du XX^{ème} siècle. Ainsi nos observations qui ont tenté de souligner différentes modalités d'interprétation de ce phénomène à l'intérieur d'un corpus spécifique pourront-elles sans doute être complétées par des approches linguistiques.

© Camille Jaccard

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALL Benjamin, 1890: *Leçons sur les maladies mentales*. Paris: Asselin
- BARRAS Vincent, 1995: «Glossolalies? La glotte y sonne un Hallali», in *Equinoxe*, 1995, № 14, p. 155-166
- BERNARD Désiré, 1885: *De l'aphasie et de ses diverses formes*. Paris: Progrès médical
- BOBON Jean, 1952: *Introduction historique à l'étude des néologismes et des glossolalies en psychopathologie*. Liège: Vaillant-Carmanne
- CAPE Anouck, 2011: *Les frontières du délire: écrivains et fous au temps des avant-gardes*. Paris: Champion
- CERTEAU Michel de, 1980: «Utopies vocales: Glossolalies», in *Traverses*, 1980, № 20, p. 26-37
- CIFALI Mireille, 1985: «Une glossolale et ses savants: Elise Muller, alias Hélène Smith», in S. Auroux, J.-C. Chevalier, N. Jacques-Chaquin, C. Marchello Nizia (éd.), *La linguistique fantastique*. Paris: Clims-Denoël, p. 236-245
- FERNANDEZ ZOÏLA Adolfo, 2010: «Avant-propos», in J. Séglas *Les troubles du langage chez les aliénés*. Paris: L'Harmattan, p. I-XI
- FLOURNOY Théodore, 1900: *Des Indes à la planète Mars: étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*. Paris – Genève: Alcan – Eggimann
- FREUD Sigmund, 1901 [2008]: *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris: Payot & Rivages, 2008

-
- GASSER Jacques, 1995: *Aux origines du cerveau moderne: localisation, langage et mémoire dans l'œuvre de Charcot*. Paris: Fayard
 - JANKÉLÉVITCH Vladimir, 1957 [1980]: *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, vol. 2: *La méconnaissance et le malentendu*. Paris: Seuil, 1980
 - LACERDA ANDREIOLO Tomyris, 1985: «Un oublié de la linguistique: Le lapsus», in S. Auroux, J.-C. Chevalier, N. Jacques-Chaquin, C. Marchello Nizia (éd.), *La linguistique fantastique*. Paris: Clims-Denoël, p. 269-275
 - LANTERI-LAURA Georges, 1991: *Les hallucinations*. Paris – Milan – Barcelone – Bonn: Masson
 - MERINGER Rudolf, MAYER Karl, 1895 [1978]: *Versprechen und Verlesen: eine psychologisch-linguistische Studie*. Amsterdam: J. Benjamins, 1978
 - PUECH Christian, 1988: «Parler en langues, parler des langues», in *Langages*, 1988, vol. 23, № 91, p. 27-38
 - RIGOLI Juan, 2001: *Lire le délire: aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIXe siècle*. Paris: Fayard
 - SÉGLAS Jules, 1892: *Des troubles du langage chez les aliénés*. Paris: Rueff

**(Sur)interprétation et malentendu:
quelques réflexions
à propos de l'épistémologie des études littéraires**

Anastasia de LA FORTELLE

Université de Lausanne

Résumé:

Prenant comme point de départ la question «peut-on considérer encore aujourd'hui qu'une œuvre littéraire contient implicitement une suggestion sur l'itinéraire interprétatif à (ne pas) suivre et qu'en refusant de déchiffrer cette suggestion, on risque d'entrer en mésentente avec l'objet même de l'interprétation?», l'article propose un parcours à travers les différents paradigmes épistémologiques dont les uns se trouvent plus accueillants que d'autres pour les notions de malentendu et de surinterprétation. Si pour l'herméneutique romantique, le problème de l'interprétation se pose d'emblée à travers la dichotomie compréhension/mécompréhension et que le malentendu peut être évité grâce à la réduction de l'écart entre la signification sémantique et l'intention dianoétique et à la reconstruction du contexte initial de création, – pour l'herméneutique (post)-heideggerienne, la distance temporelle et historique n'est plus considérée comme un obstacle à l'entendement adéquat: l'idée de ce dernier inclut désormais celle d'appropriation/actualisation du sens, constitutives de tout acte interprétatif. Un retour sur la controverse Umberto Eco / Richard Rorty permet de s'interroger sur la cohérence et les limites de deux approches théoriques diamétralement opposées dont la confrontation conduit à la «mise à nu» des fondements ontologiques et épistémologiques du discours métalittéraire sur le malentendu.

Mots-clés: interprétation, malentendu, surinterprétation, lecture, herméneutique, essentialisme, néo-pragmatisme, épistémologie, signification, sémiotique, norme, utilisation, usage, cohérence, appropriation, actualisation

1. INTRODUCTION

Peut-on mal entendre un texte littéraire?

Si le malentendu est, entre autres, une «divergence d'interprétation sur la signification de propos ou d'actes entraînant un désaccord»¹, peut-on considérer encore aujourd'hui qu'une œuvre littéraire contient implicitement et nécessairement une suggestion, voire une instruction sur l'itinéraire interprétatif à (ne pas) suivre et qu'en refusant de déchiffrer cette suggestion, on risque d'entrer en désaccord, en mésentente avec l'objet même de l'interprétation? On le sait, ces interrogations alimentent, depuis longtemps, les débats théoriques contemporains sur l'interprétation (en tant qu'art de comprendre et d'expliquer) et peuvent, formulées de diverses manières, structurer la réflexion métalittéraire sous différents axes – aussi bien quand elle s'interroge: «Qu'est-ce qu'un auteur?», que quand, se plaçant du côté de la réception, elle analyse le lecteur comme principe constructif et explicatif du texte littéraire.

Ce dernier, devenant interprète, se retrouve devant deux paradigmes de lecture opposés dont l'un est beaucoup plus «accueillant» que l'autre pour la notion de malentendu et dont la confrontation peut être illustrée par un exemple bien connu.

Dès l'origine, l'ambition formaliste de créer «une science littéraire autonome à partir des qualités intrinsèques du matériau littéraire»² se référerait à une vision précise de la lecture du texte qui serait, plus tard, largement adoptée par différentes écoles de pensée théorique: une lecture objective, méthodique, analytique, rapprochée, libérée au maximum de toute empreinte individuelle et débouchant sur un type d'interprétation et d'analyse littéraires, elles aussi, définies – exclusion des valeurs idéologiques et cognitives, approche différentielle basée sur l'analyse de relations et non de phénomènes isolés, stricte spécification épistémologique, méthode empiriste, retour «positiviste» au matériau concret.

Cette approche est à l'opposé de celle que pratiquait l'adversaire immédiat de l'école formaliste, la critique symboliste (procédant par une méthode appréciative et subjective, des jugements d'ordre esthétique, l'instauration de hiérarchies et une approche inclusive – effacement des frontières entre les discours philosophiques et littéraires)³, mais également son adversaire non immédiat (dont l'influence, certes, souvent indirecte se faisait néanmoins sentir dans certains textes critiques symbolistes): la pen-

¹ Cf. <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/malentendu>; site consulté le 1^{er} mars 2016.

² Eichenbaum 1925 [2001, p. 31].

³ La controverse sur différents types d'approche – lecture et interprétation – d'un texte littéraire, ayant opposé au début du XX^{ème} siècle les formalistes russes, entre autres, à la critique symboliste, rappelle celle confrontant, à la fin du XIX^{ème} siècle en France, la critique historique et scientifique à la critique impressionniste (cf. Compagnon 1998, p. 164).

sée herméneutique.

2. MALENTENDU ET HERMÉNEUTIQUE

Bien évidemment, c'est à l'intérieur du paradigme herméneutique – où la stratégie dominante de l'analyse littéraire, à la différence de la stratégie formaliste (dont le but est de comprendre comment fonctionnent les textes indépendamment de leurs significations cachées), porte sur la recherche et la découverte, par-delà la signification première, directe, immédiate, d'un (de) sens latent(s) recelé(s) par le texte-objet de l'interprétation – que la question du malentendu se pose avec constance et insistance.

Et s'il est vrai que le malentendu en tant que mésinterprétation, discordance du sens, apparaît comme une importante notion opératoire dans le paradigme sémiotique, notamment linguistique, où il renvoie à une faille de communication et d'échange, il est vrai également que l'herméneutique, dès ses débuts liés au nom de F. Schleiermacher⁴, a posé le problème de l'interprétation à travers la dichotomie compréhension/mécompréhension. S'«il y a herméneutique là où il y a mécompréhension»⁵, l'art d'interpréter ne peut atteindre ses finalités qu'en évitant cette dernière qui, à son tour, comme l'a précisé plus tard H.-G. Gadamer, vient «de l'éloignement dans le temps, du changement des habitudes linguistiques, des transformations dans le sens des mots et dans les modes de pensée»⁶.

La réduction de l'écart entre la signification sémantique et l'intention dianoétique, à travers une reconstruction du contexte initial de création et une attention particulière portée à la genèse subjectivo-psychologique du discours littéraire, représente pour Schleiermacher une méthode sûre pour prévenir les manquements à la compréhension, les failles de l'entendement. La doctrine romantico-historiciste schleiermachérienne – qui, effectuant un important tournant méthodologique et épistémologique au début du XIX^{ème} siècle, se révolte aussi bien contre l'ontologisme de la poétique et de la rhétorique aristotéliennes, que contre le paradigme kantien du sujet transcendantal (porteur d'un esprit impersonnel) – s'appuie sur la méthode que son auteur qualifie de divinatoire, où la divination est une empathie intuitive avec le «tu» d'autrui représentant un sujet empirique, «factuel», dans toute son originalité.

On le sait, ce principe historico-génétique, propre à la théorie romantique d'un F. Schleiermacher, non seulement est rejeté par nombre de

⁴ F. Schleiermacher a été le premier à avoir vu dans l'élaboration de principes universels de compréhension la tâche de l'herméneutique générale et à avoir voulu faire de cette dernière une vraie méthode (cf., par exemple, Kosikov 1998, p. 12).

⁵ Schleiermacher 1819 [1987, p. 122].

⁶ Gadamer 1982, p. 31.

démarches interprétatives, notamment d'inspiration formaliste (celles qui tendent justement à démontrer comment fonctionne le texte indépendamment des sens latents qu'il recèle), mais a également trouvé ses dénonciateurs à l'intérieur même du courant herméneutique.

On se souvient qu'à partir de M. Heidegger – qui ne lie pas l'interprétation à une méthode, n'y voit pas un mode spécifique de connaissance, mais perçoit l'activité interprétative comme une donnée ontologique fondamentale de l'existence humaine – la distance historique n'apparaît plus comme un obstacle qu'on doit éliminer ou contourner. La méfiance philologique d'un Schleiermacher envers l'écart temporel et les fausses actualisations est abandonnée par l'herméneutique (post)-heideggérienne qui cesse de voir dans la dynamique identificatoire avec le passé la condition *sine qua non* de l'interprétation réussie: la reconstitution du contexte originel se révèle impossible, puisque chaque acte (expérience) de compréhension est considéré comme impliquant la précompréhension⁷ qui, elle aussi, est toujours conditionnée historiquement. La distance temporelle n'empêche plus l'entendement adéquat: l'idée de ce dernier inclut désormais celle d'appropriation/actualisation du sens, constitutives de tout acte interprétatif. Une autre idée vient s'ajouter, revalorisant autrement encore la notion de distance: la compréhension ne peut se réduire à l'acte psychologique de l'empathie, puisque la connaissance a besoin d'un contexte de connaissance, et que la compréhension de ce contexte nécessite, outre l'empathie, une prise de distance maximale⁸.

3. TOPOGRAPHIE DES MALENTENDUS⁹: VERS UNE APPROCHE ÉPISTÉMOLOGIQUE

C'est à l'intérieur de ce paradigme herméneutique post-heideggérien que se place la réflexion des chercheurs dans le recueil *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*¹⁰, s'interrogeant sur les fondements épistémologiques de la mésinterprétation.

Comme le montrent judicieusement plusieurs auteurs du recueil, dans le contexte pragmatique – celui qui se définit par le paradigme fonc-

⁷ «L'anticipation de sens, qui guide notre compréhension d'un texte, n'est pas une opération de la subjectivité, mais reçoit sa détermination de la solidarité qui nous lie à la tradition» (Starobinski 1970, p. 31).

⁸ Cf., par exemple, Kosikov 1998, p. 19-21.

⁹ Le propos fondateur de Rilke sur la réception d'une œuvre et d'un écrivain dont la gloire ne représente que «la somme de tous les malentendus» se formant autour «d'un nom nouveau» est pris comme épigraphe par les éditeurs du recueil *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique* (Clément, Escola [éd.], 2003). Cette citation fait pendant à la célèbre réflexion de Baudelaire: «Le monde ne marche que par le malentendu. – C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde. – Car si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder» (Baudelaire 1897 [1961, p. 1297]).

¹⁰ Clément, Escola (éd.), 2003.

tionnel –, le malentendu est un outil stratégique, un moyen puissant de légitimer son propre discours critique en dénonçant les erreurs et les incohérences des discours antérieurs. De ce point de vue, la mécompréhension n'est explicitée que pour être dénoncée, rattrapée et corrigée.

Les exemples donnés par les auteurs sont nombreux et variés. La réflexion sur le contexte intellectuel russe en a donné récemment un autre, emblématique des accidents du parcours: la volonté de dissiper un malentendu peut aboutir au résultat inverse et engendrer d'autres erreurs.

Si V. Jankélévitch écrit que mécomprendre «c'est savoir la lettre sans comprendre l'esprit»¹¹, l'ouvrage *Bakhtine démasqué: Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*¹² prend le risque de s'aventurer sur des chemins où le lieu de production de malentendus est conditionné par l'intention de comprendre l'esprit sans appréhender la «lettre» – ceci au pied de la lettre. Le phénomène «Bakhtine» (considéré par les auteurs comme un grand malentendu de l'histoire littéraire du XX^{ème} siècle) est dénoncé à travers le renversement de la donne qui vise à faire basculer vers l'autre extrême le paradigme existant (comme dit encore Jankélévitch «le verso devient le recto»): on s'est longtemps demandé si Bakhtine avait publié sous d'autres noms (Medvedev, Volochinov), alors que, comme le montre l'ouvrage des universitaires genevois, l'aberration à dénoncer gisait ailleurs – dans l'incapacité et l'impuissance intellectuelles du philosophe russe qui a largement exploité et usurpé le potentiel intellectuel de son entourage.

Or, cette dénonciation se place sur un terrain lui-même trop propice, on le sait, aux malentendus: celui de la traduction¹³. L'analyse textologique-comparatiste des œuvres de Bakhtine et de celles signées Volochinov et Medvedev implique la médiation de plusieurs traducteurs ayant transposé le russe en français, en anglais et en italien. Les erreurs sont nombreuses, S. Zenkine en a signalé quelques-unes qui témoignent régulièrement non seulement d'une maîtrise insuffisante de la langue d'origine, mais également d'une connaissance partielle du contexte historique et culturel¹⁴.

Par ailleurs, nombreux sont les contextes où un autre terme-clef de la théorie de l'interprétation vient étoffer le paradigme du malentendu: la «surinterprétation». De ce point de vue, certains exemples proposés par Vincent Jouve dans «La dénonciation du malentendu. Enquête sur les discours de réfutation» (*Plateforme* de Michel Houellebecq comme texte antimusulman, par exemple¹⁵) se rangent facilement sous cette définition, mais on peut en ajouter bien d'autres. Lire *La Justification*, premier roman

¹¹ Jankélévitch 1957 [1980, p. 17].

¹² Bronckart, Bota 2011.

¹³ Comme le note Luzius Keller, «réfléchir sur les malentendus en matière de traduction présuppose en premier lieu une théorie non pas au sens courant du terme, mais au sens étymologique de *theōria*, de procession ou de défilé [...] une *theōria* comme la parade de maldresses» (Keller 2003, p. 33).

¹⁴ Cf. Zenkine 2011.

¹⁵ Jouve 2003.

de l'écrivain russe contemporain Dmitrij Bykov (membre actif de l'opposition), comme une nostalgie élégiaque du régime soviétique ou voir en Alexandre Pouchkine un précurseur fervent de la révolution bolchevique de 1917 – toutes ces démarches interprétatives relèvent de la même volonté de projeter sur le texte une grille de valeurs artificielle, semble-t-il, et ceci souvent afin de soumettre la littérature à des fins idéologiques.

Or, si le rapprochement entre les termes de malentendu et de surinterprétation est possible et si la série synonymique en inclut généralement d'autres (mécompréhension, mésinterprétation, mésentente, mélecture...), c'est parce que tous ces termes fonctionnent à l'intérieur d'un même paradigme épistémologique, celui qui se fonde sur l'idée de la transativité du langage subordonné au sens qui préexiste (ou «un possible calcul du sens»¹⁶, selon l'expression de Georges Molinié) à la volonté interprétative et qui doit servir à réguler, à assurer le contrôle de cette dernière, en l'empêchant de se déployer d'une manière imprévisible et anarchique.

Le lieu d'ancrage de ce sens prédéterminé est celui de la genèse du malentendu. V. Jouve, parlant des lieux de production de ce dernier, montre que le discours de réfutation peut se situer à différents niveaux. Le niveau le plus traditionnel est celui de l'intention auctoriale. La mécompréhension serait alors conditionnée par le statut orphelin du texte littéraire se libérant de la tutelle de son auteur et perdant le contrôle de ses lecteurs qui transgresseraient alors l'intention originelle¹⁷.

Le malentendu peut également se produire et être dénoncé là où les droits du texte seraient transgressés par-delà les droits de son créateur (niveau de «l'autorité du texte» lui-même, selon V. Jouve): quand on le lit trop littéralement sans déchiffrer l'implicite ou, au contraire, quand on se noie dans la lecture entre les lignes sans voir le sens littéral¹⁸.

Or, cette topographie¹⁹ proposée par V. Jouve n'acquiert tout son sens qu'en dépassant le statut d'un simple état de lieu et en nous faisant revenir aux interrogations épistémologiques sur la légitimité de la distinction entre la bonne et la mauvaise lecture.

En effet, selon l'auteur de «La dénonciation du malentendu. Enquête sur les discours de réfutation», les critères pour définir un malentendu dans le cas du choix de la stratégie lectorielle (une lecture littérale / une lecture visant l'implicite) ne peuvent être considérés comme objectifs et stables, car on peut «se prévaloir du choix – et contradictoirement – de la littéralité du texte ou, au contraire, du langage indirect qui le constitue et invite à dépasser la myopie de la lecture littérale»²⁰. De même, V. Jouve est loin de rejeter ce que la théorie littéraire du XX^{ème} siècle, s'étant largement et mas-

¹⁶ Molinié 2003, p. 188.

¹⁷ Jouve 2003, p. 194.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ ... dont les origines s'enracinent dans une époque bien antérieure aux temps modernes (cf. à ce sujet, par exemple, Compagnon 1998, p. 59, 61).

²⁰ Jouve 2003, p. 196.

sivement appliquée à la destruction de «the intentional fallacy», tient pour une de ses grandes «victoires».

Mais le principal paradigme conceptuel qui fonde le scepticisme critique de V. Jouve envers la dénonciation d'une mauvaise approche du texte est basé sur l'idée d'un «caractère différé de la communication littéraire»²¹ et pour lui – par analogie avec l'expérience communicative quotidienne dans laquelle le malentendu apparaît là où le locuteur et l'auditeur ne se réfèrent pas au même contexte – toute lecture est par définition un malentendu²², puisque quand on lit et quand on interprète, on recontextualise forcément²³.

Une telle vision de l'interprétation est génétiquement liée (et, de ce point de vue, les références aux ouvrages de Sperber et Wilson ne font qu'évoquer, semble-t-il, les sources intermédiaires) au tournant ontologique et méthodologique de la pensée phénoménologique (post)heideggerienne. Cette dernière, tout en traçant dans ses débuts les voies d'une fusion empathique entre le «je» du récepteur et le «tu» du créateur et en finissant par mettre en doute la validité de cette voie, a bien démontré également les limites de l'empathie en sens inverse et l'impossibilité – à l'échelle des siècles – de la projection exigée par l'utopie rationaliste d'un La Bruyère: «Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur aurait soumis à sa critique; et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible»²⁴.

Cependant, face aux conclusions auxquelles parvient V. Jouve, on peut se demander dans quelle mesure ce discours de la dénonciation de la légitimité du discours dénonçant le malentendu n'aboutit pas en fin de compte, lui aussi, à un malentendu. Dans la partie finale de l'article, l'auteur, bien que manifestement guidé par un bon sens théorique, entre en contradiction avec les idées exposées précédemment. Si l'on met des limites à la part subjective de l'interprétation – ce que fait l'auteur, en l'occurrence, lorsqu'il se demande «à quelles conditions la part subjective de toute lecture est tolérable»²⁵ et propose trois principes de fonctionnement interprétatif dans le cadre du contact personnel du texte –, on part forcément de l'idée que l'interprétation qui transgresse ces limites et n'obéit pas aux trois principes énoncés est «incorrecte». Si l'on parle de «lecture légitime», on postule par là même l'immanence et l'inéluçabilité d'une lecture illégitime qui «entend mal» le texte.

²¹ *Ibid.*, p. 198.

²² «Le malentendu radical serait-il le régime moderne de la signification?» – écrit un autre auteur du recueil cité (Molinié 2003, p. 189).

²³ Jouve 2003, p. 198.

²⁴ *Les Caractères*, I, «Des ouvrages de l'esprit»; cité dans Starobinski 1961 [1999, p. 95].

²⁵ Jouve 2003, p. 199.

Or, l'histoire des débats sur la théorie de l'interprétation et de la signification (de quelle manière et selon quelles modalités doit se construire le discours métalittéraire sur les malentendus? Dans quelle mesure l'acte de dénoncer une lecture erronée est-il légitime, etc.?) a connu une approche qui, tout en postulant l'ouverture radicale de l'œuvre face à la pluralité et à la diversité des démarches interprétatives, semble néanmoins éviter tout piège d'argumentation quand il est question d'en «sanctionner» certaines.

Il s'agit de l'approche qu'Umberto Eco a formulée en 1990 dans ses trois conférences intitulées «Interprétation et histoire», «La surinterprétation des textes», «Entre l'auteur et le texte»²⁶, et qui s'est heurtée à une réfutation radicale de la part du philosophe américain néo-pragmatiste Richard Rorty. Ainsi est née une des controverses les plus emblématiques, tant du point de vue épistémologique que méthodologique, sur les limites de l'interprétation et ses malentendus.

4. UMBERTO ECO VS RICHARD RORTY

Umberto Eco relie, à travers «un voyage archéologique», l'idée (post)moderne de glissement continu de sens et celle d'infinité d'interprétations lui étant consubstantielle, au modèle hermétique classique dans lequel la plénitude de la signification n'est jamais accessible: la découverte d'un sens implique la recherche d'un autre et la signification ne peut se définir que comme une quête infinie et indéfinie d'elle-même. Dans le modèle hermétique qui se base sur l'idée de sympathie et d'analogie universelles et fait exploser le modèle du rationalisme grec, avec ses principes d'identité, de non-contradiction et du tiers exclu, la recherche de la vérité et du sens caché ne fait que «déplacer ailleurs le secret»²⁷. «Dans un univers dominé par la logique de la similitude [...], l'interprète a le droit et le devoir de supposer que ce que l'on pensait être la signification d'un signe est en fait le signe d'une signification de plus»²⁸.

De même, un texte n'étant pas soumis à une signification «unique et préexistante», «transcendantale»²⁹, se présente comme une potentialité d'interconnexions infinies que le lecteur recherche et construit à sa guise sans que le processus n'en soit jamais achevé. Si le secret d'un texte réside en son néant, c'est parce que le nombre de secrets qu'il recèle est justement infini.

Néanmoins, Eco qui, vingt ans auparavant, était un des théoriciens les plus énergiques à défendre les droits des lecteurs dans la production du sens, s'oppose en 1990 à Cambridge à ce qu'il considère comme une ap-

²⁶ Eco 1992c [1996].

²⁷ Eco 1992b [1996, p. 32].

²⁸ Eco 1992d [1996, p. 43].

²⁹ Eco 1992b [1996, p. 35].

propriation (voire une usurpation) biaisée, non adéquate de la notion de «sémiosis illimitée».

Pour lui, l'ouverture de l'œuvre à l'infini des interprétations ne signifie point l'absence des normes de ces dernières et «ne veut pas dire que tout acte d'interprétation est à même de s'achever de manière réussie»³⁰. U. Eco emprunte la voie inverse de celle qu'explore V. Jouve: considérant tout aussi bien qu'il ne peut y avoir de critères pour établir une (la) bonne lecture-interprétation textuelle, celui-ci souscrit en revanche à l'idée qu'il en existe pour en stigmatiser une mauvaise – un *misreading* ou ce qu'il appelle la surinterprétation.

Eco montre très bien comment, à l'intérieur du modèle de la pensée hermétique qui s'est écartée du rationalisme grec et latin et ne s'appuie plus sur la représentation linéaire du temps, naît le mécanisme même du malentendu de l'interprétation et de la surinterprétation. «Le principe rationaliste du *post hoc, ergo propter hoc* est remplacé par celui du *post hoc, ergo ante hoc*»³¹. Dans «le court circuit» que met en place ce mécanisme, le résultat est vu comme «la cause de sa propre cause»³², ce qui permet, par exemple, à Gabriel Rossetti de poursuivre avec insistance la recherche des symboles maçonniques-rosicruciens (notamment, la rose, la croix et le pélican) chez Dante et, dans «sa chasse désespérée et [...] pathétique aux oiseaux», de les ranger tous dans la famille des pélicans, même ceux qui apparaissent comme des images de Béatrice³³.

Il est clair que ce mécanisme de la surinterprétation dont parle Eco rappelle la technique de la lecture anachronique qui, à son tour, est génétiquement liée aux méthodes de l'interprétation allégorique visant à doter de sens nouveaux les textes anciens. De ce point de vue, la technique interprétative moderne qui analyserait *La chute de la maison Usher* à travers le prisme de la critique écologique ou des notions d'entropie et de trou noir, pourrait, dans un sens, être rapprochée de celle d'un Homère ou d'un Ovide à travers la grille des valeurs chrétiennes.

Certes, cette analogie n'est que partielle: la réinterprétation des textes, ainsi que l'explication de la logique et du déroulement de l'histoire sont soumises, dans le paradigme chrétien, au principe téléologique, ce qui n'est évidemment pas le cas de la critique moderne. Cependant, le mécanisme de fonctionnement – l'effet agit sur ses propres causes³⁴ – reste le même et sa définition permet à Eco, d'une part, de faire la distinction entre l'utilisation du texte (ne représentant qu'un stimulus pour la propre médiation de l'interprète) et son interprétation (exigeant un respect des contraintes imposées par le texte comme, par exemple, «son arrière-plan cultu-

³⁰ *Ibid.*, p. 22.

³¹ *Ibid.*, p. 31.

³² Eco 1992d [1996, p. 46].

³³ *Ibid.*, p. 53.

³⁴ Eco 1992b [1996, p. 30].

rel et linguistique»³⁵) et, d'autre part, d'esquisser les critères qui définissent certaines lectures comme des *misreading*.

Eco fait intervenir cette notion en relation avec «les défauts élémentaires» de la sémiotique hermétique qui consistent à faire fonctionner le mécanisme d'analogie (lequel, une fois enclenché, risque de ne jamais s'arrêter) en tombant dans le piège des similitudes non significatives, mais fortuites et aléatoires³⁶. Ces dernières conditionnent la différence entre une lecture sensée et la surinterprétation qui, au lieu de reconnaître la parenté minimale des réalités mises en relation, vise à obtenir du rapprochement «le maximum» interprétatif possible.

À quiconque souscrit à cette idée, il faut ce que Gadamer appelle «un point d'ancrage»³⁷ par rapport auquel le détournement de sens peut justement être constaté. Eco le trouve dans le concept d'*intentio operis* – l'intention de l'œuvre qui se démarque aussi bien de l'*intentio auctoris* (qui précède le texte) que de l'*intentio lectoris* (qui, pour emprunter à Barthes sa formule, décode, aussi bien que sur-code le texte), mais, tout en représentant une instance de contrôle et de limitation de cette dernière, se place avec elle dans un rapport dialectique.

Chez Eco, la notion d'*intentio operis* est opératoire à plusieurs niveaux.

Elle fonctionne en premier lieu comme une stratégie textuelle qui, dans sa portée sémiotique, peut être définie à partir, par exemple, des bases «des conventions stylistiques admises», comme dans le cas de l'histoire dont le début «Il était une fois», nous oblige – et ceci indépendamment des itinéraires que choisit l'interprétation – à admettre que le texte commence (ou feint de commencer) à la manière d'un conte de fées³⁸. Ce raisonnement d'Eco et l'exemple l'illustrant peuvent s'accompagner de nombreux autres. Si, dans quelques siècles, un spécialiste de la littérature russe des XIX^{ème}-XX^{ème} siècles trouvait *Roman* de Vladimir Sorokine amputé de ses cent dernières pages, il pourrait construire n'importe quelle théorie interprétative (même celle qui lui ferait supposer le fondement ironique du roman et le pousser à reconstruire ces pages manquantes), mais il ne pourrait nier que le texte sorokien reproduit les fonctions opératoires (procédés stylistiques, rhétoriques), ainsi que les contraintes logiques, narratives et génériques propres à la littérature russe classique du XIX^{ème} siècle, notamment à son modèle tourguénievien.

En tant que stratégie textuelle, l'*intentio operis* sous-entend chez Eco l'idée d'une certaine cohérence intrinsèque au texte caractérisé par ailleurs par «un système de significations sous-jacent original»³⁹. Et c'est cette cohérence textuelle interne, exigeant du lecteur la reconnaissance

³⁵ Eco 1992a [1996, p. 62].

³⁶ Eco 1992d [1996, p. 44].

³⁷ Gadamer 1960 [1996, p. 186].

³⁸ Eco 1992d [1996, p. 59].

³⁹ *Ibid.*, p. 58.

d'une isotopie sémantique adéquate (l'intention du texte étant toujours le résultat «d'une conjecture de la part du lecteur»⁴⁰) qui assure et contrôle celle de l'interprétation, empêchant ses excès.

Mais en second lieu et, dirions-nous, en dernier recours, cette notion d'*intentio operis* semble représenter pour Eco une arme ultime pour défendre l'œuvre littéraire en tant que lot de données matérielles et d'éléments textuels précis lui conférant une certaine «choséité», la présentant comme une réalité immanente et comme non entièrement construite par sa réception. Le texte en tant que résultat d'un choix qui se réalise toujours dans une direction et non dans une autre, qui privilégie des formes, structures, agencements et dispositions par rapport à tous les autres possibles, est une réalité qu'Eco qualifie d'«embarrassante» au sens des contraintes que ce choix impose au lecteur. Le célèbre exemple de la lettre – qui, contenant l'indication du nombre de figues dans un panier, est mise dans une bouteille, jetée dans l'océan et découverte plusieurs années plus tard – est emblématique de la démarche épistémologique d'Eco. Ayant perdu tout pouvoir référentiel, cette lettre, tombant entre les mains d'un étudiant en sémiotique, peut donner lieu à plusieurs interprétations sophistiquées, à la construction d'une multitude de significations symboliques et allégoriques (figues renvoyant à un inquiétant présage, par exemple), mais ne peut pas être lue comme s'il s'agissait «des pommes ou des licornes»⁴¹.

La réflexion d'Eco défendant les droits du texte – ordonnée et cohérente, imagée et convaincante pour tous ceux qui acceptent ces prémisses épistémologiques et méthodologiques – contient cependant un développement qui pourrait être perçu comme vulnérable. C'est ainsi, en tout cas, que l'interpréteraient ses adversaires intellectuels (notamment R. Rorty) qui s'en sont servis comme d'une échappatoire pour regretter un allié potentiel.

Dans sa deuxième conférence «La surinterprétation des textes», Eco laisse croire à un moment bien précis et délimité de son raisonnement – quand il parle du «vieux et encore valide “cercle herméneutique”»⁴² – qu'au fond, il ne fait pas de distinction entre le mécanisme régissant la surinterprétation et celui qui met en marche l'interprétation tout court: la logique du *post hoc, ergo ante hoc* coïnciderait-elle complètement avec celle du cercle herméneutique?

Or, si l'on recourt à la méthode d'interprétation préconisée, sur les traces vénérables d'Augustin, par l'auteur lui-même, on verra que ce passage de la conférence ne supporte pas le contrôle du texte en tant que tout cohérent, que la partie qui pourrait être comprise comme une faille argumentative est contestée comme telle par plusieurs autres parties du même texte. Les trois conférences d'Eco s'avèrent être une défense, certes implicite, des fondements épistémologiques de l'interprétation propres à la pensée herméneutique d'un Ricœur ou d'un Gadamer, qui, tout en voyant dans

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Eco 1992b [1996, p. 39].

⁴² Eco 1992d [1996, p. 59].

la dynamique d'appropriation et d'actualisation constante du sens la particularité constitutive de tout acte d'interprétation, postulent l'émergence de la signification à travers des interférences subtiles entre la distance et l'empathie, la proximité et la dissemblance. Eco, en plusieurs endroits de ses conférences, souscrit à l'idée que dans chaque acte interprétatif, la «choséité» objective du texte est confrontée au regard particulier et unique du récepteur et que la surinterprétation en tant que mésentente du texte littéraire – qui, certes, peut donner lieu à «d'heureuses découvertes» (toujours de nature sérendipitaire) – en fin de compte «ne se soucie que d'elle-même»⁴³, puisque le point de départ est le même que celui d'arrivée: la propre méditation de l'interprète. Elle serait, dans cette perspective, engendrée par l'incapacité (ou le non-vouloir) de maintenir l'équilibre fragile entre l'étranger et le propre, de rompre la dynamique du processus dialectique dans lequel la différence se trouve réévaluée par le «propre» et «le propre» par la différence.

L'offensive de R. Rorty⁴⁴, à la fois anti-herméneutique et anti-formelle⁴⁵, est dirigée contre la différenciation – proposée par Eco et que le néo-pragmatiste américain traite d'essentialiste – entre interprétation et usage, ainsi que contre l'idée d'un texte en tant que «présence sûre, le point auquel nous pouvons nous cramponner»⁴⁶.

Ce que Roland Barthes appelle «la sémiologie négative» ou «apophatique» (possibilité d'attribuer au signe «des caractères positifs, anhistoriques, acorporels... »⁴⁷) devient, dans la démarche radicale d'un Rorty, la négation de la nature réelle des choses, le refus de doter le texte, en tant qu'objet d'interprétation, de qualités objectives, fondamentales, intrinsèques. En effet, si pour Eco l'œuvre littéraire, représentant un «lot embarrassant de données matérielles»⁴⁸, possède intrinsèquement une cohérence textuelle interne qui, elle, doit justement empêcher le déploiement anarchique des interprétations, pour Rorty, la cohérence du texte n'existe pas en dehors du discours interprétatif qui, se trouvant à l'origine de cette dernière, la construit. La cohérence n'est pas une qualité intrinsèque – objective – du texte littéraire, mais toujours le produit d'un discours méta-textuel se présentant comme une «manière de décrire ces marques et ces bruits qui les place en relation avec les autres choses dont nous parlons avec intérêt»⁴⁹. La chose dont on parle n'existe qu'à travers ce que nous en disons sur le moment et la nature du texte est, par conséquent, formée par le contexte de sa perception.

⁴³ Eco 1992b [1996, p. 22].

⁴⁴ Rorty 1992 [1996].

⁴⁵ Face à un texte, Rorty n'accepte ni la recherche de ses sens cachés ni la volonté d'«atteindre son ossature» (cf. Genette 1976, p. 158).

⁴⁶ Eco 1992a [1996, p. 80].

⁴⁷ Barthes 1978 [1989, p. 35-36].

⁴⁸ Eco 1992b [1996, p. 22].

⁴⁹ Rorty 1992 [1996, p. 89].

En d'autres termes, Rorty conteste l'idée de l'interprétation telle qu'elle apparaît dans la tradition herméneutique – un processus de «va-et-vient» entre le propre et l'étranger – mais la remplace par celle d'utilisation qui, elle, est entièrement soumise à la volonté du lecteur et exclut ainsi toute éventualité de détournement du sens, de mésinterprétation.

Cette approche du philosophe américain suscite bien des interrogations dont une partie concerne les fondements ontologiques de son paradigme, tandis qu'une autre porte sur les modalités de la construction de son discours épistémologique.

Énumérons-en quelques-unes.

Fidèle à son élan anti-essentialiste qui refuse au sens toute substantialité, Rorty affirme que le texte n'est qu'un stimulus «qui rend relativement difficile ou facile de se convaincre ou de convaincre les autres de ce que l'on était immédiatement enclin à en dire»⁵⁰. Il suffirait d'un léger coup de pouce pour que le sens de cette phrase soit ramené à l'idée que tout peut être dit à propos de n'importe quel texte, que l'effort déployé n'est pas le problème. Or, l'évocation de ce dernier implique nécessairement l'idée de la résistance: certains textes se prêteraient-ils mieux à nos raisonnements que d'autres? Or, comment est-ce possible, si, toujours selon Rorty, les textes ne possèdent pas de nature⁵¹?

La même interrogation surgit à la lecture des réflexions finales de Rorty qui plaide en faveur de la «critique inspirée» au détriment de la «critique méthodique». La première est le résultat de la rencontre avec le texte qui bouscule «l'ordre de ses priorités et de ses fins»⁵², inspire de l'amour ou de la répulsion à son récepteur. En se rangeant dans le camp de ce type de critique et en prenant des précautions pour qu'elle ne soit pas confondue avec la «critique humaniste traditionnelle»⁵³, Rorty présente comme un accomplissement logique de ces raisonnements antérieurs une idée qui, en réalité, ne fait que les remettre en cause. La contradiction est bien là: une fois de plus, comment les textes peuvent-ils inspirer de l'amour ou de la haine, s'ils ne possèdent aucune nature propre?

Enfin, la dernière interrogation concerne la construction et le fonctionnement du discours épistémologique de Rorty. Si «[...] toutes les descriptions [...] sont évaluées en fonction de leur capacité en tant qu'instruments répondant à divers usages, plus que par leur fidélité à l'objet décrit»⁵⁴, pourquoi se défendre d'une manière aussi virulente contre la démarche essentialiste qui, au fond, ne répondrait qu'à une utilisation bien particulière – mais une parmi tant d'autres – du texte littéraire? L'approche substantialiste aurait dû – selon la logique même du paradigme épistémologique rortien – être attaquée non pas dans son essence même, mais en tant

⁵⁰ *Ibid.*, p. 94.

⁵¹ *Ibid.*, p. 96.

⁵² *Ibid.*, p. 98.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 84.

que liée à un usage qui, à son tour, aurait pu être évalué en fonction de son actualité, son efficacité et son utilité. Faute de quoi, la méthodologie entre en contradiction avec l'ontologie, ce qui, en fin de compte, est bien le cas, nous semble-t-il, du discours de Rorty.

5. CONCLUSION

Un retour sur la controverse Umberto Eco / Richard Rorty et l'interrogation sur la cohérence et les limites de leurs deux paradigmes diamétralement opposés permet une «mise à nu» des fondements ontologiques et épistémologiques du discours métalittéraire sur le malentendu / la surinterprétation. Le croisement, ou plutôt la confrontation de ces deux approches théoriques, nous fait revenir à la problématisation – qui se trouve par ailleurs, dans une perspective plus générale, au centre de la réflexion critique de la seconde moitié du XX^{ème} siècle – de l'objet même d'interprétation qu'est le texte littéraire.

La question du malentendu et de la surinterprétation subsiste là où l'on continue à chercher un paramètre, un «point d'ancrage»⁵⁵ extérieur ou intérieur qui, pour emprunter à Barthes sa formule, «doit borner l'extravagance du critique»⁵⁶ en garantissant une (certaine) stabilité de sens.

Comme on a pu le constater, cette stabilité peut être considérée comme maximale: dans l'intentionnalisme de la démarche herméneutique d'un Schleiermacher, le sens apparaît comme intentionnel et objectif, et sa reconstruction, excluant tout malentendu, peut se réaliser grâce aux méthodes de sympathie et de divination.

Mais cette stabilité peut ne pas rimer avec l'univocité du sens, elle peut être minimale comme dans la tradition herméneutique ultérieure qui révisé les notions d'objectivité et d'intentionnalité, ouvre le texte à la pluralité de significations sans pour autant renverser radicalement le socle épistémologique – même s'il n'y a pas de possibilité d'accéder au sens originel et unique (d'un certain point de vue, il n'existe plus, il s'agit d'un «sens défunt»⁵⁷), le «point d'ancrage»⁵⁸ est toujours là, mais cette fois-ci, quittant «l'esprit de l'artiste»⁵⁹, il se rattache au texte lui-même. Il «trace les limites de l'interprétation en faisant valoir que le texte confirme certaines attributions de sens et en contredit d'autres»⁶⁰, – écrit P.-V. Zima à propos d'Eco qu'il situe entre Greimas et Barthes⁶¹.

⁵⁵ Gadamer 1960 [1996, p. 186].

⁵⁶ Barthes 1966 [1999, p. 18].

⁵⁷ Gadamer 1960 [1996, p. 186].

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Zima 2004.

⁶¹ Cf. Mondémé 2007.

Enfin, la dissipation du malentendu et de la surinterprétation en tant que notions opératoires d'analyse littéraire est liée à un basculement épistémologique remettant en question aussi bien l'idée de l'adéquation – maximale ou minimale – de l'interprétation à son propre objet, que celle de la nature stable et substantielle de ce dernier. Si le texte n'est pas une chose en soi, une fin valant pour elle-même⁶², et dès l'instant où l'on y voit une réalité qui ne préexiste pas à la description mais est créée par cette dernière⁶³ et ne représente donc qu'un «support neutre sur lequel les redescriptions prolifèrent»⁶⁴, la question du détournement du sens perd – en l'absence de «point d'ancrage» – toute sa substantialité et sa légitimité.

Ainsi les notions de malentendu et de surinterprétation se trouvent-elles liées, en fin de compte, à l'interrogation sur la finalité de l'interprétation – est-elle «une démarche axée sur la production d'un savoir, la compréhension d'un artefact et de ses données»⁶⁵, ou, sans viser une compréhension et une explication, «une appropriation de l'œuvre source»⁶⁶, ne se revendique-t-elle pas plutôt comme une pure créativité, donnant naissance à un nouvel artefact. Il est clair qu'à l'intérieur de cette seconde conception, la question: «peut-on mal entendre un texte littéraire?» ne peut être considérée – du point de vue épistémologique – que comme un malentendu.

© Anastasia de La Fortelle

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARTHES Roland, 1966 [1999]: *Critique et vérité*. Paris: Seuil, 1999
- , 1978 [1989]: *Leçon*. Paris: Seuil, 1989
- BAUDELAIRE Charles, 1897 [1961]: «Mon cœur mis à nu», in Ch. Baudelaire *Œuvres complètes*. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p. 1271-1302
- BRONCKART Jean-Paul, BOTA Cristian, 2011: *Bakhtine démasqué: Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*. Genève: Droz
- CLÉMENT Bruno, ESCOLA Marc (éd.), 2003: *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*. St-Denis: Presses Universitaires de Vincennes

⁶² Cf. Rorty 1992 [1996, p. 97].

⁶³ Toutes ces questions sont bien évidemment abordées à travers l'idée de la *différance* par le paradigme déconstructiviste que nous avons dû laisser de côté afin de mettre en valeur la controverse Eco/Rorty, plus emblématique dans le cadre de la réflexion sur le malentendu et la surinterprétation.

⁶⁴ Mondémé 2007.

⁶⁵ Lavocat 2015.

⁶⁶ *Ibid.*

- COMPAGNON Antoine, 1998: *Le Démon de la théorie*. Paris: Seuil
- ECO Umberto, 1992a [1996]: «Entre l'auteur et le texte», in Eco (avec la participation de Rorty, Culler, Brooke-Rose) 1992c [1996], p. 61-81
- , 1992b [1996]: «Interprétation et histoire», in Eco (avec la participation de Rorty, Culler, Brooke-Rose) 1992c [1996], p. 21-41
- , (avec la participation de) RORTY Richard, CULLER Jonathan, BROOKE-ROSE Christine, 1992c [1996]: *Interprétation et surinterprétation*. Paris: Presses Universitaires de France, 1996
- , 1992d [1996]: «La surinterprétation des textes», in Eco (avec la participation de Rorty, Culler, Brooke-Rose) 1992c [1996], p. 41-61
- EICHENBAUM Boris, 1925 [2001]: «La théorie de la “méthode formelle”», in Tz. Todorov (éd.), *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes*. Paris: Seuil, 2001, p. 29-75
- GADAMER Hans-Georg, 1960 [1996]: *Vérité et méthode*. Paris: Seuil, 1996
- , 1982: *L'art de comprendre. Écrits I, Herméneutique et tradition philosophique*. Paris: Aubier Montaigne
- GENETTE Gérard, 1976: *Figures I*. Paris: Seuil
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, 1957 [1980]: *Le Je-ne-sais-quoi et le presque rien*, vol. 2: *La méconnaissance et le malentendu*. Paris: Seuil, 1980
- JOUVE Vincent, 2003: «La dénonciation du malentendu. Enquête sur les discours de réfutation», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 191-202
- KELLER Luzius, 2003: «Les maladresses du traducteur: mal entendu ou mal compris?», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 33-45
- KOSIKOV Georgij Konstantinovič, 1998: *Ot strukturalizma k post-strukturalizmu*. Moskva: Rudomino [Du structuralisme au post-structuralisme]
- LAVOCAT Françoise, 2015: «L'interprétation: engagements, pratiques, idéologies», in *Fabula Lht*, 2015, № 14, 2015 (<http://www.fabula.org/lht/14/presentation.html>; site consulté le 1^{er} mars 2016)
- MOLINIÉ Georges, 2003: «Malentendu et jugement doxique», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 183-190
- MONDÉMÉ Thomas, 2007: «L'acte critique: autour de Rorty et de Barthes», in *Tracés, Revue de sciences humaines*, 2007, № 13 (<https://traces.revues.org/313>; site consulté le 1^{er} mars 2016)
- RORTY Richard, 1992 [1996]: «Le parcours du pragmatiste», in Eco (avec la participation de Rorty, Culler, Brooke-Rose) 1992c [1996], p. 81-101
- SCHLEIERMACHER Friedrich Daniel Ernst, 1819 [1987]: *Herméneutique*. Paris: Éditions du Cerf – P.U.L., 1987
- STAROBINSKI Jean, 1961 [1999]: «Se mettre à la place», in J. Starobinski *L'œil vivant*. Paris: Gallimard, 1999, p. 93-129
- , 1970: «Leo Spitzer et la lecture stylistique», in L. Spitzer *Études de style*. Paris: Gallimard, p. 7-39

- ZENKINE Serge, 2011: «Jean-Paul Bronckart, Cristian Bota, Bakhtine démasqué», in *Cahiers du monde russe*, 2011, № 52/4 (<https://monde-russe.revues.org/7509>; site consulté le 1^{er} mars 2016)
- ZIMA Pierre-Vaclav, 2004: *Critique littéraire et esthétique*. Paris: L'Harmattan

Ponctuation et ambiguïté: convergences et divergences

Letizia LALA

Université de Lausanne

Résumé:

En explorant le domaine de la ponctuation, on se rend compte que la notion d'ambiguïté revient souvent. Après un parcours de recherche qui m'a amenée à examiner le domaine de la ponctuation selon différents points de vue, je suis parvenue à établir que le concept d'ambiguïté et le domaine de la ponctuation sont liés (essentiellement) à trois niveaux: (i) à un premier niveau, qui concerne l'ambiguïté des normes relatives aux emplois de la ponctuation; (ii) à un deuxième niveau, qui concerne les cas où la ponctuation est un outil, un instrument, pour éviter les ambiguïtés; (iii) à un troisième niveau, qui concerne les cas dans lesquels la ponctuation est, au contraire, un artifice stylistique qui joue sur l'ambiguïté, en l'encourageant, l'exhortant, grâce à des emplois particuliers des signes. Dans les pages qui suivent, j'esquisserai ces trois classes de relations, ces niveaux de contact. Cela me permettra de décrire mon parcours de recherche et, ce faisant, d'encadrer certains aspects fondamentaux touchant à une dimension linguistique qui, bien qu'étant depuis un certain temps à l'origine d'un large nombre d'ouvrages, reste un domaine d'étude trop souvent traité de manière superficielle, avec peu de rigueur scientifique.

Mots-clés: ponctuation, ambiguïté, règles de ponctuation, ponctuation désambiguïsant, ponctuation stylistique, organisation informative du texte, segmentation en unités textuelles, fonction textuelle de la ponctuation, fragmentation de la syntaxe

1. INTRODUCTION

La ponctuation est certainement la dimension linguistique la moins codifiée et la plus encline aux changements et aux évolutions, au point de susciter quelques fois l'impression que les signes obéissent à des tendances plutôt qu'à de vraies règles.

Même en ce qui concerne la détermination de son apport au texte, la situation est assez confuse. En effet, aux côtés de ceux qui la considèrent encore en premier lieu comme l'instrument utilisé par l'écrit pour restituer certains aspects de la réalisation orale de la langue, il y a ceux qui attribuent une nature essentiellement syntaxique, consistant à marquer les frontières formelles dictées par la syntaxe, ceux qui lui accordent les deux fonctions, et ceux qui, avec une vision plus moderne, lui octroient une fonction essentiellement textuelle, qui consiste dans la possibilité, non seulement de rendre explicite la structure du texte, mais aussi de projeter du sens, d'entrer dans l'organisation informative du texte en convoquant des liens sémantico-pragmatiques¹ entre les unités textuelles².

La ponctuation est donc un domaine dont la codification et la description présentent un degré élevé d'ambiguïté. Par ironie, un point récurrent, commun aux différentes lectures, est l'attribution à la ponctuation d'une fonction liée précisément à la notion d'ambiguïté: en étant en mesure de signaler les articulations du texte, elle permet parfois d'éviter des interprétations erronées ou des imprécisions, on lui attribue ainsi couramment un potentiel «désambiguïsant».

En effet, en explorant le domaine de la ponctuation, on se rend compte que la notion d'ambiguïté revient souvent, et que les relations apparaissent nombreuses et multiformes. C'est ainsi, après de telles réflexions, qu'est née l'idée d'enquêter autour de ces relations: de les identifier et de les décrire. D'en établir les convergences et les divergences.

Après un parcours de recherche qui m'a amenée à examiner le domaine de la ponctuation selon différents points de vue, je suis parvenue à établir que le concept d'ambiguïté ainsi que la ponctuation sont liés (essentiellement) à trois niveaux: (i) à un premier niveau, qui concerne l'ambiguïté des normes relatives aux emplois de la ponctuation; (ii) à un deuxième niveau, qui concerne les cas où la ponctuation est un outil, un instrument, pour éviter les ambiguïtés; (iii) à un troisième niveau, qui concerne les cas dans lesquels la ponctuation est, au contraire, un artifice stylistique qui joue

¹ J'applique le terme *sémantique* au domaine du sens codifié directement par la langue, et le terme *pragmatique* au domaine du sens à élaborer par inférence.

² Cf. Lala 2004, 2005, 2011; Ferrari, Lala 2011, 2013; Ferrari 2003; Ferrari, Cignetti, De Cesare, Lala, Mandelli, Ricci, Roggia 2008; Fornara 2010; Antonelli 2008; Combettes 2007a, 2007b; Figueras 1999, 2002, 2014.

sur l'ambiguïté, en l'encourageant, l'exhortant, grâce à des emplois particuliers des signes.

Dans les pages qui suivent, j'esquisserai ces trois classes de liens, ces trois niveaux de contact. Cela me permettra de décrire mon parcours de recherche et, ce faisant, d'encadrer certains aspects fondamentaux touchant à une dimension linguistique qui, bien qu'étant depuis un certain temps à l'origine d'un large nombre d'ouvrages, reste un domaine d'étude trop souvent traité de manière superficielle, avec peu de rigueur scientifique.

2. TROIS NIVEAUX DE CONTACT

2.1. PREMIER NIVEAU: L'AMBIGUÏTÉ DE LA NORME

2.1.1. LE SYSTÈME

Un premier aspect qui relie le concept d'ambiguïté au domaine de la ponctuation est l'ambiguïté de son traitement par la grammaire traditionnelle. Voyons pourquoi.

Dans la tentative de définir le domaine de la ponctuation et ses fonctions, la tradition grammaticale a longtemps considéré les signes de ponctuation uniquement comme l'instrument permettant de rendre à l'écrit les aspects liés à la réalisation orale de la langue: les pauses et les courbes intonatives. Or, si cela peut se justifier par rapport à un passé lointain, à une époque où la lecture était nécessairement oralisée et accompagnée d'une prononciation synchronique, avec le passage à la lecture silencieuse et visuelle typique de l'époque moderne, une lecture des signes de ponctuation dans une optique «oralisante» n'a par contre aucun fondement. Cela a été présenté dans une multitude d'études qui ont pu montrer que les emplois modernes de la ponctuation n'ont pas grand-chose à faire avec une représentation de la langue orale³. Malheureusement, même si cela apparaît désormais clair parmi les linguistes, cette manière de considérer la ponctuation reste encore répandue dans l'enseignement scolaire, dans certains manuels didactiques, dans les grammaires les plus traditionnelles, les moins ambitieuses au niveau théorique, où on continue à proposer une distinction des signes de ponctuation sur la base de paramètres tels que le «repos de la voix» ou la «longueur des pauses». Les exemples qui suivent montrent cela de manière très claire.

Voici le premier. Il s'agit de la définition de la ponctuation provenant du portail *Italiano madre lingua*, dédié à l'italien, et notamment de la section conçue pour enseigner les bases de la langue:

³ Depuis longtemps déjà, les études théoriques ont montré (cf. de manière représentative Demanueli 1987; Védénina 1989; Dahlet 2003; Ferrari, Lala 2011, 2013; Figueras 1999, 2014; Catach 1994) qu'il n'y a ni raisons théoriques ni raisons factuelles pour considérer que dans l'écriture contemporaine il y ait une relation directe entre ponctuation et prosodie.

(1) «Con il termine *punteggiatura* si indicano tutti quegli elementi che, nella lettura e nella scrittura, permettono di riprodurre le pause e le intonazioni tipiche del parlato»⁴.

Le deuxième exemple est tiré d'un manuel d'orthographe espagnole plutôt connu:

(2) «Los signos de puntuación tratan de reproducir, en la lengua escrita, la entonación y pausas propias de la lengua oral»⁵.

Celle qui suit est la définition de la ponctuation qui apparaît sur un site américain avec des ambitions didactiques:

(3) «Punctuation is, in part, an attempt to capture in writing the emphasis we are able to deliver orally. Additionally, punctuation is a tool we use to organize word arrangements to facilitate readability»⁶.

Et voici celle du Grevisse – texte très répandu dans la francophonie, à sa 15^{ème} édition –, qui définit la ponctuation comme

(4) «l'ensemble des signes conventionnels servant à indiquer, dans l'écrit, des faits de la langue orale comme les pauses ou l'intonation, ou à marquer certaines coupures et certains liens logiques»⁷.

De toute évidence, même si dans (4) on voit timidement apparaître un renvoi à la fonction de marquer des frontières textuelles, dans toutes ces définitions, on attribue à la ponctuation principalement le rôle de rendre dans l'écrit des faits de la langue orale comme les pauses ou l'intonation.

Voilà pour ce qui concerne la ponctuation en général. Malheureusement, même les efforts de description et de classification de différents signes se révèlent souvent plutôt ambigus.

2.1.2. LES SIGNES

Comme cela a été montré à plusieurs reprises par certaines études, et comme nous l'avons déjà dit, une justification des emplois de la ponctuation en termes de représentation à l'écrit de phénomènes liés à la langue

⁴ <http://www.italianomadrelingua.com/la-punteggiatura.html>; site consulté le 25 juin 2015. «Avec le terme *ponctuation* on indique tous ces éléments qui, dans la lecture et dans l'écriture, permettent de reproduire les pauses et les intonations typiques de l'oral».

⁵ Marcos, Llorente 2001, p. 83. «Les signes de ponctuation essayent de reproduire, dans la langue écrite, l'intonation et les pauses de la langue orale».

⁶ <http://www.iscribe.org/english/punc.html>; site consulté le 25 juin 2015. «La ponctuation est, en partie, une tentative de saisir dans l'écrit l'insistance que nous sommes capable de transmettre à l'oral. En outre, la ponctuation est un outil que nous utilisons pour organiser les dispositions des mots pour faciliter la lisibilité».

⁷ Grevisse, Goosse 2011, p. 124.

orale n'est à l'heure actuelle plus du tout appropriée à la description du phénomène. Mais – encore une fois – si cela est désormais bien ancré pour ce qui concerne la production scientifique, une définition des signes en termes de «pause» et de «durée» continue à être courante dans les ouvrages de vulgarisation et dans la didactique, en plusieurs langues.

Prenons le cas de la virgule. Les exemples qui suivent montrent dans quels termes ce signe est défini dans la plupart des manuels et des sites consacrant un chapitre à la ponctuation:

(5) «La virgule est **une courte pause**»⁸.

(6) «La coma refleja **una pausa breve** dentro del enunciado»⁹.

(7) «La virgola (,) indica **la pausa più breve** fra due parole o fra due proposizioni»¹⁰.

(8) «A comma marks **a slight break** between different parts of a sentence»¹¹.

La virgule est donc considérée comme le signe annonçant «une courte pause», «una pausa breve», «la pausa più breve», «a slight break», sans qu'il ne soit jamais réellement spécifié le sens de «courte», «breve», «slight»: par rapport à quoi, à quelle dimension, à quel concept de durée?

Souvent, le fait d'évoquer les concepts de pause et de durée est justifié par la grammaire traditionnelle sur la base d'une hypothétique exécution de lecture à haute voix:

(9) «La virgule marque **une courte pause dans la lecture** sans cependant que l'intonation change»¹².

(10) «La coma se utiliza para señalar **una pausa corta en la lectura**»¹³.

(11) «[La virgola] Essendo il più breve segno di pausa, **essa corrisponde nella lettura ad un minutissimo intervallo della voce**»¹⁴.

⁸ <http://www.etudes-litteraires.com/regles-de-ponctuation.php>; site consulté le 26 juin 2015. Le gras ne figure pas dans la version originale et il est utilisé, ici et dans les exemples suivants, comme un outil pour signaler les contenus particulièrement pertinents pour l'analyse.

⁹ Marcos, Llorente 2001, p. 87. «La virgule reflète **une pause brève** dans l'énoncé».

¹⁰ <http://grammatica-italiana.dossier.net/grammatica-italiana-03.htm>; site consulté le 26 juin 2015. «La virgule (,) indique **la pause la plus brève** entre deux mots ou entre deux propositions».

¹¹ <http://www.oxforddictionaries.com/words/comma>; site consulté le 26 juin 2015. «Une virgule marque **une légère pause** entre les différentes parties d'une phrase».

¹² <http://www.la-ponctuation.com/virgule.html>; site consulté le 26 juin 2015.

¹³ Marcos Marín, España Ramírez 2009, p. 176. «La virgule s'emploie pour signaler **une pause courte dans la lecture**».

¹⁴ <https://it.wikipedia.org/wiki/Virgola>; site consulté le 26 juin 2015. «Étant le signe de pause le plus bref, elle [la virgule] **correspond dans la lecture à un minuscule intervalle de la voix**».

(12) «A che serve una virgola? A dare **una breve pausa nella lettura**, uno stacco per facilitare la comprensione di un periodo»¹⁵.

(13) «Punctuation is the traffic light for reading; it tells the reader when to pause, when to stop, and how to proceed»¹⁶.

Il s'agit à nouveau d'employer des concepts inhérents à l'oralité pour expliquer des phénomènes intrinsèquement écrits. Et si cela se révèle déjà peu convaincant et ambigu d'un point de vue théorico-conceptuel, des études basées sur l'observation de la lecture à haute voix ont en outre permis de démontrer qu'il s'agit aussi de convictions ouvertement erronées. En effet, pour ce qui concerne le rapport entre la lecture à haute voix et la ponctuation, on a pu montrer que: (i) la segmentation pausale ne correspond pas à la distribution des signes de ponctuation¹⁷; (ii) on ne relève pas de correspondance effective entre les différents signes et la durée des pauses¹⁸; (iii) on ne peut pas attribuer aux signes une seule valeur effective d'ordre rythmico-mélodique¹⁹.

Même quand une fonction syntaxique est reconnue à la ponctuation, laquelle consiste à marquer les frontières formelles dictées par la syntaxe – une fonction fondamentale de la ponctuation –, on constate que l'explicitation / la justification de certaines règles d'emploi se révèle circulaire, très ambiguë.

Prenons par exemple le cas du point. Il est souvent défini comme le signe ayant pour fonction d'indiquer la fin d'une phrase:

(14) «Le point **indique la fin d'une phrase**. Il s'accompagne d'une intonation descendante et d'une pause nettement marquées»²⁰.

(15) «Le point, en règle générale, **sert à marquer la fin d'une phrase**, et le mot suivant commence par une majuscule»²¹.

(16) «El punto es un signo que **sirve para señalar el final de un periodo sintáctico u oración gramatical**. Representa una pausa fónica más o menos largas [sic] según el énfasis que le quiera dar el lector»²².

¹⁵ <http://pennablu.it/uso-virgola/>; site consulté le 26 juin 2015. «À quoi sert une virgule? À rendre **une courte pause dans la lecture**, une coupure pour faciliter la compréhension d'une période».

¹⁶ <http://www.k12reader.com/subject/grammar/punctuation/>; site consulté le 26 juin 2015. «La ponctuation est le feu de circulation de la lecture; elle indique au lecteur quand faire une pause, quand s'arrêter, et comment poursuivre».

¹⁷ Conte, Parisi 1979, p. 364; Bessonnat (éd.), 1991, p. 13.

¹⁸ Conte, Parisi 1979, p. 364; Liborio, Koch 1991, p. 60.

¹⁹ Testa 1959, p. 620.

²⁰ <http://www.la-ponctuation.com/point.html>; site consulté le 28 juin 2015.

²¹ <http://www.aidenet.eu/grammaire01c.htm>; site consulté le 28 juin 2015.

²² http://www.salonhogar.net/Sagrado_contenido/Puntuacion.htm; site consulté le 28 juin 2015. «Le point est un signe qui **sert à signaler la fin d'une période syntaxique ou phrase**

(17) «Il punto segna una pausa forte, **chiude un periodo o una singola frase**»²³.

Mais – attention! – la phrase est souvent définie comme une portion de texte qui commence avec une majuscule et se termine avec un point, comme dans les exemples suivants:

(18) «Une phrase est une partie de texte qui commence par une majuscule et **se termine par un point** (ou un point d'exclamation ou autre)»²⁴.

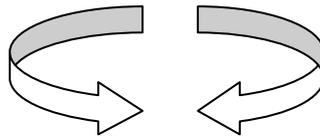
(19) «Une phrase est généralement une suite de mots qui commence par une majuscule et **se termine par un point**»²⁵.

(20) «Una oración comienza con mayúscula y **termina en un punto**, mientras que un párrafo son varias oraciones que tratan un mismo tema»²⁶.

Mais si le point est le signe qui sert à indiquer la fin d'une phrase, et si la phrase est le segment linguistique enfermé par un point, vous comprendrez alors l'ambiguïté, la circularité de ces définitions.

Phrase:

partie de texte qui commence par une majuscule et se termine par un point.



Point:

sert à marquer la fin d'une phrase. Le mot suivant commence par une majuscule.

Prenons encore un exemple, concernant cette fois la virgule. Comme tout le monde le sait, parmi les fonctions les plus importantes attribuées traditionnellement à ce signe, on trouve celle d'encadrer une incise:

(21) «La virgule s'emploie: - Dans une énumération, pour séparer des mots, des groupes de mots de même nature ou des propositions juxtaposées. [...] - **Pour encadrer ou isoler les propositions incisives** [...]»²⁷.

(22) «Las aplicaciones de la coma son básicamente cinco: 1) En conjunciones 2) En enumeración 3) **En oraciones incidentales** 4) En vocativos y 5) En substitución de verbos repetidos [...] (El uso de la coma en oraciones incidenta-

grammaticale. Il représente une pause phonique plus ou moins longue selon l'intonation que le lecteur veut lui accorder».

²³ <http://www.scudit.net/mdpunto.htm>; site consulté le 28 juin 2015. «Le point marque une pause forte, il **ferme une période ou une seule phrase**».

²⁴ <http://fr.wikidia.org/wiki/Phrase>; site consulté le 28 juin 2015.

²⁵ <http://www.ralentrtravaux.com/lettres/cours/ponctuation.php>; site consulté le 28 juin 2015.

²⁶ <http://www.aula365.com/pregunta/que-diferencia-un-parrafo-de-una-oracion/>; site consulté le 28 juin 2015. «Une phrase commence par une majuscule et **se termine avec un point**, tandis qu'un paragraphe sont [*sic*] plusieurs phrases traitant du même sujet».

²⁷ <http://www.la-ponctuation.com/virgule.html>; site consulté le 28 juin 2015.

les) Es cuando se aplica en una oración que se encuentra encerrada dentro de otra oración»²⁸.

(23) «[La coma] Tiene varios usos [...] separa elementos análogos de una serie o enumeración [...] **Separa enunciados incidentales en la oración** [...]»²⁹.

(24) «La virgola **si pone al principio ed alla fine di un inciso**, di un vocativo, di un'apposizione, di un'interiezione, di complementi circostanziali»³⁰.

Mais – et voilà encore de l'ambiguïté – parmi les éléments nécessaires pour reconnaître et définir l'incise, nous trouvons dans les textes que l'incise est signalée par le fait d'être encadrée par un couple de virgules (ou de tirets):

(25) «L'inciso è una breve frase, un'esclamazione o un'espressione che si inserisce all'interno di un'altra frase per aggiungere particolari al racconto; **esso è sempre chiuso tra due virgole**»³¹.

(26) «Che cosa è un inciso? È una frase breve, una piccola parte di un periodo che, **racchiusa fra due virgole**, [...] dipende dalla frase principale e aggiunge dettagli al testo»³².

(27) «[Incise] Définition: (gram) (term|Rhétorique) Proposition insérée dans une phrase, **précédée et suivie d'une virgule**, et qui forme un sens partiel et entre dans le sens total de la période ou d'un membre de la période de la phrase»³³.

(28) «La proposition intercalée (incise ou incidente), qui est **enchâssée entre virgules** à l'intérieur d'une phrase, constitue également une phrase non dépendante»³⁴.

²⁸ http://www.ejemplode.com/44-redaccion/1360ejemplo_de_uso_de_la_coma.html; site consulté le 28 juin 2015. «Il y a principalement cinq utilisations de la virgule: 1) conjonctions 2) énumérations 3) **incises** 4) vocatifs et 5) substitutions de verbes répétés [...] (L'**utilisation de la virgule dans les incises**) est lorsqu'elle s'utilise dans une phrase qui est enfermée dans une autre phrase».

²⁹ González Ochoa, León Mejía 2010, p. 94. «[La virgule] a plusieurs emplois [...] elle sépare les éléments analogues d'une série ou énumération [...] **Elle sépare les incises dans la phrase**».

³⁰ <http://grammatica-italiana.dossier.net/punteggiatura.htm>; site consulté le 28 juin 2015. «La virgule **se place au début et à la fin d'une incise**, d'un vocatif, d'une apposition, d'une interjection, de compléments circonstanciels».

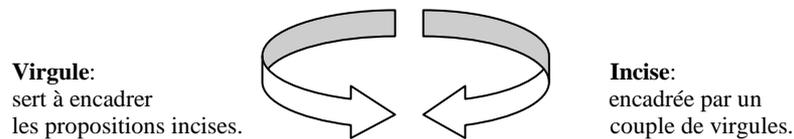
³¹ <http://www.latecadidattica.it/uda4/inciso.pdf>; site consulté le 28 juin 2015. «L'incise est une phrase courte, une exclamation ou une expression insérée dans une autre phrase pour ajouter des détails au récit; **elle est toujours enfermée entre deux virgules**».

³² <http://pennablu.it/uso-virgola/>; site consulté le 28 juin 2015. «Qu'est-ce qu'une incise? C'est une phrase courte, une petite partie d'une période qui, **enfermée entre deux virgules**, [...] dépend de la proposition principale et ajoute des détails au texte».

³³ <http://www.dicocitazioni.com/dico-mot-definizione/74673/incise.php>; site consulté le 28 juin 2015.

³⁴ <http://www.cours.fse.ulaval.ca/frn-19972/mediagl/grprop/sousphr/www/phsousph.htm>; site consulté le 28 juin 2015.

Donc, encore circularité, encore ambiguïté:



À tout cela s'ajoute le fait que tous les emplois de la ponctuation qui s'éloignent des usages traditionnels sont traités par la grammaire et l'enseignement scolaire en termes d'«erreur». Considérons ces exemples, où la ponctuation intervient de manière peu conventionnelle:

(29) «Se non fosse Presidente della Camera, ammette, sfilerebbe anche lui»
Contro la nuova base americana»³⁵.

(30) «Vive» Ten vida» No ofendas a Dios, que de nada sirve» Vive a la llana»
Olvídate de que existe el dinero, a lo sumo vuelve atrás» Hazte pobre» En todo»
No des» Déjalo todo por la paz»³⁶.

(31) «Elle [l'écriture] peut sembler n'avoir rien en commun avec la théorie.
Rien qui y prédispose. L'activité théorique est suspecte» De contemplation»³⁷.

Il s'agit là d'usages très répandus, qui ont été bien étudiés par les linguistes, utilisés par des auteurs compétents, et qui ne peuvent certainement pas être jugés simplement en termes d'«erreur». Au contraire, il serait important d'expliquer les retombées communicatives de ces choix, les effets envisagés par celui qui les adopte intentionnellement dans son texte³⁸.

En réalité, devant ces emplois, la grammaire traditionnelle choisit généralement de tenir un double discours, selon le profil de celui qui les choisit: ainsi, pour les scripteurs inexpérimentés – pour les étudiants par exemple – toute déviation de la norme tend à être jugée en termes de «faute d'écriture»; tandis que pour les scripteurs compétents, les emplois s'éloignant de la norme sont plutôt considérés en termes de choix stylistique. Cette attitude, équivoque, nous mène encore une fois à notre mot-clé: l'ambiguïté.

³⁵ Lala 2011, p. 81. «S'il n'était pas Président de la Chambre, admet-il, il défilerait lui aussi. Contre la nouvelle base américaine». (Ici et plus loin, la version française des exemples n'a que le but utilitaire d'explicitier avec une traduction littérale les phénomènes examinés.)

³⁶ M. Aub; cité dans Millán 2005, p. 26. «Vis. Aie une vie. N'offense pas Dieu, c'est inutile. Vis simplement. Oublie que l'argent existe, au plus il te fait reculer. Deviens pauvre. En tout. Ne donne pas. Laisse tout pour la paix».

³⁷ H. Meschonnic; cité dans Dahlet 2003, p. 133.

³⁸ Cf. Ferrari, Lala 2011, 2013.

2.2. DEUXIÈME NIVEAU: LA PONCTUATION COMME INSTRUMENT POUR ESQUIVER L'AMBIGUÏTÉ

2.2.1. LA PONCTUATION DÉSAMBIGUÏSANT

Dans la plupart des cas, la ponctuation a dans le texte la fonction de mettre en scène graphiquement l'architecture textuelle. Parfois, elle permet ainsi de résoudre, d'éviter des ambiguïtés sémantiques. Prenons l'exemple suivant:

(32) «Hier après avoir fait mes devoirs avec mon père je suis allé chez ma tante»³⁹.

Il s'agit là d'une séquence ambiguë, car elle peut avoir deux décodages:

(33) «J'ai fait mes devoirs avec mon père et je suis allé chez ma tante seul».

mais aussi

(34) «J'ai fait mes devoirs seul et je suis allé chez ma tante avec mon père».

Dans pareils cas, le choix d'intervenir en insérant un signe de ponctuation permet, explicitant l'architecture du texte, de résoudre/éviter des risques d'ambiguïté:

(35) «Après avoir fait mes devoirs avec mon père, je suis allé chez ma tante».

(36) «Après avoir fait mes devoirs, avec mon père je suis allé chez ma tante».

Ainsi, grâce à la présence de la virgule et à sa distribution dans la phrase, (35) et (36) perdent toute ambiguïté.

En effet, la présence (*vs* l'absence) d'un signe peut, en marquant une frontière textuelle, changer le sens d'une phrase. Dans (37), par exemple, l'insertion de la ponctuation permet de fixer de manière visible le degré mineur d'intégration syntaxique du constituant inauguré par «comme» par rapport à une réécriture sans frontière, en générant ainsi un changement de sémantique:

(37) «Il n'a pas joué, comme tout le monde s'attendait»⁴⁰.

(→Il n'a pas joué et cela tout le monde l'avait prévu.)

(38) «Il n'a pas joué comme tout le monde s'attendait»⁴¹.

(→Il n'a pas joué de la façon que tout le monde avait prévue.)

³⁹ Exemple traduit de Lala 2011, p. 36.

⁴⁰ Exemple traduit de Mortara Garavelli 2003, p. 76.

⁴¹ *Id.*

2.2.2. LA RÉALISATION ÉCRITE DES SUBORDONNÉES RELATIVES

Un exemple intéressant d'emploi de ponctuation dicté par la volonté d'explicitement l'architecture du texte et ses hiérarchies est celui lié à la réalisation à l'écrit des subordinées relatives. Prenons l'exemple suivant:

(39) «**Le français qu'on parle à Genève** est un peu différent de celui de Paris».

Ce n'est pas juste «le français» dont il est ici question, mais plus spécifiquement «le français parlé à Genève»: il s'agit d'une entité particulière dont l'identification se fait obligatoirement par l'utilisation de l'information contenue dans la relative. Le syntagme sujet est ici un bloc unique formé par l'antécédent et la phrase relative qui le modifie, qui le spécifie.

Dans les cas comme celui-là, où la relative est essentielle pour l'identification référentielle, on parle traditionnellement de relatives «restrictives» et la norme demande qu'il n'y ait pas de signes servant à séparer antécédent et subordinée, qui sont réunis en un bloc unique.

Or, si nous prenons l'exemple suivant, le rôle de la relative change:

(40) «Le français, **que je parle chaque fois que j'en ai l'occasion,** est une langue que j'aime énormément».

En effet, en ce cas, contrairement à ce qu'on a vu dans l'exemple précédent, la relative n'est pas indispensable pour identifier son antécédent: le français est ici présenté comme une entité parfaitement connue par le destinataire du message, et la relative, même en ajoutant de l'information sur l'antécédent, n'est pas nécessaire pour en repérer l'identité. Il y a ici une intégration mineure, une frontière textuelle qui demande une virgule servant à séparer l'antécédent et la subordinée (virgule qui est dédoublée si la relative est insérée).

Parfois, c'est précisément la présence vs l'absence de ponctuation qui oriente sur le sens de la phrase:

(41) «Les étudiants de la section d'italien qui ont réussi l'examen sont heureux».

(→Une partie des étudiants de la section d'italien a réussi son examen et ces étudiants sont heureux.)

(42) «Les étudiants de la section d'italien, qui ont réussi l'examen, sont heureux».

(→Tous les étudiants de la section d'italien ont réussi leur examen et tous sont heureux.)

Nous savons qu'à l'origine des emplois des signes de ponctuation, de leur fréquence et de leurs conditions d'utilisation, il y a des raisons formelles, stylistiques, textuelles; mais nous savons aussi que les normes qui

règlent la ponctuation sont sensibles aux distinctions de genre textuel, et que la ponctuation tend à être congruente avec les caractères stylistiques et les traits constitutifs du type de texte auquel elle appartient⁴². Ainsi, à une majeure liberté dans l'emploi de la ponctuation correspondent normalement les domaines textuels moins rigides, ceux qui laissent de l'espace à une complexification interprétative et à une modulation du dynamisme informatif. Au contraire, aux textes qui demandent de rester rigidelement dénotatifs correspond habituellement une ponctuation étroitement liée à la norme, qui ne laisse pas de grands espaces de liberté. Il est clair, ainsi, que les emplois que je suis en train de décrire, liés à la volonté de désambiguïser le texte, de résoudre ou éviter un malentendu potentiel, sont particulièrement appréciés dans les écritures caractérisées par la recherche d'une clarté absolue, pour lesquelles la ponctuation doit permettre un maximum de compréhensibilité et de cohérence: textes techniques, scientifiques, injonctifs et, plus généralement, textes de haut degré de neutralité émotionnelle. Dans ces écritures, la langue, et donc aussi la ponctuation, est rigidelement codée et définie, et l'entière structure textuelle est le résultat d'une tension vers la clarté. Ainsi, la ponctuation est basée sur des critères logico-syntaxiques qui sont les mêmes qui régissent la conception du texte, et elle est pensée pour montrer avec limpidité l'architecture du texte et s'opposer à tout risque d'ambiguïté.

2.3. TROISIÈME NIVEAU:

LES EXPLOITATIONS QUI CRÉENT L'AMBIGUÏTÉ

J'aimerais conclure cette étude avec un cas particulier d'emploi de la ponctuation. Il s'agit en effet d'observer une écriture dans laquelle la ponctuation, au lieu d'intervenir pour désambiguïser, est choisie pour déstabiliser le lecteur en créant de l'ambiguïté. Considérons l'exemple suivant:

(43) «Li avevamo dati per dispersi□ Da parecchio tempo□ I giovani□ Ci parevano invisibili□ Indistinguibili dalle generazioni precedenti□ Dai fratelli maggiori□ Dai genitori□ Analoghi atteggiamenti□ E una incontenibile voglia di mascherarsi□ Agili, per affrontare la complessità sociale□ Incryptati nelle loro cerchie minime□ Nei piccoli gruppi di amici□ Nascosti in famiglia□ Tuttavia, qualcosa sta cambiando□ tra loro□ Una inquietudine nuova, che la guerra rende e renderà più aspra□ Ma che covava da tempo□ Non sono più la fotocopia dei fratelli maggiori□ Lo rivelano le scelte alle ultime elezioni, che ce li propongono decisamente spostati a sinistra□ Dopo vent'anni trascorsi a confondersi «nel centro»□ Lo mettono in luce [...]»⁴³.

⁴² Mortara Garavelli 1996, 2003; Sabatini 1990, 1999; Serianni 2006; Lala 2011.

⁴³ I. Diamanti, «Generazione 11 settembre», in *La Repubblica*, 14 ottobre 2001. «Nous les avons portés disparus. Depuis un certain temps. Les jeunes. Ils nous semblaient invisibles. Indiscernables des générations précédentes. Des frères aînés. Des parents. Attitudes similaires. Et un désir irrésistible de se déguiser. Agiles, pour aborder la complexité sociale. Encryptés dans leurs cercles minimaux. Dans les petits groupes d'amis. Cachés dans la famille. Cependant, quelque chose est en train de changer, entre eux. Une inquiétude nou-

Il s'agit d'un bref extrait (l'incipit) d'un article du politologue Ilvo Diamanti, professeur de sciences politiques et grand expert des dynamiques politiques italiennes et internationales. Diamanti est un personnage très connu en Italie, certes pour ses compétences, mais aussi pour son style d'écriture et, en particulier, pour sa manière d'utiliser la ponctuation – de toute évidence assez extraordinaire et d'ailleurs très critiquée par certains –, qui fait en sorte que le texte semble se déchirer et éclater en une explosion de segments textuels⁴⁴.

Sans entrer dans tous les détails, j'aimerais souligner quelques aspects de cette prose, intéressants pour le parcours de recherche ici présenté.

D'abord, en observant le texte, on s'aperçoit rapidement que les lois traditionnelles de la textualité semblent être abrogées: pas de liens cohésifs, pas d'architecture textuelle apparente, pas de hiérarchisation des contenus. Le lecteur est forcé d'utiliser les différents segments de texte comme des éléments d'un *puzzle* à reconstruire sur la base du sens global, sans que les liens soient explicités, sans apercevoir de vrais passages logiques, avec une absence totale de structuration textuelle: de l'ambiguïté, qui cette fois est le résultat d'un choix, un effet recherché.

Et en effet, l'apparence morcelée des textes de Diamanti, qui pourrait sembler engendrée mécaniquement par l'usage sans frein du point, lequel brise la syntaxe du texte, est en réalité la conséquence d'un travail savant de juxtaposition de courts segments de texte appartenant à des catégories différentes. Prenons une séquence plus étendue du texte dont nous venons d'observer l'incipit:

(44) «Li avevamo dati per dispersi. Da parecchio tempo. I giovani. Ci parevano invisibili. Indistinguibili dalle generazioni precedenti. Dai fratelli maggiori. Dai genitori. *Analoghi atteggiamenti*. E una incontenibile voglia di mascherarsi. *Agili, per affrontare la complessità sociale. Incryptati nelle loro cerchie minime*. Nei piccoli gruppi di amici. *Nascosti in famiglia*. Tuttavia, qualcosa sta cambiando, tra loro. *Una inquietudine nuova, che la guerra rende e renderà più aspra*. Ma che covava da tempo. Non sono più la fotocopia dei fratelli maggiori. Lo rivelano le scelte alle ultime elezioni, che ce li propongono decisamente spostati a sinistra. Dopo vent'anni trascorsi a confondersi “nel centro”. Lo mettono in luce [...]. Il volto dei giovani, così, riassume tre diversi profili. C'è il segmento dei lavoratori. Politicamente moderati, realisti, poco proiettati all'impegno pubblico. Orientati al versante del privato. E del mercato. Sono cresciuti in tempi di flessibilità, di contratti atipici. Distanti dalle organizzazioni di rappresentanza. Dal sindacato. Abituati a gestire le loro strategie a livello individuale. Ci sono, poi, due settori sociali che manifestano maggiore apertura sociale e maggiore impegno. Gli studenti. Orientati decisamente a sinistra. Critici nei confronti delle istituzioni e della politica. Antiautoritari. I cattolici prati-

velle, que la guerre fait et fera plus âpre. Mais qui couvait depuis un certain temps. Ils ne sont plus une photocopie des frères aînés. Le révèlent les choix des dernières élections, qui nous les présentent de manière significative à gauche. Après vingt ans passés à se fondre dans “le centre”».

⁴⁴ Cf. Lala 2005, 2011; Mortara Garavelli 2003; Sabatini 2004.

canti. Molto più moderati. Ma attivi e impegnati. Nel volontariato sociale. Nei gruppi che si occupano dei problemi del territorio. Dell'ambiente. E poi tolleranti, solidali, lontani dalla personalizzazione politica. Insieme, le due componenti – che in parte si incrociano, in parte seguono sentieri diversi – concorrono a formare questa nuova onda giovanile. Che comincia ad assumere contorni visibili. L'attentato alle Torri gemelle, la guerra, potrebbero accentuare questa tendenza. Costringere i giovani a svelarsi. Ma essi, comunque, stentano a esprimere un'identità definita e riconoscibile. Anzi: se oggi un tratto li marca, questi giovani, è l'ambiguità.

Le indagini condotte in queste settimane forniscono segnali eloquenti di ciò. Sono contro la guerra. Vorrebbero la pace. Non approvano i bombardamenti. Ma, nei loro atteggiamenti, non si legge un sentimento anti-americano. La loro fiducia verso gli americani, al contrario, è altissima, come suggeriscono i primi dati di un'indagine di PosterDemetra (di prossima pubblicazione). E dopo l'attentato è cresciuta (secondo i tre quarti degli intervistati più giovani, mentre la media della popolazione nazionale si attesta sui due terzi). Peraltro, il loro atteggiamento verso gli arabi, verso le altre culture, è più aperto rispetto al resto della popolazione. Di più: essi non accettano di buon grado la guida degli Usa; ma non apprezzano la neutralità. Stanno con l'Occidente. Senza esitazioni. D'altronde, i giovani risultano i più critici verso la globalizzazione. E al tempo stesso, i meno preoccupati degli effetti che questa produrrà sulla loro vita»⁴⁵.

⁴⁵ *Ibid.* «Nous les avons portés disparus. Depuis un certain temps. Les jeunes. Ils nous semblaient invisibles. Indiscernables des générations précédentes. Des frères aînés. Des parents. Attitudes similaires. Et un désir irrésistible de se déguiser. Agiles, pour aborder la complexité sociale. Encryptés dans leurs cercles minimaux. Dans les petits groupes d'amis. Cachés dans la famille. Mais quelque chose est en train de changer, entre eux. Une inquiétude nouvelle, que la guerre fait et fera plus âpre. Mais qui couvait depuis un certain temps. Ils ne sont plus une photocopie des frères aînés. Le révèlent les choix des dernières élections, qui nous les présentent de manière significative à gauche. Après vingt ans passés à se fondre dans "le centre". Ils sortent au grand jour [...]. Le visage des jeunes, ainsi, résume trois profils différents. Il y a le segment des travailleurs. Politiquement modérés, réalistes, peu projetés dans l'engagement public. Orientés du côté du privé. Et du marché. Ils ont grandi à l'époque de la flexibilité, des contrats atypiques. Éloignés des organisations représentatives. Du syndicat. Habités à gérer leurs stratégies au niveau individuel. Il y a, ensuite, deux secteurs sociaux qui manifestent une plus grande ouverture sociale et un plus grand engagement. Les étudiants. Nettement orientés à gauche. Critiques envers les institutions et la politique. Antiautoritaires. Les catholiques pratiquants. Beaucoup plus modérés. Mais actifs et engagés. Dans le travail social bénévole. Dans les groupes traitant des problèmes du territoire. De l'environnement. Et puis tolérants, solidaires, loin de la personnalisation politique. Ensemble, les deux composantes – qui en partie se croisent, en partie suivent des chemins différents – se combinent pour former cette nouvelle vague de jeunes. Qui commence à avoir des contours visibles. L'attaque contre les Tours Jumelles, la guerre, pourraient accentuer cette tendance. Forcer les jeunes à se dévoiler. Mais eux, cependant, ont du mal à exprimer une identité définie et reconnaissable. Au contraire: s'il y a aujourd'hui un trait qui les marque, ces jeunes, c'est l'ambigüité.

Les enquêtes menées au cours des dernières semaines en fournissent des signaux éloquentes. Ils sont contre la guerre. Ils souhaiteraient la paix. Ils n'approuvent pas les bombardements. Mais, dans leurs attitudes, on ne lit pas un sentiment anti-américain. Leur confiance en les américains, au contraire, est très élevée, comme le suggèrent les premiers résultats d'une enquête de PosterDemetra (à paraître prochainement). Et après l'attaque, elle a augmenté (selon les trois quarts des répondants les plus jeunes, alors que la moyenne de la

En effet, pour obtenir cette prose syncopée, l'auteur renverse à maintes reprises les lois de la syntaxe, brisée par un signe fort là où elle serait virtuellement linéaire. En outre, pour emphatiser le caractère déchiré du texte, il combine à cela de brefs segments textuels obtenus par le biais de phénomènes plus traditionnels. Ainsi, à côté de «vraies» fragmentations syntaxiques (en gras), il enchaîne toute une série de phrases nominales⁴⁶ (en italique) – phénomène très répandu en italien –, et aussi de séquences organisées en forme tout à fait traditionnelle, selon l'ordre SVO.

Cette volonté de simuler, d'emphatiser une nature fragmentée et déchirée est visible aussi dans le texte suivant:

(45) «La sfiducia nelle prospettive economiche. La convinzione che il reddito sia divenuto inadeguato a sostenere la vita e i suoi costi (crescenti); **e il lavoro più incerto, rispetto a qualche anno addietro**. È possibile si tratti di percezioni distorte, che non trovano conferma nella statistica. **E nella realtà**. È possibile. **Ma riflettono, comunque, un sentimento diffuso e radicato**. Come mostra l'indagine trimestrale sul “capitale sociale degli italiani”, condotta da Demos, nei giorni scorsi. Disegna, l'indagine, uno scenario noto. **Pervaso da un pessimismo cronico**.

Alimentato ad arte, secondo alcuni, per calcolo di propaganda politica o mediatica. È possibile. In fondo, pochi anni fa l'immigrazione era percepita (e descritta) come un'invasione; la criminalità come una minaccia incombente sull'incolumità personale di tutti. Oggi l'allarme è stato ridimensionato. Anche se le statistiche giudiziarie denunciano un nuovo aumento dei reati, dopo anni di flessione. **E i flussi migratori sono cresciuti allo stesso ritmo di un tempo**. Le logiche mediatiche, il rumore della polemica politica, allora, possono aver contribuito anche oggi. **Ma non riescono a spiegare, per intero, il collasso delle aspettative sociali. Che altri fattori, molto significativi, concorrono a precisare**.

Il primo è il confronto con il passato. Un tempo agiva da meccanismo propulsivo. Ogni decennio una sfida. La ricostruzione, il boom, il welfare, il capitalismo di piccola impresa, il benessere diffuso. Infine, nell'ultimo decennio, il risanamento pubblico, l'ingresso nell'unione monetaria europea. Ogni decennio una prova. Puntualmente superata. Ora non più. Il passato causa frustrazione comparativa. L'indagine Demos ne offre un esempio chiaro. Secondo le persone intervistate, infatti, gran parte delle categorie professionali, negli ultimi anni, hanno peggiorato la loro condizione sociale e di vita»⁴⁷.

population nationale atteint environ les deux tiers). Par ailleurs, leur attitude envers les Arabes, envers les autres cultures, est plus ouverte par rapport au reste de la population. De plus: ils n'acceptent pas volontiers la direction des États-Unis; mais ils n'apprécient pas la neutralité. Ils sont avec l'Occident. Sans hésitations. D'ailleurs, les jeunes sont les plus critiques envers la globalisation. Et en même temps, les moins préoccupés par les effets que celle-ci aura sur leur vie».

⁴⁶ Donc des périodes qui fonctionnent dans le texte comme des énoncés autonomes et dont la prédication centrale est constituée par un élément qui n'est pas verbal.

⁴⁷ I. Diamanti, «La sindrome dei penultimi nel Paese che si è fermato», in *La Repubblica*, 22 febbraio 2004. «Le manque de confiance dans les perspectives économiques. La conviction que le revenu est devenu insuffisant pour maintenir la vie et ses coûts (en augmentation); **et le travail plus incertain qu'il y a quelques années**. Il est possible qu'il s'agisse de perceptions

La séquence montre bien l'hétérogénéité des éléments linguistiques qui composent la prose de Diamanti, où de «vraies» fragmentations de la syntaxe s'alternent avec des énoncés à noyau central nominal et à des phrases SVO: le tout segmenté en courtes unités textuelles qui, par leur nature brève, syncrétique, contribuent à créer une prose saccadée et très rythmée.

Cette stratégie, dont la ponctuation est le dispositif principal, qui est à l'origine de textes sans cohésion apparente et à la structure ambiguë, permet à l'auteur d'une part de stimuler le lecteur en lui attribuant un rôle particulièrement actif dans le décodage textuel, s'assurant ainsi un interlocuteur intéressé et attentif, et d'autre part de créer un rythme tranchant, vif, adapté aux contenus traités, toujours ancrés dans les problèmes les plus prenants de la politique italienne et internationale⁴⁸.

3. CONCLUSIONS

J'arrive à mes conclusions.

J'ai analysé ici les rapports existant entre le concept d'ambiguïté et le domaine de la ponctuation. Ce chemin s'est avéré intéressant: il m'a donné l'occasion de parcourir et de présenter, d'une part, de vastes zones d'ombre – d'ambiguïté – concernant le traitement, confus et hétérogène, que ce sujet connaît dans les ouvrages théoriquement chargés d'en dicter la norme et d'en conseiller l'usage (les grammaires, les manuels scolaires, les sites didactiques, etc.) (cf. *supra* 2.1.). D'autre part, j'ai pu observer les deux fonctions fondamentales que la ponctuation accomplit dans le texte,

déformées, qui ne trouvent pas de confirmation dans les statistiques. **Et dans la réalité.** C'est possible. **Mais elles reflètent, toutefois, un sentiment répandu et enraciné.** Comme le montre l'enquête trimestrielle sur le "capital social des Italiens", menée par Demos, ces derniers jours. Elle dessine, l'enquête, un scénario bien connu. **Envahi par un pessimisme chronique.**

Astucieusement alimenté, selon certains, sous calcul de propagande politique ou médiatique. C'est possible. Après tout, il y a quelques années, l'immigration était perçue (et décrite) comme une invasion; la criminalité comme une menace pesant sur la sécurité personnelle de tous. Aujourd'hui l'alarme a été redimensionnée. Même si les statistiques judiciaires dénoncent une nouvelle augmentation des infractions, après des années de déclin. **Et les flux migratoires ont augmenté au même rythme que dans le passé.** Les logiques médiatiques, le bruit de la polémique politique, alors, peuvent également avoir contribué aujourd'hui. **Mais elles ne peuvent pas expliquer, dans son intégralité, l'effondrement des attentes sociales. Que d'autres facteurs, très significatifs, aident à préciser.**

Le premier est la comparaison avec le passé. À un moment donné, il agissait comme un mécanisme de propulsion. À chaque décennie un défi. La reconstruction, le boom, le welfare, le capitalisme de petite entreprise, la prospérité généralisée. Enfin, dans la dernière décennie, l'assainissement public, l'entrée dans l'Union monétaire européenne. À chaque décennie un défi. Régulièrement dépassé. Maintenant plus. Le passé cause une frustration comparative. L'enquête Demos nous en offre un exemple clair. Selon les personnes interviewées, en fait, la plupart des catégories professionnelles, ces dernières années, ont aggravé leur condition sociale et de vie».

⁴⁸ Cf. Lala 2005, 2011.

liées à son double potentiel: sa capacité à mettre en scène graphiquement les frontières syntaxiques du texte et à devenir ainsi un instrument idéal pour montrer avec limpidité l'architecture textuelle et s'opposer ainsi à tout risque d'ambiguïté (cf. *supra* 2.2.). Enfin, j'ai pu observer la force «rhétorique» de la ponctuation, sa possibilité de devenir un vrai instrument stylistique grâce à sa capacité à imposer des frontières textuelles et à engendrer ainsi une dynamisation de l'organisation informative du texte, des relations sémantico-pragmatiques entre les unités qui le composent et des effets de sens (cf. *supra* 2.3.)⁴⁹. Voilà le double potentiel de la ponctuation. Et en effet, la seule façon pour traiter de manière adéquate les emplois contemporains de celle-ci est d'adopter une double perspective et, en allant au-delà d'une approche faisant état de l'extension des frontières sémantico-syntaxiques où les signes doivent / ne doivent pas / peuvent apparaître, prendre en compte la donnée textuelle dans toute son envergure⁵⁰. De cette manière, on arrive à percevoir la vraie essence de la ponctuation, sa double fonction, dont nous avons eu un petit aperçu ici: une fonction dédiée à la segmentation syntaxique de la phrase, qui vise en général la facilitation de la lecture, ainsi qu'une fonction dédiée à l'articulation sémantico-pragmatique du texte, à travers la création d'unités textuelles et de hiérarchies informationnelles⁵¹.

© Letizia Lala

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANTONELLI Giuseppe, 2008: «Dall'Ottocento a oggi», in B. Mortara Garavelli (éd.), *Storia della punteggiatura in Europa*. Roma – Bari: Laterza, p. 178-210
- BESSONAT Daniel (éd.), 1991: *La ponctuation* [Pratiques, 1991, vol. 70]
- CATACH Nina, 1994: *La ponctuation*. Paris: Presses Universitaires de France
- COMBETTES Bernard, 2007a: «Discontinuité et cohérence discursive: le cas des ajouts après le point», in D. Aphotéloz, A. Grobet, S. Pekarek Doehler (éd.), *Sequentialité et mouvements dans le discours* [Cahiers de praxématique, 2007, N° 48], p. 111-134

⁴⁹ Cf. Ferrari 2003; Ferrari, Cignetti, De Cesare, Lala, Mandelli, Ricci, Roggia 2008; Lala 2011.

⁵⁰ Cf. Lala 2011; Ferrari, Lala 2011, 2013; Ferrari 2003; Antonelli 2008; Mortara Garavelli 2003; Fornara 2010.

⁵¹ Cf. Lala 2011; Ferrari 2003; Ferrari, Lala 2011, 2013.

- , 2007b: «Les ajouts après le point: aspects syntaxiques et textuels», in M. Charolles, N. Fournier, C. Fuchs (éd.), *Parcours de la phrase*. Paris: Ophrys, p. 119-131
- CONTE Rosaria, PARISI Domenico, 1979: «Per un'analisi dei segni di punteggiatura, con particolare riferimento alla virgola», in D. Parisi (éd.), *Per una educazione linguistica razionale*. Bologna: Mulino, p. 363-385
- DAHLET Veronique, 2003: *Ponctuation et énonciation*. Matoury: Ibis Rouge
- DEMANUELLI Claude, 1987: *Points de repère. Approche interlinguistique de la ponctuation: français-anglais*. Saint-Étienne: Université de Saint-Étienne
- FERRARI Angela, 2003: *Le ragioni del testo. Aspetti morfosintattici e interpuntivi dell'italiano contemporaneo*. Firenze: La Crusca
- FERRARI Angela, CIGNETTI Luca, DE CESARE Anna-Maria, LALA Letizia, MANDELLI Magda, RICCI Claudia, ROGGIA Carlo Enrico, 2008: *L'interfaccia lingua-testo. Natura e funzioni dell'articolazione informativa dell'enunciato*. Alessandria: Edizioni dell'Orso
- FERRARI Angela, LALA Letizia, 2011: «Les emplois de la virgule en italien contemporain. De la perspective phono-syntaxique à la perspective textuelle», in M. Favriaud (éd.), *Ponctuation(s) et architecturation du discours à l'écrit [Langue française, 2011, № 172]*, p. 53-88
- , 2013: «La virgola nell'italiano contemporaneo. Per un approccio testuale (più) radicale», in *Studi di Grammatica Italiana*, 2013, vol. XXIX-XXX, p. 479-540
- FIGUERAS Carolina, 1999: «La semántica procedimental de la puntuación», in *Espéculo: Revista de Estudios Literarios*, 1999, № 12 (<http://pendientedemigracion.ucm.es/info/especulo/numero12/puntuac.html>; site consulté le 30 juin 2015)
- , 2002: *Pragmatica de la puntuación*. Barcelona: Octaedro
- , 2014: «Pragmatica de la puntuación y nuevas tecnologías», in *Normas*, 2014, № 4, p. 135-160
- FORNARA Simone, 2010: *La punteggiatura*. Roma: Carocci
- GONZÁLEZ OCHOA Rodrigo, LÉON MEJÍA Alma Bertha, 2010: *Redacción, composición y estilo*. Balderas: Limusa
- GREVISSE Maurice, GOOSSE André, 2011: *Le bon usage. Grammaire française*. Bruxelles: De Boeck-Duculot
- LALA Letizia, 2004, «I Due punti e l'organizzazione logico-argomentativa del testo», in A. Ferrari (éd.), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*. Torino: Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano, p. 143-164
- , 2005: «“A voi lettori. L'ardua sentenza. Barrate la crocetta. Sulla risposta. Prescelta”: le articolazioni informative di (certa) riflessione politica», in A. Ferrari (éd.), *Rilievi. Le gerarchie semantico-pragmatiche di alcuni tipi di testo*. Firenze: Cesati, p. 217-244
- , 2011: *Il senso della punteggiatura nel testo*. Firenze: Cesati

-
- LIBORIO Mariantonia, KOCH Ludovica (éd.), 1991: *Interpunzioni: punti, virgole e altro ancora...* Napoli: I.U.O.
 - MARCOS González Blanca, LLORENTE Vigil Covadonga, 2011: *Manual de ortografía española*. Salamanca: Ediciones Colegio de España
 - MARCOS MARÍN Francisco, ESPAÑA RAMÍREZ Paloma, 2009: *Ortografía práctica del español*. Madrid: Espasa-Instituto Cervantes
 - MILLÁN José Antonio, 2005: *Perdón imposible: guía para una puntuación más rica y consciente*. Buenos Aires: Del Nuevo Extremo
 - MORTARA GARAVELLI Bice, 1996: «L'interpunzione nella costruzione del testo», in M. De Las Nieves, F. Amella (éd.), *La costruzione del testo in italiano. Sistemi costruttivi e testi costruiti*. Firenze: Cesati, p. 93-109
 - , 2003: *Prontuario di punteggiatura*. Roma – Bari: Laterza
 - SABATINI Francesco, 1990: *La comunicazione e gli usi della lingua*. Torino: Loescher
 - , 1999: «“Rigidità-esplicitzza” vs “elasticità-implicitzza”: possibili parametri massimi per una tipologia dei testi», in G. Skytte, F. Sabatini (éd.), *Linguistica testuale comparativa: in memoriam Maria-Elisabeth Conte [Études Romanes, 1999, № 42]*, p. 141-172
 - , 2004: «L'ipotassi “paratattizzata”», in P. D'Achille (éd.), *Generi, architetture e forme testuali*. Firenze: Cesati, p. 61-71
 - SERIANNI Luca, 2006: *Prima lezione di grammatica*. Roma – Bari: Laterza
 - TESTA Corrado, 1959: «Una questione di stile: la punteggiatura», in *Convivium*, 1959, vol. XXVII, p. 616-621
 - VÉDÉNINA Liudmila Georgievna, 1989: *Pertinence linguistique de la présentation typographique*. Paris: Peeters – Selaf

Le malentendu: le cas normal de la compréhension humaine?¹

Anton NÄF

Université de Neuchâtel

Résumé:

Le présent article plaide pour une vision de la communication humaine dans laquelle les malentendus ne représentent pas – comme pour le linguiste Antoine Culioli – le cas normal, mais plutôt des accidents de parcours somme toute assez rares voire exceptionnels. Nous essayons de démontrer que presque tous les malentendus potentiels – dus au caractère ambigu et vague de la langue – sont neutralisés, notamment par la redondance et par la situation de communication dans laquelle ils s'insèrent.

Mots-clés: *Missverständnis, misunderstanding, cotexte, contexte, polysémie, faux amis, das Gemeinte, corpus digitalisés*

¹ Le texte de cet article repose sur ma contribution à la table ronde du colloque *Le malentendu et la loi* à l'Université de Lausanne du 5 décembre 2013. J'ai décidé de lui laisser son caractère informel en renonçant notamment à (presque) tout renvoi bibliographique. Je remercie François Spangenberg pour sa relecture critique ainsi que ses corrections et améliorations linguistiques.

1. INTRODUCTION

En français, comme dans beaucoup de langues, le mot *malentendu* a deux acceptions, certes proches mais clairement distinctes. D'une part, il signifie le fait de se méprendre sur quelque chose, en particulier sur le sens d'un mot ou d'un énoncé (synonymes partiels: *méprise*, *erreur*) et d'autre part, un désaccord entre des personnes (synonyme partiel: *mésentente*).

Les équivalents de *malentendu* en allemand et en anglais, à savoir *Missverständnis* resp. *misunderstanding*, présentent en principe la même bisémie, même si la première acception semble clairement l'emporter. Toutefois, si on veut être sûr de parler de la seconde acception, on a meilleur temps d'avoir recours à des mots moins équivoques tels que *Meinungsverschiedenheit* ('divergence d'opinions') resp. *disagreement* ou *difference of opinion*. Précisons d'emblée que dans ce qui suit, nous ne parlerons que de la première acception, tout en étant conscients que les deux sens ne sont pas toujours dissociables avec netteté. Mais ce glissement de sens n'a rien d'étonnant vu que dans notre quotidien, une méprise sur le sens d'un mot amène souvent à une mésentente.

Dans ce contexte, une phrase souvent citée et fort connue en rapport avec le phénomène du malentendu émane du linguiste français Antoine Culioli: «La compréhension est un cas particulier du malentendu»². Cette formule aussi concise que surprenante n'a pas manqué d'exercer un grand effet suggestif sur les linguistes. Elle insinue que, en règle générale, nous, les êtres humains, nous nous méprenons et que la compréhension ne réussit que dans des cas particuliers et somme toute plutôt rares. Ainsi, ce ne serait pas en premier lieu la genèse de malentendus qui nécessiterait une explication, mais plutôt le fait – quasi miraculeux – que, en règle générale, les humains se comprennent entre eux, et ceci malgré les nombreux écueils qui rendent difficile la compréhension. En suivant le raisonnement de Culioli, il faudrait s'accommoder du fait que les malentendus ne représentent pas l'exception mais bien le cas de figure normal. Tous les efforts pour les éviter seraient donc plus ou moins vains et en quelque sorte voués à l'échec.

Mais est-ce qu'une telle vision des choses tient vraiment la route? Et ce qui est peut-être tout aussi pertinent: la vision de Culioli correspond-elle à l'expérience quotidienne des utilisateurs du langage? Dans ce qui suit, nous allons y répondre par la négative.

² Culioli 1990, p. 39.

2. LE CAS NORMAL:

LA COMPRÉHENSION OU LE MALENTENDU?

Laissons pour l'instant de côté la constellation où deux locuteurs communiquent dans des langues différentes, et penchons-nous d'abord sur le cas le moins compliqué: une conversation entre deux personnes qui partagent le même code, à savoir la même langue maternelle. Dans cette constellation – la plus fondamentale et la plus fréquente – le malentendu est-il à considérer pour ainsi dire comme la valeur par défaut? La réponse à cette question cruciale dépend bien sûr du degré de finesse attribué au concept de *comprendre*.

Dans le cadre de cette réflexion, nous partons d'une utilisation plutôt «robuste» de ce verbe, proche de son sens dans le langage courant. Cela veut dire que nous nous focalisons sur la transmission réussie d'un message, plus précisément de son sens dénotatif. Il s'agit pour l'essentiel du sens des mots tel qu'il est défini dans les dictionnaires. Nous faisons donc abstraction des connotations, c'est-à-dire de l'ensemble des éléments de sens qui peuvent s'ajouter au sens proprement dit d'un terme. Parmi les connotations – difficiles à définir, on le sait – il faut notamment inclure les impressions et les jugements affectifs associés par un individu au sens intellectuel d'un mot. Ainsi, une personne peut, de manière subjective, associer aux concepts – et aux signifiants – de *policier* ou de *chien* des sentiments négatifs. Mais ceux-ci ne font pas partie de la dénotation. En revanche, les choses se présentent différemment avec les mots *flic* ou *clébard*. Ici, les valeurs familières, voire péjoratives qui s'ajoutent aux concepts en question ne sont pas purement individuelles et subjectives mais collectives et doivent par conséquent figurer dans les dictionnaires.

Si on veut bien admettre que l'aspect fondamental d'une communication réussie est la transmission du message, je proposerais le renversement suivant de la citation de départ: «Le malentendu n'est qu'un cas particulier de la compréhension». Tout compte fait, je soutiens que cette position, opposée à celle de Culioli, correspond mieux à notre intuition et à notre vécu quotidien. Mais il est vrai que la déclaration provocatrice de Culioli a au moins le mérite de nous astreindre à réfléchir et de nous mettre en garde contre une vision trop «lisse» et trop optimiste de la communication humaine.

Pour ce qui suit, je pars donc de l'hypothèse que c'est la compréhension qui, dans la communication entre les humains, représente le cas normal. Plusieurs facteurs favorisent celle-ci, en premier lieu une langue maternelle partagée entre deux interlocuteurs. Mais également une interaction directe (*face-to-face*) où, en cas de besoin, on peut à tout moment procéder, par une boucle méta-communicative, à des clarifications (*Que veux-tu dire par là? Qu'est-ce que tu entends au juste par le mot X?*). Et incontestablement, un statut social et un niveau d'instruction partagés contribuent à réduire le risque d'un «loupé de communication». Car il est clair

que si quelqu'un s'exprime par exemple avec un discours truffé de références jugées aujourd'hui comme élitaires (par exemple des expressions latines comme *a fortiori*, *ipso facto*, *stricto sensu*, *ab ovo* et *ceteris paribus*), des malentendus, voire l'incompréhension sont pour ainsi dire programmés. Dans notre vision des choses, notre quotidien n'est pas empreint de malentendus mais bien au contraire de compréhension. Des malentendus, il est vrai, surviennent de temps à autre, mais ils ne constituent sans doute que quelques pourcents des actes de langage quotidiens et, de surcroît, ils sont généralement anodins pour la transmission du sens global, vu qu'ils ne concernent souvent qu'un détail, ou que le sens peut malgré tout être inféré grâce à la redondance et à l'aide du contexte.

Un indice pour l'argument défendu dans cet article est le fait suivant. Si on demande à quelqu'un de relater un malentendu qui lui est arrivé récemment, on le met souvent dans un certain embarras. En fait, d'emblée, aucun ne lui vient à l'esprit. Cela peut s'expliquer par plusieurs raisons: d'un côté, nous savons bien que rien n'est plus exotique que notre quotidien, dont nous sommes plutôt des acteurs que des observateurs, et de l'autre, les malentendus proviennent la plupart du temps d'un contexte personnel ou familial, de sorte qu'on n'a pas nécessairement envie de les étaler publiquement. Ou bien leur récit demanderait un tel effort de contextualisation que l'on renonce à le faire. Et vu le fait que ceux-ci sont le plus souvent clarifiés sur le champ, ils ne restent guère gravés dans la mémoire. L'hypothèse selon laquelle les humains ne ressentent pas leur quotidien comme empreint de malentendus pourrait certainement être établie par des études empiriques.

3. LE CO(N)TEXTE:

LE GRAND «ÉLIMINATEUR» DES MAL-ENTENDUS

Vu sous l'angle de la technologie de traitement et de transmission de données, le plus grand défaut des langues naturelles est leur absence d'univocité, qualité exigeant que chaque unité lexicale ou grammaticale s'exprime par un signe et que, inversement, chaque signe exprime une seule unité de sens. Les logiciens parlent dans ce contexte de rapports biunivoques. En ce qui concerne les langues naturelles, un de leurs traits inhérents est justement leur ambiguïté (un élément présente deux ou plusieurs sens) et leur caractère vague (l'adjectif *grand*, par exemple, assume une valeur fort différente selon que l'on parle d'un nez ou d'un arbre). Loin d'être un défaut, ces deux particularités du langage humain lui confèrent la souplesse nécessaire pour pouvoir s'adapter continuellement à de nouveaux besoins de désignation. Dans le domaine du lexique, des mots monosémiques sont rares, et le lexème prototypique véhicule deux ou plusieurs sous-significations ou acceptions (bisémie et polysémie), souvent issues de processus métonymiques ou métaphoriques. Ainsi, le mot *souris* (tout

comme angl. *mouse* et all. *Maus*) ne désigne pas seulement un rongeur, mais également, entre autres, un petit appareil permettant de déplacer le curseur sur l'écran d'un ordinateur. Autre exemple: pour un non-francophone, il est très surprenant que *parents* puisse véhiculer deux réalités clairement distinguées dans d'autres langues: *Eltern vs Verwandte*, *parents vs relatives*, *genitori vs parenti*, etc. Les champions de la polysémie sont souvent les verbes. Ainsi, le verbe allemand *einstellen* englobe une douzaine de sens très divers dont 'cesser', 'embaucher' et 'ajuster'. Au vu de tels écarts du principe de l'univocité, on peut se demander si cet état de fait ne mène pas continuellement à ces pannes communicatives nommées malentendus. La réponse est clairement négative, ceci grâce à la force prodigieuse du co(n)texte pour résoudre les ambiguïtés, c'est-à-dire du cotexte (l'ensemble du texte situé autour d'un mot) et du contexte (la situation d'énonciation concrète). Ainsi, déjà le cotexte de *souris* ne laisse aucun doute sur l'acception activée, par exemple s'il est accompagné de cooccurrents comme *chat*, *attraper*, *femelle* respectivement *écran*, *cliquer*, *sans fil*. Dans le cas de *parents*, ce sont normalement déjà les déterminants (*ses* resp. *des*) qui suffisent pour trancher, et ce choix – effectué par l'interlocuteur – peut encore être confirmé par les adjectifs épithètes environnants tels que *futurs*, *jeunes*, *propres*, *véritables*, *adoptifs* resp. *nombreux*, *proches*, *lointains*, *éloignés*. Pour le verbe allemand *einstellen*, la clarification du sens activé est intimement liée au cooccurrent qui occupe la fonction d'objet direct: 'cesser' avec *Verfahren*, *Betrieb*, *Zahlungen*, 'embaucher' avec *Mitarbeiter*, *Personal*, *Arbeitslose* et 'régler' avec *Gerät*, *Lautstärke*, *Visier*.

En résumé, par nos propos, nous ne mettons pas en doute le fait que la langue soit intrinsèquement ambiguë et vague, mais nous pouvons également constater que la quasi-totalité des «dégâts» qui pourraient en découler sont levés par le cotexte et le contexte.

4. UN CAS AGGRAVÉ:

LA PRÉSENCE DE DIFFÉRENTES LANGUES

Dans un premier temps, et pour simplifier, nous avons fait abstraction des cas où deux (voire plusieurs) langues différentes entrent en jeu. Certes, puisqu'il s'agit de langues naturelles, dont les caractéristiques sont, nous venons de le voir, l'ambiguïté et la polysémie, la donne est fondamentalement la même, mais celles-ci ont des répercussions plus nettes. Non seulement des malentendus surviennent ici plus fréquemment, mais ils sont souvent de nature plus élémentaire. C'est du moins ce que nous suggère le bon sens. Mais à notre connaissance, il n'existe à l'heure actuelle pas d'étude comparative qui établisse la fréquence et la profondeur des malentendus sans/avec la présence de plusieurs langues.

Lorsque dans une communication sont impliquées deux (ou plusieurs) langues, nous pouvons distinguer quatre constellations. Les deux cas les plus évidents sont que l'échange de propos se déroule soit dans la langue maternelle du locuteur A, soit dans celle de son interlocuteur B. Dans une telle communication, appelée parfois exolingue, un des deux participants doit s'exprimer dans une langue faible. En raison de ce handicap, il est en droit de s'attendre à un étayement linguistique de la part du locuteur natif (par exemple, pour une lacune lexicale). Et celui-ci est censé faire des efforts d'une part pour comprendre le sens d'un énoncé malgré une forme incomplète et imparfaite, et d'autre part pour faciliter la tâche de l'allophone, par exemple par l'utilisation d'un vocabulaire élémentaire ou par un débit ralenti.

Le troisième cas de figure, toujours plus répandu dans notre monde globalisé, est le recours à une troisième langue, étrangère pour les deux interlocuteurs. De facto, il s'agit d'une langue de grande diffusion, principalement de l'anglais (américain), qui est alors souvent utilisé comme *lingua franca* dans une forme simplifiée et approximative. Dans ce cas, on doit généralement se contenter de la transmission «brute» du message, qui peut être le résultat final d'une négociation de sens prolongée. Il va de soi que cette constellation entraîne dans son sillage toutes sortes de petits ou grands malentendus, mais également de l'incompréhension. Mais cette non-compréhension immédiate peut, dans l'interaction directe, souvent être réglée par des actes de langage réparateurs comme une demande de répétition d'un énoncé ou une demande de précisions et d'explications.

La quatrième possibilité finalement est celle qu'on a aussi appelée le «modèle suisse», selon lequel chaque personne s'exprime dans sa propre langue et part du principe – ou a du moins l'espoir – que son ou ses partenaires allophones le comprennent. Ce dernier arrangement est pratiqué dans de nombreuses organisations, commissions et entreprises dont l'activité s'étend dans la Suisse entière, et en particulier au Parlement national et dans les commissions fédérales. Il s'agit de situations dans lesquelles il importe que le locuteur puisse vraiment dire ce qu'il veut dire, sans concessions quant à la précision de son propos, imposées par un code maîtrisé de manière limitée. Mais l'inconvénient de cette configuration est qu'on ne peut jamais être sûr que l'interlocuteur ait vraiment saisi le sens – et *a fortiori* les nuances – d'un message.

Le locuteur qui doit s'exprimer dans une langue maîtrisée que partiellement doit éviter de nombreux écueils. Les fameux *faux amis* ne sont que la partie visible de l'iceberg. Mais si l'interlocuteur a une certaine expérience de la communication exolingue, il s'attend à toutes sortes de choix erronés, notamment ceux dus à des faux amis partiels. Voici trois exemples d'interférences produites par des germanophones: *une <démonstration> des conducteurs de taxi* (→ *manifestation*); *enfermer les valeurs dans un <trésor>* (→ *coffre-fort*); *la <recette> de mon médecin* (→ *ordonnance*). L'interlocuteur natif est souvent conforté dans sa «lecture» non

seulement par des facteurs comme le sujet traité et la situation de communication, mais également par le cotexte, par exemple *une <démonstration> (spontanée/nationale/interdite) des conducteurs de taxi*. Les faux amis peuvent parfois concerner des domaines très sensibles. Le fait qu'en anglais le signifiant *billion* ne soit pas l'équivalent du français (et de l'allemand) *billion* mais bien de *milliard* (mille millions) est à l'origine de nombreuses erreurs de chiffres.

Des personnes qui ont à leur actif une longue expérience de la constellation exolingue en question, notamment les enseignants de langues étrangères, sont presque toujours à même de retrouver le sens d'un énoncé, même fortement défiguré, ou du moins d'avancer une hypothèse plausible. Ainsi, la compréhension de cet énoncé produit par un apprenant francophone de l'allemand *<Für ihn die Liebe ist diffikult>* n'a posé, dans son co(n)texte, aucun problème à son destinataire: celui-là a en effet simplement voulu dire *Das Leben ist schwer für ihn*.

Selon le récit biblique, les problèmes de compréhension interlinguistique seraient les conséquences de la construction de la tour de Babel qui aurait entraîné comme punition divine la confusion des langues. Nous n'avons qu'à en prendre acte. Toutefois, nous avons meilleur temps de ne pas trop espérer le bruit d'un vent impétueux et l'apparition de langues de feu, car aucun nouveau miracle de Pentecôte ne se dessine à l'horizon.

5. LE TRIPLET *DAS GESAGTE* – *DAS GEMEINTE* – *DAS VERSTANDENE*

Il existe un grand nombre d'études consacrées au phénomène du malentendu, non seulement d'un point de vue linguistique mais aussi philosophique, sociologique et ethnologique. Les chercheurs ont eu besoin de beaucoup de finesse d'esprit pour distinguer le *malentendu* de concepts apparentés (par exemple, *erreur*, *faute*, *méprise*, *confusion*, *quiproquo*, *jugement fallacieux*). Plusieurs typologies ont été proposées, reposant notamment sur la distinction fondamentale entre malentendus d'origine linguistique et malentendus d'origine non linguistique (parmi ces derniers les fameux malentendus culturels). Pour les premiers, on a établi des sous-classifications qui se basent sur le niveau de langue déclenchant le malentendu: niveau phonétique, grammatical ou sémantique.

Il est difficile de dire lequel de ces niveaux de langue génère, dans la communication quotidienne, le plus grand nombre de malentendus. Mais les plus saillants sont certainement ceux relevant de la sémantique lexicale, et c'est probablement aussi ceux-ci que nous arrivons à retenir le mieux. Chacun d'entre nous a l'une ou l'autre anecdote «en stock», et la plupart du temps, les exemples les plus frappants proviennent d'une situation entre deux langues.

Cédons un moment à la tentation de rapporter brièvement quelques anecdotes, en commençant par deux cas qui concernent le niveau phonétique.

Un étudiant, locuteur d'une langue maternelle qui ne connaît pas le phonème /y/, pose après son arrivée en Suisse cette question: «*Où se trouve le [buro] de la secrétaire?*» En effet, il ne pouvait pas se douter que la différence phonétique minimale entre *bureau* et *bourreau* risquait de le faire tomber dans un tout autre registre.

Dans le français de Suisse romande (peut-être surtout chez les jeunes), on peut observer une confusion de la voyelle nasale [ã] avec [õ], par exemple dans *canton* [kãtõ], *content* [kõtõ], *les enfants* [lezãfõ]. J'ai récemment été témoin d'une conversation entre deux personnes (qui ne se connaissaient que vaguement), dont le début était le suivant: A: *Votre mari n'a pas pu venir?* B: *Non, il a un [kãsɛr].* A: *Ah non! Je suis navré d'apprendre cela.* Après un moment de stupéfaction de la part de B, les choses ont été rapidement tirées au clair. Il s'avéra que le mari de B chante dans un chœur. Il est clair que la confusion des deux nasales, si elle devait faire une percée, générerait un assez grand nombre de nouveaux homonymes dont *concert* – *cancer*.

Les malentendus les «moins saillants» sont probablement ceux dus à une syntaxe ambiguë. Ainsi, le fait divers suivant relatant un accident de la route contenait une ambiguïté insoluble – même en ayant recours au co(n)texte – par rapport au nombre de personnes qui y ont trouvé la mort: *Bei dieser Frontalkollision wurden alle Insassen, die nicht angegurtet waren, getötet*: 'À cette occasion, tous les passagers qui n'étaient pas attachés ont été tués'. Cette proposition relative permet deux lectures, une restrictive (ont été tués ceux et seulement ceux qui n'étaient pas attachés) et une non restrictive (il n'y a pas de survivants: tous les passagers, parce qu'ils n'étaient pas attachés, ont trouvé la mort). À l'oral, c'est souvent l'intonation qui permet de trancher. Contrairement à l'allemand, où toutes les relatives sont séparées par une virgule, le français donne la possibilité, à l'écrit, de lever l'ambiguïté par la ponctuation. En effet ce n'est qu'avec l'emploi non restrictif (ou appositif) que les virgules sont de mise. En soi, tout serait alors clair, pour autant que les francophones (et les apprenants «FLE») maîtrisent ce genre de subtilités...

Des malentendus d'ordre lexical, surtout quand deux langues entrent en jeu, nous mettent souvent dans des situations bizarres voire inconfortables. Dans beaucoup de cas, ils sont le résultat de faux amis entre deux langues, le plus souvent de faux amis partiels. Alors que je voyageais comme étudiant à travers les États-Unis, je cherchai, dans une petite ville de province, une chambre d'hôtel. Conforté par des correspondances entre l'allemand et l'anglais comme *gut-good*, *neu-new*, *alt-old*, je me suis renseigné à la réception sur un *free room*, en faisant confiance ici aussi à la paire étymologique *frei-free*. La réceptionniste m'a dit, gentiment mais fermement, qu'ils n'en avaient pas. Mais ayant vu que les gens arrivés après

moi avaient reçu une chambre sans problème, j'ai fait un deuxième essai, en utilisant la même formule. C'est seulement lorsque la réceptionniste m'a donné l'adresse de l'Armée du Salut que j'ai enfin compris la nature de ma faute (*free ≠ available*). *È vero, non è ben trovato*. Ce n'est d'ailleurs que récemment que j'ai découvert un site internet intitulé *How to get free hotel rooms...*

Mais c'est sans doute au niveau pragmatique que revient la plus grande importance dans la genèse de malentendus, c'est-à-dire à l'influence des facteurs extralinguistiques dans lesquels s'inscrit un échange communicatif. La pragmatique, et notamment la théorie des actes de langage, tient compte du fait que, dans une conversation, il ne s'agit jamais d'une mauvaise compréhension de mots isolés, mais de «*words in use*», c'est-à-dire utilisés dans des actes de langage, voire des séquences d'actes de langage.

Dans le présent article, nous n'avons pas l'intention de proposer (et d'illustrer par des exemples pertinents) une classification avec des distinctions fines des malentendus linguistiques. Notre but est plutôt de condenser nos réflexions en un triplet de termes, qui nous paraît être en même temps fort simple, mais néanmoins très performant, et dont les deux premiers relèvent du locuteur et le troisième de l'interlocuteur (et dont la concision est difficilement exprimable en français):

- *Das Gesagte* (ce qui est dit, littéralement «le dit»)
- *Das Gemeinte* (ce qu'on veut dire en disant quelque chose)
- *Das Verstandene* (ce qui est compris par l'interlocuteur)

En se basant sur ce triplet de termes, on ne peut s'empêcher de tenir compte également, du moins de manière implicite, de son contraire, à savoir *das Nicht-Gesagte* (ce qui n'est pas dit), *das Nicht-Gemeinte* (ce qu'on n'a pas voulu dire) et *das Nicht-Verstandene* (ce qui n'a pas été compris). On le sait de par notre expérience quotidienne – et les thérapeutes de couple ne nous contrediraient certainement pas: les non-dits et les sous-entendus ont souvent encore une plus grande importance que ce qui est dit.

Certaines catégories et structures grammaticales véhiculent, de manière privilégiée mais pas exclusive, une signification. Ainsi, le verbe fait ordinairement référence à une action, le pluriel à une pluralité, le futur à un avenir, etc. Ce constat vaut tout spécialement pour les types de phrase. Certes, vu qu'il n'existe dans les langues qu'un petit nombre de structures pour les types de phrase, celles-ci doivent être susceptibles d'exprimer plusieurs dizaines d'actes de langage. Illustrons cela par un exemple. L'utilisation prototypique de la phrase interrogative est de poser des questions informatives (*Pourquoi les chats mangent-ils de l'herbe?*). Mais comme on le sait, dans certains co(n)textes, et surtout dans sa forme négative, cette structure a une grande proximité – plus ou moins conventionnalisée – avec l'acte de langage «critiquer; faire des reproches» (*Pourquoi ne m'as-tu pas rappelé?*). L'avantage communicatif de cette structure pour le locuteur est évident. En effet, il peut laisser à l'interlocuteur le soin de percevoir – ou non – cet énoncé comme un reproche. Et si celui-ci le prend

effectivement dans ce sens et qu'il manifeste par la suite sa contrariété, le locuteur peut se rétracter par rapport à cette «lecture» en insistant pour se faire prendre au mot et se tirer ainsi d'affaire: *Mais ce n'était qu'une question...* Notons qu'une telle stratégie, qui tâte le terrain, ne fonctionnerait pas avec la formulation explicite d'un reproche du type: *Tu aurais dû me rappeler.*

C'est à l'écrivain William Blake qu'on attribue cette affirmation, certainement un brin provocatrice: «L'auteur amène les mots, le lecteur le sens». Strictement parlant, cette affirmation ne peut pas être considérée comme correcte, dans la mesure où l'auteur d'un énoncé, en engageant des moyens linguistiques, donne, lui aussi, un sens à ses propos. Mais vu que ce sens attribué par le locuteur n'est pas directement accessible à l'interlocuteur et au lecteur, celui-ci doit le déduire de la signification des mots et de leur arrangement. Mais ces mots – et c'est là que l'argument de Blake est boiteux – sont à leur tour porteurs de sens. En tout cas, décoder un message, c'est-à-dire extraire le sens d'un énoncé, est une opération beaucoup plus complexe que par exemple déballer un cadeau. Il s'agit d'un processus actif de (re)constitution de sens qui est rendu possible en premier lieu par la compétence linguistique de l'interlocuteur. Sans une connaissance minimale de la langue en question, l'intercompréhension reste très aléatoire, même si dans l'interaction directe, des moyens non verbaux peuvent partiellement compenser le manque de connaissances linguistiques. Mais l'interlocuteur a recours, outre à l'énoncé lui-même, à diverses autres sources d'information, parmi lesquelles notamment la connaissance du contexte de l'énonciation, celle du sujet dont il est question ainsi que, d'une manière générale, son savoir encyclopédique (en allemand, on parle de *Weltwissen*). Ce 'savoir sur le fonctionnement du monde' bloque par exemple automatiquement une lecture – théoriquement possible – d'une affiche à l'entrée d'un musée *Ouvert le lundi*, selon laquelle ce musée serait fermé les autres jours de la semaine. Toutes ces connaissances peuvent grandement favoriser la constitution de sens par l'interlocuteur. Un des «outils de décodage» les plus utiles est cependant la faculté d'inférence. Un interlocuteur expérimenté possède une sensibilité très développée pour «palper» un énoncé selon les indices d'un message implicite. Ce raisonnement – on pourrait parler d'un «calcul interprétatif» – permet de faire des hypothèses sur ce que le locuteur a effectivement voulu dire... ou ne pas dire. Dans beaucoup de cas, ce processus est automatique et inconscient, et les inférences sont faciles à dégager. Ainsi, il ne faut pas beaucoup d'imagination pour interpréter une phrase déclarative comme *Je n'ai pas de fourchette*, prononcée au début d'un repas par un membre de la famille, comme une requête indirecte. Autre exemple: l'acte de langage 's'enquérir d'un souhait', réalisé par une phrase interrogative comme *Est-ce que tu aimerais un thé?* peut exprimer, dans une lecture indirecte, l'acte de langage 'exprimer sa propre préférence': *J'ai envie de boire un thé (et si tu veux te joindre à moi je t'en sers également un).*

Mais il existe des cas plus complexes où il s'avère difficile, voire aléatoire, d'«ausculter» un énoncé pour trouver les non-dits. Prenons l'exemple d'un commentaire qu'un auditeur ferait à un conférencier après son discours: *Votre exposé était très [... ..]*. Chaque adjectif qui remplit cette lacune peut – mais ne doit pas – être interprété par rapport à ce qu'il ne dit pas. Ainsi, il peut par exemple signifier ceci: *classique* (→ très traditionnel, n'apporte rien de nouveau), *savant* (→ ennuyeux, trop compliqué pour le public cible), *original* (→ singulier, bizarre), *varié et stimulant* (→ décousu, il manque un fil rouge), *bien structuré* (→ mais c'est son seul mérite). Dans le même ordre d'idée: *on pouvait très bien le suivre* (→ de contenu banal, intellectuellement peu exigeant), *avec un ppt très bien fait* (→ avec peu de substance au niveau du contenu), etc. En tout cas, notre conférencier serait mal inspiré de prendre chaque commentaire – avec ses adjectifs à connotation à première vue neutre voire positive – comme un compliment! Nous le savons tous: le décodage de compliments est un art qui est au moins aussi compliqué que la bonne compréhension des certificats de travail, où il faut également savoir lire entre les lignes, par exemple *Il s'est efforcé d'exécuter les travaux qui lui étaient confiés* (→ essayé mais pas pu) ou *Elle nous a quittés d'un commun accord* (→ Elle a été licenciée).

Le décalage entre *das Gesagte* et *das Gemeinte* fait l'objet de nombreux sites et blogs sur internet, sous des intitulés comme *What British people say vs what they really think*. Ainsi, si un Anglais est bousculé par un étranger, il dira peut-être, en suivant son code de bonne conduite: *I'm sure it's my fault*, mais n'étant pas dupe, il pense évidemment le contraire: *It's your fault*. Mais il se peut qu'il ne soit pas conscient du fait que la personne à l'origine du «dérangement» soit tout étonnée de cette excuse pour quelque chose dont on n'est pas à l'origine. Et elle est certainement confortée dans son idée que les Anglais sont finalement des êtres humains plutôt bizarres (*Why do they think it was their fault?*).

Il en est des malentendus comme des accidents de la route. Tout le monde aimerait les éviter, et pourtant ils font partie de notre vie. Dans les deux cas, nous partons du principe que tout va toujours bien, et heureusement c'est normalement le cas. C'est que dans nos échanges de propos, nous pouvons normalement nous appuyer sur deux principes vitaux pour le bon fonctionnement de la cohabitation et la communication entre humains: la confiance et la bonne foi. Car en fin de compte, comprendre c'est avant tout vouloir comprendre.

6. LES MOTS *MISSVERSTÄNDNIS* ET *MALENTENDU* DANS LES CORPUS DIGITALISÉS

Il semble que les malentendus que nous rencontrons dans notre vie quotidienne sont assez différents de ceux qui arrivent dans le grand monde. C'est du moins l'hypothèse que nous pouvons échafauder si nous examinons de plus près l'emploi des termes *Missverständnis* et *malentendu* dans de vastes corpus digitalisés. Le malentendu prototypique dans la sphère privée est la plupart du temps banal et de courte durée, alors que ce n'est pas le cas pour ceux dont il est question dans les corpus digitalisés, bases de données qui se fondent sur des quantités énormes de textes, notamment journalistiques. En effet, si nous examinons les cotextes dans lesquels les deux noms apparaissent, par exemple dans le *Wortschatz-Portal Uni-Leipzig*, nous pouvons rapidement constater que l'utilisation emblématique aussi bien de *Missverständnis* que de *malentendu* concerne des malentendus largement répandus, profonds et regrettables, voire tragiques. Illustrons cela par les voisins situés immédiatement à gauche du mot-clé *Missverständnis*, qui appartiennent, abstraction faite des déterminants, le plus souvent à la catégorie des adjectifs. Cf. le tableau suivant avec les cooccurrents à gauche:

Voisins significatifs à gauche de *Missverständnis*:

ein (3480.33), *einem* (962.84), *großes* (574.49), *kein* (300.37), *das* (272.24), *verbreitetes* (163.77), *weit verbreitetes* (157.56), *grosses* (156.24), *Ein* (147.25), *grundlegendes* (128.09), *bedauerliches* (117), *dieses* (92.71), *häufiges* (89.14), *fundamentales* (85.46), *fatales* (80.83), *völliges* (76.15), *tragisches* (72.98), *totales* (71.44), *fatalen* (63.4), *Das* (56.94), *weitverbreitetes* (54.74), *Dieses* (53.26), *eklatantes* (52.51), *großen* (49.17), *grobes* (44.09), *harmloses* (42.87), *größte* (41.72), *grundsätzliches* (39.87), *dummes* (37.87), *massives* (37.17), *manches* (36.3), *kulturelles* (34.53), *komplettes* (34.06), *grundsätzlichen* (32.01), *mögliches* (31.25), *verbreiteten* (28.01), *kleines* (26.27), *große* (26.11), *als* (22.93), *grosse* (15.51), *weiteres* (15.31), *grossen* (14.73), *jedes* (11.93), *dem* (7.73), *diesem* (7.32).

Sans entrer dans les détails, on peut faire, à partir de ce tableau, les constats suivants: parmi les cooccurrents les plus fréquents figurent – et cela n'est bien sûr pas une surprise – les déterminants (*ein*, *das*, *dieses*, etc.) et les adjectifs. Parmi ces derniers, ceux qui expriment une relation (par exemple, *kulturell*) sont très rares par rapport aux adjectifs qualificatifs au sens étroit du terme. Quant à leur contenu, on peut les classer en trois catégories: l'étendue et la fréquence du phénomène (*verbreitet*, *weit verbreitet*, *häufig*), son ampleur et sa profondeur (*gross*, *grundlegend*, *grundsätzlich*, *fundamental*, *völlig*, *grob*, *total*, *massiv*) et son appréciation, d'ailleurs toujours négative (*bedauerlich*, *fatal*, *tragisch*, *dumm*).

Les deux dernières dimensions sémantiques dominent également en français et en anglais, cf. pour l'ampleur et la profondeur en français *grand, énorme, gros, immense, fondamental, profond* et en anglais *fundamental, big, profound, significant, complete, huge, total, major*, et pour l'appréciation *terrible, grave, regrettable, tragique, malheureux, fâcheux, malencontreux* resp. *unfortunate, tragic, embarrassing, horrible*. En revanche, dans les trois langues, des adjectifs avec le sens de 'sans grande importance' sont plutôt rares dans notre corpus, par exemple *harmlos, klein* resp. *petit, léger* et *little, innocent*.

Alors qu'en anglais – comme en allemand – les adjectifs occupent la place devant le nom qu'ils qualifient, ils se placent en français généralement à droite de celui-ci. Cette position est même obligatoire pour les emplois relationnels (*administratif, culturel, linguistique, initial*). Ce qui frappe cependant ici, c'est le grand nombre d'adjectifs qualificatifs antéposés. Ceci a certainement à voir avec le fait que ces adjectifs expriment un haut degré d'intensité, un aspect qui peut encore être accentué par l'antéposition (*un énorme malentendu*). Mais alors que par exemple *tragique* se place, dans le corpus de Leipzig, de préférence avant le nom, les proportions sont plus équilibrées pour *profond*. Une analyse plus fine permettrait certainement d'expliquer de plus près cette répartition.

À la droite du mot-clé, on retrouve surtout des verbes, et leurs significations sont très révélatrices: un *Missverständnis* naît (*entstehen, aufkommen; s'installer, survenir, apparaître*), ou est à la base de quelque chose (*zugrundeliegen*) ou bien il s'avère seulement progressivement en tant que tel (*sich herausstellen*). Il s'agit alors par la suite de le clarifier (*aufklären; éclaircir*), puis si possible de le régler (*ausräumen, aus der Welt schaffen; lever, éliminer*) et d'essayer de l'éviter à l'avenir (*vermeiden, vorbeugen; prévenir*). En résumé, les cooccurrents verbaux de notre lexème montrent en toute clarté que les êtres humains n'aiment pas que des malentendus persistent. Il s'agit plutôt d'en éclaircir la naissance et les causes, et de les faire disparaître dans les meilleurs délais, ceci lié à l'intention de les éviter, si possible, à l'avenir. Une entreprise louable, certes, mais en fin de compte plutôt un travail de Sisyphe...

Une analyse sommaire des cooccurrents du participe passé *missverstanden* nous rappelle encore une autre réalité: avec les malentendus il ne s'agit souvent pas d'une affaire objective, mais simplement de la perception ressentie par un des deux interlocuteurs. En effet, les phrases typiques dans lesquelles ce participe apparaît, accusent la structure suivante: *Du hast mich [... ...] missverstanden* ou bien *Die Regierung fühlte sich [... ...] missverstanden*. Les adverbes et les adjectifs utilisés comme adverbes qui figurent le plus souvent dans ces lacunes concernent la fréquence (*manchmal, oft, häufig, dauernd, ständig, immer*), le degré de probabilité (*wohl, offenbar, möglicherweise*), le degré d'intensité (*gründlich, völlig, total, komplett, leicht*) et l'intentionnalité (*bewusst, absichtlich*). Il va de soi que la perception du locuteur ne doit pas nécessairement coïncider avec celle de

son interlocuteur, et tomber d'accord sur une même interprétation d'une situation peut nécessiter un long processus de négociation.

Dans le but de mieux comprendre pourquoi, dans les corpus digitalisés, il est presque toujours question de malentendus profonds, graves, voire tragiques, nous avons examiné les domaines dans lesquels les noms *Missverständnis* et *malentendu* sont utilisés. Une analyse sommaire de deux cents occurrences allemandes et françaises tirées du *Wortschatzportal Uni-Leipzig* aboutit au résultat que celles-ci proviennent surtout de domaines comme la politique et la diplomatie, cf. (a), (b), (c), (d), (e), les accidents, cf. (f) et (g), et le sport, cf. (h) et (i). En outre, dans une grande partie des occurrences pertinentes, *Missverständnis* resp. *malentendu* ne se réfèrent pas à une mauvaise compréhension entre deux personnes dans une interaction directe, mais concernent des contacts entre des partenaires institutionnels comme par exemple des gouvernements. Dans ces cas-là, les deux noms ne se rapportent pas toujours – ou du moins pas toujours exclusivement – à une mauvaise compréhension de propos échangés, mais adoptent plutôt le sens de 'divergence d'appréciation' ou de 'mauvaise appréciation d'une situation ou d'actes'. Ceci vaut notamment pour les occurrences concernant la diplomatie et le sport.

(a) Es wäre ein grosses **Missverständnis** für Amerika, mangels Terroranschlägen seit dem 11. September 2001 zu glauben, die Gefahren für die USA seien vorbei. (2011-01-16)

(b) Il a mesuré le grand **malentendu** qui sépare les États-Unis du reste du monde. (2010/04/05)

(c) Mit etwas weniger Ideologie hätte sich manches **Missverständnis** zwischen Ost und West verhindern lassen. (2011-01-21)

(d) Georgiens Botschafter in Deutschland, Lewan Dutschidse, glaubt an ein **Missverständnis** auf deutscher Seite. (2011-01-13)

(e) Elle espère que le **malentendu** est levé et que la menace d'incident diplomatique s'est évanouie.

(f) Ursache für den Unfall war den Angaben zufolge ein **Missverständnis** zwischen dem Piloten des A380 und dem Bodenpersonal. (2010-12-22)

(g) Doch dann kam es zu einem **Missverständnis** zwischen dem Ersten Offizier William Murdoch und Steuermann Robert Hitchins. (2010-12-18)

(h) Im letzten Drittel dann der schnelle Schock: In Überzahl nutzte Krefeld ein **Missverständnis** in der Defensive. (2011-01-16)

(i) Da ein **Missverständnis** zwischen Mesut Özil und Miroslav Klose, dort eine missratene Ballkontrolle von Lukas Podolski. (2010-12-18)

Notamment dans les exemples qui concernent les échanges diplomatiques, le mot *malentendu* est souvent mis entre guillemets, cf. (k). Quand on sait que, dans le discours diplomatique, l'ambiguïté est considérée comme une vertu, il s'agira certainement dans bien des cas non d'un véritable malentendu mais plutôt d'une provocation pour tester la réaction de la partie adverse. Des malentendus qui concernent la vie privée (l) proviennent en premier lieu de la presse *people*. Dans certains cas, la genèse d'un malentendu est expressément attribuée au fait que quelqu'un s'est exprimé dans une langue qu'il maîtrise mal, cf. (m).

(k) Außenminister Guido Westerwelle (FDP) sprach von einem «**Missverständnis**». (2010-12-23)

(l) La rencontre se mue vite en idylle mais, à la suite d'un **malentendu**, le couple se sépare en très mauvais termes.

(m) L'athlète, dont la langue maternelle est l'anglais, évoque un «**malentendu**».

7. CONCLUSION

Notre tour d'horizon du phénomène des malentendus nous a montré que ceux-ci sont dans notre quotidien certes omniprésents mais qu'ils ne représentent pourtant pas le cas normal de la communication humaine. Si tel était le cas, nous aurions à plaindre, dans notre monde dominé par la technologie, beaucoup plus d'incidents et d'accidents qui seraient la conséquence d'une communication non réussie ou que partiellement réussie. Presque tous les malentendus potentiels dus au caractère ambigu et vague de la langue sont neutralisés, notamment par la redondance et par la situation de communication dans laquelle ils s'insèrent. Par une analyse sommaire du lexique pertinent, nous avons finalement pu montrer que les malentendus de la sphère privée sont en grande partie différents de ceux dont on parle dans le discours public.

© Anton Näf

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— CULIOLI Antoine, 1990: *Pour une linguistique de l'énonciation*. Paris: Ophrys

Till Eulenspiegel ou le Malentendu imaginaire

Alexander SCHWARZ

Université de Lausanne

Résumé:

Le malentendu, notamment le malentendu intentionnel, semble être la caractérisation parfaite du comportement communicatif de Till Eulenspiegel, héros du roman en prose allemand du début du XVI^{ème} siècle couronné par un succès international. Eulenspiegel n'est pas suffisamment compris ni expliqué, que ce soit par ses *espiègleries* – c'est à lui que la langue française doit ce mot et celui d'*espiègle* – ou par la désignation de ses actions et aventures comme *tours*. Mais si l'on regarde les textes de plus près, la classification des *échecs* (dans le sens d'Austin)¹ comme malentendus s'avère elle-même être un malentendu. Il faut donc chercher une alternative, non seulement pour la caractérisation d'Eulenspiegel et de la technique de ses tours, mais aussi pour la conceptualisation de la communication tout court.

Mots-clés: Eulenspiegel, techniques d'espiègleries, malentendu, malentendu intentionnel, apories, ironie, ironie réceptive, théorie de la communication

¹ Austin 1970, p. 52.

«la vie est le but de l'art. l'art peut mécomprendre ses moyens et ne faire que mirer la vie au lieu de la créer»².

1. LE MALENTENDU IMAGINAIRE: THÈSE

1.1. UN TEXTE DE 1515 ET SA LECTURE DE 2015

Les 5 et 6 décembre, journées de notre colloque, signifient pour les enfants de nombreux pays recevoir des chaussures, bottes et chaussettes pleines de gourmandises. C'est dans ce contexte que s'inscrit la fameuse histoire 19 de l'*Eulenspiegel*, qui se déroule en cette période d'un XIV^{ème} siècle fictionnel. C'est le plus connu des 96 épisodes de ce *Prosaroman* (roman en prose), dont la première version complète date de 1515, imprimée chez Jean Grüninger au Quai de Sable 2 à Strasbourg. Nous nous trouvons l'après-midi du 5 décembre devant l'église de Saint-Nicolas à Brunswick, lieu de domicile de Herman Bote, l'auteur présumé du roman.

Vers la fin de l'épisode, on lit que

«[...] la fête de saint Nicolas tombait le lendemain. Ulespiègle alla s'installer avec sa marchandise au-devant de l'église, et vendit toutes ses chouettes et ses guenons, et en retira beaucoup plus d'argent qu'il n'en avait donné au boulanger pour la pâte»³.

Les premières traductions du roman se firent à Anvers autour de 1520, et selon certains chercheurs – de la région – même avant 1515⁴. Elles nous livrent des premières versions en anglais, en néerlandais et en français. Toutes ces versions ne contiennent qu'une cinquantaine des 96 épisodes allemands et ne nous disent par exemple rien sur les chouettes et les guenons. Ce n'est qu'en 1866 que Pierre Jannet traduit le texte allemand complet et révèle leur mystère aux francophones.

«Quand Ulespiègle fut de retour à Brunswick, dans l'auberge des boulangers, un boulanger du voisinage le fit venir chez lui et lui demanda quel était son métier. Ulespiègle répondit: "Je suis garçon boulanger." Le boulanger dit: "J'ai justement besoin d'un garçon; veux-tu entrer à mon service? – Oui" répondit Ulespiègle. Comme il était chez lui depuis deux jours, le boulanger lui dit de pétrir jusqu'au matin, car il ne pouvait lui aider. "Bien, répondit Ulespiègle; mais qu'est-ce que je pétrirai?" Le boulanger était un homme malin et mo-

² Arp 1966, p. 63.

³ Widmer 1942, p. 8, qui se base sur Jannet (trad.), 1866 dont il intègre une sélection d'histoires comme un des textes du «Moyen âge, XV^e et XV^e siècles» dans la collection de textes français pour l'enseignement du français dans les écoles en Suisse alémanique.

⁴ Koopmans, Verhuyck 1988, p. 17.

queur; il lui répondit, en se moquant de lui: “Tu es garçon boulanger et tu demandes ce que tu dois pétrir? Qu’a-t-on donc l’habitude de pétrir? des chouettes ou des guenons?” Puis il alla se coucher. Ulespiègle s’en alla dans la chambre où l’on faisait le pain et mit toute la pâte en chouettes et en guenons, et les mit au four»⁵.

Les chouettes et les guenons en pâte semblent donc être le résultat et la personnification, l’*embodiment*, d’un malentendu. Une façon de parler se transforme en une façon de faire qui va à l’encontre de la volonté et des intérêts de l’émetteur, un malentendu illocutoire donne à une locution un sens perlocutoire qui surprend le boulanger ainsi que le lecteur. Eulenspiegel (Ulespiègle dans la version dont nous nous servons ici) observerait ici les principes sémantiques – en se moquant, en revanche, des principes pragmatiques comme de l’intérêt supposé de l’émetteur de la commande.

On trouve de nombreux épisodes dans le livre mettant en évidence le fait que les interprétants corporels et matériels d’Eulenspiegel non seulement causent des dégâts économiques, mais aussi font perdre la face aux maîtres artisans pour (ou plutôt contre) qui il travaille ainsi qu’aux fournisseurs de biens et de services dont il devient client. Dans l’histoire 60, par exemple, un boucher invite au marché d’Erfurt les passants à emporter un rôti. Eulenspiegel le fait volontiers et s’en va avec, étant donné que le boucher n’avait pas parlé de paiement. De même, dans l’histoire 74, un barbier hambourgeois l’engage et lui montre où se rendre:

«Tu vois cette maison en face, où il y a de grandes fenêtres; c’est la mienne. Va-t’en par là, je te suivrai tout de suite.” Ulespiègle dit oui et s’en alla vers la maison où il entra par la fenêtre [fermée] en disant: “Bonjour, la compagnie!” La femme du barbier, qui était assise dans la boutique et en train de filer, fut effrayée et dit: “Comment! est-ce que le diable te pousse [sic]? Tu passes par la fenêtre! Est-ce que la porte n’est pas assez grande? – Chère dame, dit Ulespiègle, ne vous fâchez pas; votre mari me l’a commandé. Il m’a pris comme garçon. – Un joli garçon, dit la dame, qui fait du tort [*Schaden* dans le texte allemand. – A.S.] à son maître! – Chère dame, dit Ulespiègle, un serviteur ne doit-il pas faire ce que son maître lui a commandé?”»⁶

On est donc tenté de dire qu’Eulenspiegel lui-même n’est rien d’autre ni rien de plus que la personnification du malentendu. Les chouettes et les guenons ainsi que le rôti et les vitres ne seraient que ses métonymies, le côté matériel de sa communication, qui elle seule crée son identité.

⁵ Widmer 1942, p. 7.

⁶ *Ibid.*, p. 38-39.

1.2. QUELQUES GOUTTES THÉORIQUES

Nous n'avons pas vraiment le droit d'utiliser la langue dite normale comme réservoir de termes sans conceptualisation. Si Georges Molinié définit le *malentendu* comme une «discordance de croyance» entre un émetteur et un récepteur, ce malentendu «induit la mise en branle d'une tierce instance, capable de mesurer cette discordance»⁷. Est-ce que cette tierce instance, c'est nous, les linguistes? Dans un modèle de la réception, nous pourrions distinguer la *compréhension* (le récepteur suit l'émetteur, il y a concordance de croyance), le *malentendu* (le récepteur arrive à une autre interprétation et crée ainsi la discordance) et la *non-compréhension* (le récepteur n'arrive à aucune ou refuse toute interprétation, toute tentative de transfert de croyances).

Il me semble y avoir, cependant, plusieurs problèmes avec cette lecture, dont un petit et deux grands. Le petit consiste en le soupçon que les malentendus d'Eulenspiegel se font intentionnellement. Par exemple, l'histoire du boucher auquel nous avons fait allusion commence par la phrase: «Ulespiègle ne pouvait renoncer à ses malices»⁸.

Ce problème est mineur parce que la théorie linguistique du malentendu n'exclut pas les malentendus volontaires, même si elle les conçoit comme secondaires. L'étude des malentendus nous aiderait donc non seulement à comprendre les compétences discursives réparatrices⁹, mais aussi à comprendre les compétences discursives stratégiques¹⁰. Il faut néanmoins noter qu'un créateur de malentendus intentionnels se déplace, dans le modèle théorique, de la position du récepteur à celle du tiers, du détecteur ou détective de malentendus, peut-être du malentendu lui-même – tout en restant pour l'émetteur le récepteur de ses propos. Pour chaque personne impliquée, le malentendu présuppose sa découverte.

C'est le linguiste allemand Wolfgang Falkner qui, dans sa monographie dédiée au malentendu¹¹, met (involontairement cette fois-ci) le doigt sur le premier problème majeur découlant de la lecture de l'*Eulenspiegel* comme personnification du malentendu dans le cadre théorique établi ici. Falkner distingue entre *Missverständnis* ('malentendu') et *Missverstehen* ('mésentendre')¹². Ce dernier concept serait abstrait et n'existerait comme «réalité communicative» que si quelqu'un en parlait en l'identifiant comme un *malentendu*. La désignation d'une réception communicative comme *malentendu* serait en conséquence une manifestation de bonne compréhension et non de mauvaise compréhension.

⁷ Molinié 2003, p. 184.

⁸ Widmer 1942, p. 7.

⁹ Berthoud 1988; Dascal (éd.), 1999.

¹⁰ Hinnenkamp 1998, p. 316.

¹¹ Falkner 1997.

¹² *Ibid.*, p. 1.

Je suis conscient du fait que cette bonne compréhension est d'un côté une seconde tentative de compréhension après une première qui fut erronée ou dénoncée comme telle, comme cas de mésentente, et de l'autre la première et seule tentative de compréhension de l'interprétation dénoncée. Tout cela ne résout pas les contradictions autour du terme, au contraire, cela les amplifie.

Appliqué à notre texte sur les chouettes et les guenons, essayons de poser la question de l'auteur de cette interprétation nécessairement double. Qui est-ce qui appelle ici l'interprétation de l'autre un malentendu? Le boulanger? Eulenspiegel lui-même (dans une deuxième tentative)? Le narrateur, autre instance intermédiaire, cette fois-ci entre le récit et le lecteur, instance qui deviendrait cette troisième personne dont le récit se sert grammaticalement? Ou encore aucun d'eux, mais seulement le lecteur implicite et/ou réel, «innocent» et/ou académique?

Quant au boulanger, il ne se balade justement pas dans le métadiscursif et ne parle que de son «commerce» et de la nécessité d'une réparation en espèces.

Quant à Eulenspiegel, il initie comme dans beaucoup d'autres histoires un entretien sur les mots. On peut sans doute lire son «Ce que vous m'avez commandé» comme légitimation de sa reconstruction du discours du boulanger et de sa transformation en actions corporelles avec des résultats en même temps matériels et symboliques. Si le maître boulanger semble avoir un problème avec la bonne compréhension d'Eulenspiegel ainsi qu'avec les chouettes et guenons qui en témoignent, c'est son problème et non celui d'Eulenspiegel, qui ne prend pas en considération un possible malentendu. Le reproche adressé au boulanger est plutôt une marque d'incohérence que de malentendu ou de mésentente – qui par définition responsabilise aussi le récepteur de l'énoncé en question.

Le narrateur, qui est entré dans nos modèles comme nouvelle instance qui se glisse entre les personnages dont il parle, donne des rares évaluations du caractère d'Eulenspiegel mais jamais de sa manière de communiquer. Nous nous souvenons de son évaluation générale, «Ulespiègle ne pouvait renoncer à ses malices».

Cette lecture nous mène à la question suivante: a-t-on vraiment le droit de parler de malentendu si personne ne le fait dans le texte? Selon Bruno Clément et Marc Escola¹³, nous chercheurs devons le faire tous les jours en légitimant nos propres thèses par les «malentendus» de tous nos prédécesseurs, ce combiné avec l'affirmation espiègle que notre interprétation de l'objet en question est la bonne. Sans cela, nos publications n'auraient pas de raison d'être.

Tout cela me fait hésiter à garder le concept de malentendu – du moins pour la lecture d'*Eulenspiegel* –, aussi séduisant qu'il soit. La raison en est ce que je conçois comme le second obstacle majeur. Volker Hinnen-

¹³ Clément, Escola (éd.), 2003.

kamp¹⁴ énumère dans sa monographie, sans distance ironique, des stéréotypes sur les malentendus, parce que ceux-ci lui apparaissent comme expression du savoir métadiscursif des sujets parlants qu'il observe. Et sans ce savoir, je le répète, il ne peut y avoir ni malentendu ni réparation discursive, voire relationnelle.

Quand je lis des entrées du type «Stéréotype 3: Les malentendus sont par principe mauvais. [...] Stéréotype 4: Il faut donc se protéger contre les malentendus»¹⁵, je ressens un fort malaise. Ludwig Wittgenstein nous a appris que les erreurs – et donc les malentendus – ne peuvent être discutés hors du cadre d'un système et de ses règles constitutives. Le nier serait un malentendu – il s'agit là de son fameux paradoxe de l'observation d'une règle («Regelfolgen») ¹⁶. On peut suivre une règle, ou on peut agir à l'encontre d'une règle comme le fait Eulenspiegel, mais on ne peut pas en donner une interprétation («Deutung») ¹⁷ d'un point d'observation hors du système, comme le fait le concept de malentendu.

Vincent Jouve s'aligne sur ce constat, en tant que littéraire, quand il remarque que «malentendu» présuppose «une idée de la littérature que peu de gens, aujourd'hui, accepteraient de reprendre à leur compte». À savoir «qu'un texte fait entendre une voix, que cette voix délivre un message et que ce dernier est suffisamment clair pour qu'on ne se trompe pas sur sa teneur»¹⁸. Si déjà dans un texte du XVI^{ème} siècle cette idée est absente, l'«aujourd'hui» jouvien paraît généralisable: tout est malentendu, et en même temps, rien n'est malentendu parce qu'on ne peut pas l'éviter; il n'y a donc pas la possibilité de réparation qui est constitutive du concept de malentendu.

Tout est malentendu: Jean Starobinski, dans son œuvre magistrale sur Rousseau, nous fait partager cette découverte avec Jean-Jacques qui «désire la communication et la transparence des cœurs; mais il est frustré dans son attente, et, choisissant la voie contraire, il accepte – et suscite – l'obstacle, qui lui permet de se replier dans la résignation passive et dans la certitude de son innocence»¹⁹.

Plus tard dans son livre, il précise que Jean-Jacques «n'est pas maître de sa parole, comme il n'est pas maître de sa passion» et qu'il «ne veut pas être compris, dans la mesure où être compris veut dire être pris»²⁰. Est-ce que cela vaut seulement pour Rousseau? Eulenspiegel, en tout cas, arrive à prendre ses victimes en les comprenant mal. Dans la compréh-

¹⁴ Hinnenkamp 1998.

¹⁵ *Ibid.*, p. 98

¹⁶ Wittgenstein 1955 [1972, §138-242], cf. le commentaire d'Esfeld 2003.

¹⁷ Wittgenstein 1955 [1972, §201].

¹⁸ Jouve 2003, p. 191.

¹⁹ Starobinski 1971, p. 10.

²⁰ *Ibid.*, p. 149, 151. Dans son analyse, Starobinski prépare le terrain des découvertes dans le domaine de la relation «scandaleuse» entre corps et langage de Felman 1980 [2002] et d'autres déconstructivistes de dix ans plus tard. Cf. Schwarz, Schiltknecht, Wahlen (éd.), 2014.

sion comme dans le cas du «malentendu», la communication dévoile toujours son caractère agressif immanent.

François Récanati parle de transparence quand un signe x évoque son référent y et l'oppose à l'opacité d'un signe qui se réfère à lui-même²¹. Le malentendu type n'est pas l'opacité mais le fait de confondre transparence et opacité. Ce n'est probablement pas un hasard si l'exemple que Récanati donne pour une telle confusion remplace la transparence par l'opacité: «Quand le doigt montre la lune, il ne faut pas, comme l'imbécile selon un proverbe connu, regarder le doigt»²². La technique – ou l'imbécilité – d'Eulenspiegel me semble résider dans la réaction de regarder un oiseau ou un nuage. Un signe x n'a pas exclusivement comme référent y , mais tout l'alphabet ou presque.

Chez Molinié en revanche, le malentendu n'existe pas – justement si l'on présuppose qu'il existe: «par un apparent paradoxe [...] l'idée de malentendu implicite un certain essentialisme logico-discursif, un possible calcul du sens. C'est-à-dire, *in fine*, une autonomie isolable et essentialisable du sens»²³. La conséquence s'impose inévitablement: «Parler de malentendu, c'est le dénier»²⁴. Le concept de «malentendu» crée une illusion de transparence, de référence fiable, et en même temps la détruit en la dénonçant comme imaginaire.

Si Susana Rodriguez Rosique qualifie de «transparente» l'ironie qui se donne à voir²⁵, elle nous invite à aller chercher dans le domaine de l'ironie ce que nous n'avons pas pu trouver dans celui cependant si prometteur du malentendu: une base fiable pour reconstruire la technique d'Eulenspiegel et les lois de la communication.

2. L'IRONIE RÉELLE: ANTITHÈSE

2.1. RETOUR AUX TEXTES

Revenons à nos chouettes et guenons. *Prima vista*, la réponse du boulanger à la question de son garçon n'a rien de spécial – comme c'est le cas dans tous les énoncés des victimes d'Eulenspiegel. Le narrateur nous invite cependant à une seconde lecture en nous avertissant que «Le boulanger était un homme malin et moqueur».

Dans le tour de parole du maître boulanger, on peut distinguer trois parties. Dans la première, «Tu es garçon boulanger, et tu demandes ce que tu dois pétrir?», le maître choisit l'illocution expressive de s'étonner et il s'en sert de manière sincère pour critiquer la question bête d'Eulenspiegel.

²¹ Récanati 1979, p. 21.

²² *Ibid.*, p. 17.

²³ Molinié 2003, p. 188.

²⁴ *Ibid.*, p. 187.

²⁵ Rodriguez Rosique 2013, p. 19.

Dans la deuxième, «Qu'a-t-on donc l'habitude de pétrir?», le *donc* modalisant nous signale qu'il devient de plus en plus cholérique. Cela s'accroît dans la dernière partie avec «des chouettes ou des guenons», animaux de cauchemar par excellence chez Chaucer. Le texte du XVI^{ème} ne connaît pas encore des points d'interrogation que les éditions modernes allemandes ont le choix d'employer. Celles-ci hésitent entre «chouettes ou guenons» suivi d'un point ou d'un point d'interrogation.

Mais peu importe; étant donné qu'une question rhétorique négative peut aussi servir comme affirmation ironique, on dira que le boulanger se sert, dans cette dernière partie de son tour de parole, de *l'ironie*.

Si nous nous proposons de poursuivre la piste de l'ironie, nous heurtons avant toute théorisation au constat, banal, que l'ironie du boulanger est rare dans l'*Eulenspiegel*. Ni le boucher que nous avons mentionné, ni le barbier de Hambourg que nous avons cité ne sont ironiques du tout. Ils croient ce qu'ils disent et ils disent – que Wittgenstein ferme ses yeux et ses oreilles – ce qu'ils veulent dire. Néanmoins, *Eulenspiegel* reproche au barbier, sur le plan illocutoire, de n'avoir pas tenu sa promesse de le suivre sur son chemin dans le salon de coiffure. Le texte de l'histoire 74 continue ainsi après la citation mentionnée plus haut:

«En ce moment, le barbier rentra, et ayant appris ce qu'avait fait Ulespiègle, il lui dit: “Comment, garçon! ne pouvais-tu entrer par la porte sans casser les vitres? Quelle raison avais-tu d'entrer par la fenêtre? – Cher maître, vous m'avez dit, là où étaient les grandes fenêtres, d'entrer par là et que vous me suivriez. J'ai fait ce que vous m'avez dit, mais vous ne m'avez pas suivi comme vous l'avez promis.”»²⁶

Pour pouvoir prétendre qu'ici aussi le concept d'ironie nous est plus utile que celui de malentendu, il nous faut...

2.2. ENCORE QUELQUES GOUTTES THÉORIQUES

C'est Harald Weinrich qui introduit l'ironie, dans sa *Linguistik der Lüge*, sa fameuse *Linguistique du mensonge* de 1965, une fois de plus comme «troisième personnage» qui se situe entre l'émetteur et le récepteur. En tant que personnage, l'ironie s'incarne dans l'objet ironique qui est en même temps créé par les mots de l'émetteur, du sujet ironique A, et ridiculisé par lui. Si l'ironie est comprise et acceptée de même par son complice, le récepteur, ce dernier devient ainsi le sujet ironique B²⁷. Si l'ironie marche, A, l'émetteur, et B, le récepteur, font non seulement cause commune, mais s'allient également contre C, le tiers, l'objet ironique, la victime de l'ironie, pas moins agressive que la communication elle-même, selon les modèles traditionnels évoqués plus haut.

²⁶ Widmer 1942, p. 39.

²⁷ Weinrich 2000, p. 68.

Edgar Lapp dans sa *Linguistik der Ironie* commente ce schéma en promettant explicitement ce que tout linguiste cherche, la généralisabilité: «Le modèle triadique de l'ironie peut [...] aussi expliquer la constellation avec deux personnages»²⁸. Le tiers dans la communication, le médium ou le *go-between* entre les partenaires est toujours présent, il définit même la communication et son absence. L'utopie de la communication transparente sans trouble ni trouble-fête n'est qu'une illusion momentanée dont on doit sortir à chaque instant. Même le silence proposé par Walser/Dätwyler²⁹ comme possible sauvetage de l'intercompréhension, privant le tiers des mots dont il a besoin comme le vampire du sang, me paraît fragile et prêtant, dans les cas non littéraires que je peux m'imaginer, lui-même à des malentendus concernant la «raison» derrière le silence.

Le rêve fou de l'exclusion du tiers³⁰ se manifeste donc dans l'ironie par la ridiculisation de l'objet. L'impasse est générale et systématique: on ne peut jamais savoir si l'émetteur, le sujet, parle en son propre nom ou déguisé en objet ironique, et on ne le saura jamais puisque, contrairement au malentendu qui est créé et en même temps détruit par son évocation, il n'est pas bien vu de désigner l'objet ironique. On le cite seulement, sans savoir soi-même si l'on cite autrui ou pas, c'est-à-dire, si l'on ne cite que l'image qu'on a de soi. Comme potentiel, l'ironie personnifie ce tiers nécessaire et dangereux pour la communication qu'est le médium entre les sujets parlants qui en sont les pôles.

2.3. UN DERNIER RETOUR À NOS TEXTES

Dans l'épisode de Saint Nicolas, le boulanger est donc le sujet ironique A. Et les deux autres positions? Si dans de nombreux cas d'ironie évidente, le sujet parlant fait cause commune avec le récepteur contre l'objet ironique derrière lequel l'émetteur cache ses propos, dans notre histoire on a en revanche, avec le soutien du narrateur, l'impression que le boulanger cholérique force Eulenspiegel à endosser le rôle d'un objet ironique qui croit qu'on cuirait des animaux et non pas des pains.

Celui-ci se venge en assumant sans autres ce rôle, faisant ainsi cause commune avec l'objet ironique et, en dernière conséquence, emprisonnant de son côté aussi le boulanger dans ce bonding entre les objets de l'ironie. Pour ce faire, Eulenspiegel déclare l'univers ironique du boulanger comme univers sérieux et force le boulanger à entrer dans ce qui pour lui reste un univers absurde de chouettes et de guenons.

La rhétorique a l'habitude de réclamer l'ironie pour son compte, c'est-à-dire pour le côté communicatif de la production et de l'émission³¹. Wilhelm von Humboldt en revanche affirme que «comprendre et parler ne

²⁸ Lapp 1997, p. 32.

²⁹ Dätwyler 2016, p. 26.

³⁰ Serres 1980, *passim*.

³¹ Lausberg 1960, p. 302.

sont que des effets de la même force linguistique»³². L'émetteur ironique s'exprime derrière un masque dont il se distancie. Le récepteur ironique, actant que j'ai inventé pour caractériser Eulenspiegel de la manière qui me semble la plus précise, joue le jeu de l'ironie et du masque, comme si le principe d'ironie comme technique rhétorique délimitable n'existait pas. Dans la théorie linguistique explicite d'Eulenspiegel, dont nous avons vu la trace discrète dans le «ce que vous m'avez commandé», l'ironie n'existe pas. Le jeune homme l'introduit contre son gré – et bien sûr contre le gré du boulanger.

Si le garçon boulanger prétend faire «ce que vous m'avez commandé», cinquante histoires plus tard c'est au garçon barbier de généraliser: «un serviteur ne doit-il pas faire ce que son maître lui a commandé?» Mais ce n'est pas exclusivement la terminologie d'Eulenspiegel qui nous intéresse, c'est sa technique. Est-ce qu'ici aussi, l'émetteur disant ce qu'il veut dire et non le contraire, Eulenspiegel, le récepteur, en prenant les mots de sa victime au sérieux, la coince dans un/son univers ironique? Je crois pouvoir répondre par l'affirmative.

Le barbier se réfère aux grandes fenêtres pour identifier sa maison – comme un interlocuteur «normal» le ferait. Eulenspiegel les prend pour l'indication du chemin à prendre – comme un objet ironique pourrait le faire. Le résultat pour le barbier et pour Eulenspiegel est donc le même que si le barbier avait dit de manière ironique:

«*Tu vois cette maison en face, où il y a de grandes fenêtres; c'est la mienne. Va-t'en par là et n'oublie pas d'entrer par ces belles fenêtres, je te suivrai tout de suite».

Dans les deux cas – celui que raconte l'histoire et celui que nous avons construit ici –, la même suite devrait se produire: Eulenspiegel transpose les mots d'autrui et celui-ci même dans un univers dystopique où l'on aime détruire les choses matérielles (les fenêtres) et immatérielles (la réputation du barbier dont le salon se trouve à une place animée de la grande ville qu'était déjà à l'époque Hambourg). Le barbier se voit même confronté au reproche de ne pas suivre les règles de cette dystopie ironique en ne tenant pas sa promesse de suivre Eulenspiegel sur son chemin espiègle.

Tout comme le boulanger, le barbier se retrouve d'un coup dans cet univers ironique parce que (a) loin de l'univers où la victime a cru se trouver et (b) ridicule et le rendant ridicule aussi en tant qu'habitant – ou même en tant que créateur de cet univers par ses mots (comme Eulenspiegel les comprend).

Eulenspiegel, en tant que récepteur, transforme tout ce qui est dit en ironie justement en le prenant au sérieux de manière ridicule. Il agit ou fait semblant d'agir – comment trancher entre les deux? – exactement comme nous le ferions dans des situations où nous ne soupçonnons pas de l'ironie.

³² Humboldt (Humboldt 1836, p. 54) parle de «Sprachkraft», de 'force du langage'.

La différence (Jacques Derrida dirait probablement différance) avec nous réside dans le fait qu'il le fait aussi dans des situations où le soupçon d'ironie semble s'imposer et que dans tous les autres cas que le livre évoque, il cherche et trouve une interprétation qui nous paraît ironique.

Le charme du livre me semble résider dans cette différance entre notre imaginaire et notre savoir, modestes, et ceux d'Eulenspiegel, qui en même temps sait beaucoup moins que nous des lois de la communication et beaucoup plus qu'il n'admet.

Ainsi, Eulenspiegel personnifie une opacité comico-tragique qu'on ne peut pas sortir du système de tous les jeux de langage, donc du langage et de la communication tout court, sans les détruire. L'ironie comme potentialité les constitue et doit être prise en considération par les linguistes, même si elle ne se manifeste pas comme telle dans un énoncé explicitement ironique de l'émetteur.

Un tel concept d'ironie omniprésente, qui transpose celle-ci de l'émetteur au récepteur, est, déjà selon Ferdinand de Saussure, beaucoup plus pertinent pour une théorie linguistique que celui se basant sur l'émetteur. En plus, il reflète notre position d'analystes de textes produits par autrui.

3. IRONIE ET MALENTENDU: SYNTHÈSE

Revenons au début, au malentendu. Christine Noille-Clauzade cite Rabelais, contemporain de l'*Eulenspiegel*, en dénonçant comme «pervers» une lecture de ses œuvres qui se permettrait les mêmes jeux de mots et de lettres que l'auteur lui-même. Nous nous demandons s'il ne s'agit pas plutôt de l'ironie que du sentiment de l'auteur d'être mal compris³³. Pour Laurent Perrin enfin, l'ironie est un cas spécial du malentendu, le «vrai faux malentendu»³⁴. Elle constitue un vrai malentendu parce qu'elle peut en engendrer un, et un faux malentendu parce qu'elle serait dans la plupart des cas si facilement détectable qu'elle ne représenterait rien d'autre qu'un «simple artifice rhétorique».

Je propose de considérer le «malentendu» comme un cas spécial de l'ironie réceptive – celui qui est aboli dans une métacommunication que je crains autoritaire. Quant à l'ironie, toujours possible, elle n'est ni un «simple artifice rhétorique», ni un cas spécial de la communication, mais tout au contraire sa loi, qu'Eulenspiegel rend visible par la personnification compliquée de cette ironie qu'il fait émerger en la démentant et la traduisant en action en cuisant des chouettes et des guenons ainsi qu'en brisant les fenêtres de son employeur. En tant que personnage peut-être historique mais en tout cas littéraire, Eulenspiegel est extrêmement spécial, bizarre,

³³ Noille-Clauzade 2003, p. 68.

³⁴ Perrin 2003, p. 206.

voire irréaliste. Mais des théories générales et réalistes s'en laissent déduire. C'est probablement pour cela qu'il a attiré les humanistes en 1515 et les linguistes cinq cents ans plus tard.

© Alexander Schwarz

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUSTIN John L., 1962 [1970]: *Quand dire, c'est faire*. Paris: Seuil, 1970
- ARP Jean, 1966: *Jours effeuillés*. Paris: Gallimard
- BERTHOUD Anne-Claude, 1988: «Ambiguïté, malentendu et stratégies paradiscursives», in C. Fuchs (éd.), *L'ambiguïté et la paraphrase*. Caen: Centre de Publications de l'Université de Caen, p. 139-143
- CLÉMENT Bruno, ESCOLA Marc (éd.), 2003: *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*. St-Denis: Presses Universitaires de Vincennes
- DASCAL Marcelo (éd.), 1999: *Misunderstanding* [*Journal of Pragmatics*, 1999, vol. 31, № 6]
- DÄTWYLER Myriam, 2016: «Il était une fois... La compréhension et le malentendu chez Robert Walser», in E. Velmezova, M. Dätwyler, A. Schwarz (éd.), *Le malentendu dans tous ses états* [*Cahiers de l'ILSL*, 2016, № 44], p. 15-29
- ESFELD Michael, 2003: „Regelfolgen 20 Jahre nach Kripkes Wittgenstein“, in *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 2003, vol. 57, p. 128-138
- FALKNER Wolfgang, 1997: *Verstehen, Mißverstehen und Mißverständnisse*. Tübingen: Niemeyer
- FELMAN Shoshana, 1980 [2002]: *The Scandal of the Speaking Body*. Stanford: Stanford UP, 2002
- HINNENKAMP Volker, 1998: *Mißverständnisse in Gesprächen*. Opladen: Westdeutscher Verlag
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1836: *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Berlin: Königliche Akademie
- JANNET Pierre (trad.), 1886: *Les aventures de Til Ulespiègle*. Paris: Picard
- JOUVE Vincent, 2003: «La dénonciation du malentendu. Enquête sur les discours de réfutation», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 191-202
- KOOPMANS Jelle, VERHUYCK Paul, 1988: *Ulespiegel, de sa vie de ses œuvres*. Antwerpen – Rotterdam: C. De Vries-Brouwers
- LAPP Edgar, 1997: *Linguistik der Ironie*. Tübingen: Narr

-
- LAUSBERG Heinrich, 1960: *Handbuch der literarischen Rhetorik*. München: Hueber
 - MOLINIÉ Georges, 2003: «Malentendu et jugement doxique», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 183-190
 - NOILLE-CLAUZADE Christine, 2003: «Du malentendu considéré comme vice: pour une morale classique de la lecture», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 59-76
 - PERRIN Laurent, 2003: «L'ironie comme forme de vrai faux malentendu énonciatif», in M. Laforest (éd.), *Le malentendu: Dire, mésentendre, mésinterpréter*. Québec: Éditions Nota bene, p. 197-207
 - RÉCANATI François, 1979: *La transparence et l'énonciation*. Paris: Seuil
 - RODRIGUEZ ROSIQUE Susana, 2013: "The power of inversion: 'Irony, from utterance to discourse'", in L. Ruiz Gurillo, M. Belén Alvarado Ortega (éd.), *Irony and Humor*. Amsterdam: John Benjamins [Pragmatics & Beyond, vol. 231], p. 17-38
 - SCHWARZ Alexander, SCHILTKNECHT Catalina, WAHLEN Barbara (éd.), 2014: *Körper – Kultur – Kommunikation; Corps – Culture – Communication*. Bern: Peter Lang
 - SERRES Michel, 1980: *Le parasite*. Paris: Seuil
 - STAROBINSKI Jean, 1971: *La transparence et l'obstacle*. Paris: Gallimard
 - WEINRICH Harald, 2000: *Linguistik der Lüge*. München: Beck
 - WIDMER Walter, 1942: *Les aventures de Till Ulespiègle*. Bern: Francke
 - WITTGENSTEIN Ludwig, 1955 [1972]: *Philosophische Untersuchungen*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp, 1972

**«Le vrai professeur Higgins»:
malentendus à l'intersection
de (l'histoire de) la linguistique
et de la littérature¹**

Ekaterina VELMEZOVA

Université de Lausanne

Résumé:

L'article reprend l'histoire des malentendus qui ont surgi à la suite de plusieurs tentatives d'interpréter le texte de la pièce de G.B. Shaw *Pygmalion*, ces tentatives ayant pour but de répondre à la question du «modèle scientifique» ayant servi d'inspiration pour le personnage du professeur de phonétique Henry Higgins. Si Shaw lui-même suggérait un parallèle avec Henry Sweet, les historiens des idées linguistiques ont découvert que derrière les «traits scientifiques» de Higgins pouvait encore «se cacher» un autre phonéticien, Daniel Jones; après cette découverte, Sweet en tant que modèle de Higgins fut «oublié». Les deux malentendus en question «se résolvent» dans le présent article, le professeur Higgins étant considéré comme une «image collective» reflétant un aspect particulier de toute une époque scientifique.

Mots-clés: malentendu, *Pygmalion* de George Bernard Shaw, Henry Sweet, Daniel Jones, histoire de la phonétique

¹ Une version plus détaillée de cette recherche est présentée dans le livre Vel'mezova 2014 (p. 59-102).

Quand on prend une personne pour une autre, tandis qu'en réalité la situation se révèle être encore plus compliquée, selon toute probabilité il s'agit d'un (voire de plusieurs) malentendu(s). De telles situations surviennent parfois dans la vie de tous les jours, mais aussi bien pour les linguistes que pour les historiens de la littérature, cela devient d'autant plus intéressant si de pareils cas se produisent avec les textes et avec leurs interprétations. Dans cet article, il s'agira d'un texte relativement bien connu, la pièce de George Bernard Shaw *Pygmalion* et de ses différentes interprétations faites à la lumière des tentatives d'expliquer qui, parmi les linguistes du début du XX^{ème} siècle (quand Shaw composait cette pièce), a pu servir de «modèle scientifique» à l'un des personnages-clés du *Pygmalion*, le professeur de phonétique Henry Higgins.

Ce fut en mars 1912 que Shaw se mit à composer cette pièce dont l'un des objectifs, dira-t-il plus tard, consistait à présenter aux lecteurs l'univers passionnant de la phonétique: «[...] si ma pièce réussit à instruire le public qu'il existe des phonéticiens et qu'ils sont aujourd'hui parmi les hommes les plus importants en Angleterre, elle aura servi à quelque chose»². Le texte de la pièce fut terminé déjà en juin 1912; la première mise en scène du *Pygmalion* eut lieu à Vienne, le 16 octobre 1913, et il fallut attendre encore six mois pour voir la pièce jouée, pour la première fois, en Angleterre, le 11 avril 1914, à Londres. Cette même année, en 1914, le texte de la pièce fut publié; or, ce ne fut que deux ans plus tard qu'elle fut accompagnée de la préface intitulée «Un professeur de phonétique». Dans celle-ci, Shaw indiquait notamment qui lui avait servi de modèle pour créer le personnage du professeur de phonétique Henry Higgins, à savoir le célèbre phonéticien britannique Henry Sweet (1845-1912): «Pygmalion Higgins n'est pas le portrait de Sweet, à qui l'aventure avec Elisa Doolittle aurait été impossible; pourtant, comme on le verra, il y a, dans la pièce, des traits de Sweet»³.

1. HENRY HIGGINS – HENRY SWEET

Henry Higgins et Henry Sweet partageaient non seulement un prénom, mais également un grand intérêt pour la phonétique. Aussi bien Henry Higgins que Henry Sweet étaient (l'un dans le monde imaginé, l'autre dans le monde réel) connus comme scientifiques⁴, et avaient un caractère qui était loin d'être facile. Voici ce qui est dit dans la pièce au sujet de Higgins: «C'est le type de l'homme de science, énergique, s'intéressant avec ardeur

² Shaw 1916 [1962, p. 261].

³ *Ibid.*

⁴ Sur la célébrité de Higgins, cf. *ibid.*, p. 326 et suiv.

et même avec passion à tout ce qui peut être un objet d'étude scientifique, et se souciant aussi peu de lui-même que des autres et de leurs sentiments»⁵. Ainsi, entre autres, à la question de Pickering demandant s'il ne lui venait pas à l'esprit «que cette jeune fille [Elisa Doolittle – E.V.] [puisse] être douée de sensibilité», Higgins répondait sans trop réfléchir: «Ma foi, non, je ne le crois pas. Aucune sensibilité dont nous ayons à nous inquiéter»⁶. Ce qu'elle deviendrait une fois ses expériences phonétiques terminées lui était tout à fait égal: «[...] quand j'en aurai terminé avec elle, nous pourrons la rejeter dans le ruisseau; et alors ce sera de nouveau son affaire. Ainsi tout va bien»⁷. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Élisa, en réponse, lui dise de façon catégorique: «Oh, vous, vous avez pas d'cœur! Vous pensez à personne qu'à vous-même»⁸.

Et voici comment Shaw relate sa correspondance avec Sweet⁹:

«Ceux qui l'ont connu [il s'agit de Henry Sweet – E.V.] comprendront mon allusion du troisième acte, à la sténographie brevetée qui lui servait pour écrire ses cartes postales. [...]»¹⁰. Les cartes postales dont parle M^{me} Higgins sont pareilles à celles que je recevais de Sweet. Je déchiffrais par exemple un son qu'un cockney représenterait par “zerr” et un Français par “seu”, après quoi, je lui écrivais pour lui demander avec quelque colère ce que, diable, ça voulait dire. Sweet, avec un mépris incommensurable pour ma stupidité, me répondait que non seulement cela signifiait, mais que c'était, en réalité, le mot “result”, étant donné qu'aucun autre mot renfermant ce son, et susceptible de donner un sens avec le contexte, n'existait dans aucune autre langue du globe. La patience de Sweet ne pouvait tolérer que des mortels moins experts que lui puissent avoir besoin de plus amples explications»¹¹.

De plus, écrit Shaw, les «grandes capacités de phonéticien» de Sweet

«[...] lui auraient donné droit à de hautes marques de reconnaissance officielle et peut-être permis de populariser son sujet, si ce n'avait été son mépris satanique pour tous les dignitaires académiques et, d'une façon générale, pour toutes les personnes qui avaient plus haute opinion du grec que de la phonétique. Un jour, [...] je persuadai le directeur d'une grande revue mensuelle de charger Sweet d'écrire un article sur l'importance capitale de la phonétique¹². L'article écrit n'était rien de plus qu'une attaque virulente contre un professeur de langue et de littérature, dont Sweet considérait la chaire comme uniquement appropriée à un

⁵ *Ibid.*, p. 282.

⁶ *Ibid.*, p. 295.

⁷ *Ibid.*, p. 296.

⁸ *Ibid.*

⁹ Shaw et Sweet correspondaient, effectivement (cf. Shaw 1916, p. 99-102; cité dans Collins, Mees 1999, p. 98).

¹⁰ Cf. Sweet 1892. Sur le système de sténographie inventé par Sweet, cf. plus loin. – E.V.

¹¹ Shaw 1916 [1962, p. 260].

¹² Sweet croyait que les connaissances phonétiques constituent une base nécessaire pour n'importe quel travail linguistique (cf. Sweet 1877; par la suite, Sweet le répétera également dans ses autres travaux: cf., par exemple, Sweet 1890, p. viii). – E.V.

expert en phonétique. L'article étant diffamatoire dut être refusé comme impossible; et je fus contraint de renoncer à mon rêve d'amener l'auteur dans la lumière des projecteurs. [...] Il est probable que ses papiers, s'il en a laissé, contiennent des satires qui pourront être publiées sans résultats trop funestes dans cinquante ans. Je ne crois pas que ce fût un méchant homme, bien au contraire, mais il ne pouvait pas supporter les imbéciles»¹³.

Et voici ce que – pour comparer – écrit l'historienne russe de la phonétique M.V. Gordina au sujet de Sweet:

«[...] Sweet n'avait pas un caractère facile (il a servi de modèle pour créer le professeur Higgins dans le "Pygmalion" de B. Shaw); il était sincère et il exprimait franchement ses opinions, parfois négatives, sans se soucier de l'impression que ses déclarations provoquent. Les traits particuliers du caractère de Sweet l'empêchaient d'acquiescer les amis et ne lui ont pas permis d'accéder, dans la hiérarchie scientifique, au poste qui correspondît à ses connaissances: il ne croyait pas nécessaire de chercher la protection auprès des personnes nécessaires, ce pour quoi ont échoué ses deux tentatives d'obtenir une chaire à Oxford. À cette époque les mérites scientifiques de Sweet étaient hautement appréciés en Angleterre. Il était le président de la Société philologique (Philological Society) britannique, on le considère le créateur de l'école phonétique anglaise, le fondateur de la dialectologie anglaise et l'auteur de la meilleure (à cette époque) description de la prononciation anglaise»¹⁴.

À la lumière du rapprochement du phonéticien-Higgins avec le phonéticien-Sweet, l'intérêt du personnage de la pièce pour la création de l'«alphabet universel» semble également important.

Ainsi, Higgins est présenté de la façon suivante: «Henry Higgins, auteur de "l'Alphabet Universel" de Higgins»¹⁵. Dans la postface de la pièce, Shaw mentionne aussi l'«alphabet universel de Higgins parmi ses «passions intellectuelles»: «Mme Higgins fût-elle morte, il serait encore resté Milton et l'Alphabet Universel»¹⁶. Enfin, voici les mots avec lesquels Mme Higgins, la mère du professeur à qui ce dernier envoie les cartes postales écrites d'après son système, commente cet alphabet élaboré par son fils:

«Je le regrette, mais je ne puis pas saisir tes voyelles; et bien que j'aime à recevoir de jolies cartes postales avec ta sténographie brevetée, j'ai toujours besoin de lire leurs copies, que tu m'envoies avec tant de sollicitude, en écriture ordinaire»¹⁷.

¹³ Shaw 1916 [1962, p. 261].

¹⁴ Gordina 2006, p. 325.

¹⁵ Shaw 1916 [1962, p. 278].

¹⁶ *Ibid.*, p. 392.

¹⁷ *Ibid.*, p. 323.

Dans la préface de la pièce, Shaw lui-même commente – entre autres, les dernières lignes – de la façon suivante:

«[...] bien que l'avantage évident de sa [de Sweet, dans ce contexte particulier. – E.V.] "Sténographie Courante" fût qu'elle était susceptible d'exprimer parfaitement tous les sons du langage, les voyelles comme les consonnes, et que la main n'eût à tracer aucun signe en dehors des signes faciles et courants avec lesquels on écrit *m*, *n* et *u*, *l*, *p* et *q*, même griffonnés n'importe comment, sa malheureuse idée de faire servir également cette écriture remarquable et très lisible à la sténographie, fit de cette dernière, quand il l'utilisait, le plus indéchiffrable des cryptogrammes. Son but réel était de pourvoir notre langue noble, mais mal façonnée, d'une écriture complète, précise et lisible; mais il dépassa son but à cause de son mépris pour la méthode populaire de sténographie Pitman, qu'il appelait la méthode Pitfall (piège). Le triomphe de Pitman fut le triomphe de l'organisation commerciale: il paraissait une feuille hebdomadaire pour persuader le public d'apprendre la méthode Pitman; il y avait des manuels et des cahiers d'exercice à bon marché, des transcriptions de discours qu'on pouvait copier, et des écoles où des professeurs expérimentés préparaient les élèves à acquérir l'habileté nécessaire. Sweet ne pouvait pas organiser son marché de la même manière. Il aurait aussi bien pu être la Sibylle qui déchirait les feuilles de ses prophéties, auxquelles nul ne prêtait attention. Son manuel de quatre shillings et demi, presque entièrement dans son écriture lithographiée¹⁸, qui n'a jamais été largement diffusé, sera peut-être repris un jour par un syndicat et imposé au public, comme le *Times* a imposé l'Encyclopédie Britannique; mais d'ici là, il ne supplantera certainement pas la méthode Pitman. J'en ai acheté trois exemplaires dans ma vie, et l'éditeur me dit que l'existence cloîtrée du manuel est toujours régulière et salutaire. Par deux fois, j'en ai même appris la méthode, et malgré cela, la sténographie dont je me sers pour écrire ces lignes, est celle de Pitman. Et la raison en est que ma secrétaire, ayant forcément appris à l'école la méthode Pitman, ne peut pas transcrire le Sweet. Par conséquent, Sweet a aussi vainement injurié Pitman que Thersite avait injurié Ajax; si elles ont soulagé son cœur, ses injures n'ont cependant pas mis sa Sténographie Courante en vogue»¹⁹.

Mentionnée dans ce passage, «la méthode de sténographie Pitman» fut élaborée par le pédagogue et inventeur britannique Isaac Pitman (1813-1897) dans les années 1830-1840; elle fut largement propagée dans les pays anglophones (plusieurs commentateurs du *Pygmalion* considèrent même cette méthode comme le système de sténographie «le plus populaire» dans ces pays²⁰). Le travail de Pitman avait pour but de créer «un système phonétique de sténographie qui donnerait la possibilité d'inscrire la parole orale plus vite. C'est la connaissance [du travail] de Pitman qui a poussé A. Ellis²¹ aux études phonétiques, et ce dernier est devenu l'auteur des premiers travaux phonétiques spécialisés [*pervye special'nye fonetičskie*

¹⁸ Cf. Sweet 1892. – E.V.

¹⁹ Shaw 1916 [1962, p. 260-261].

²⁰ Nikoljukin 1980, p. 626; Modestov 2000, p. 428.

²¹ Alexander John Ellis (1814-1890). – E.V.

raboty] en Angleterre au XIX^{ème} siècle»²². Les premiers travaux d'Ellis, poursuit M.V. Gordina, étaient déjà consacrés à la réforme de l'orthographe – entre autres, son ouvrage *The Essentials of Phonetics, Containing the Theory of a Universal Alphabet Together with its Practical Application as an Ethnical Alphabet to the Reduction of All Languages, Written or Non-Written, to the Uniform System of Writing*²³. Dans ce travail, Ellis proposait de changer l'orthographe anglaise qu'il critiquait sévèrement, tout comme Shaw dans sa préface du *Pygmalion*: ce type d'orthographe «ne permet pas de deviner la prononciation, et cette dernière ne suggère pas la [bonne] orthographe»²⁴. Par contre, parmi les avantages de son nouvel alphabet, figuraient, d'après lui, «la facilité de l'apprendre, le caractère universel de son application, l'unification de la prononciation»²⁵. De fait, nous sommes ici déjà tout près de l'idée de l'«Alphabet Universel» de Higgins: à la fin de son livre, Ellis «propose des signes pour noter les sons des langues anglaise, française et allemande»²⁶; il montre également comment on peut utiliser son alphabet pour écrire un texte en anglais, en français et en allemand.

Or, «la transcription d'Ellis n'avait pas de succès: elle était peu commode aussi bien pour écrire de façon rapide [*skoropis*'] que pour imprimer; certains signes se ressemblaient trop et de plus, elle était basée sur la "lecture" anglaise des lettres latines, laquelle se distingue de manière considérable de ce qui est d'usage dans d'autres langues européennes [...]»²⁷. En même temps, nous l'avons vu, le travail d'Ellis se distinguait par son caractère novateur²⁸. Quoi qu'il en soit, Shaw connaissait le nom d'Ellis et le mentionnait dans la préface de sa pièce aux côtés de celui d'Alexander Melville Bell (1847-1905).

Le nom de Bell est mentionné non seulement dans la préface du *Pygmalion*, mais également dans la pièce même. Ainsi, quand Higgins apprend qu'une inconnue avec un accent «épouvantable»²⁹ (Elisa Doolittle) est venu le voir, il dit à Pickering: «Nous avons plutôt de la chance. Je vais vous montrer comment je constitue ma documentation. Nous allons la faire parler et je transcrirai ses paroles, d'abord selon la Méthode du Langage visuel de Bell, puis avec l'alphabet phonétique. Ensuite nous l'enregistrerons au phonographe, de façon que vous puissiez l'entendre aussi souvent que vous le voudrez, avec la transcription écrite devant vous»³⁰.

²² Gordina 2006, p. 306.

²³ Ellis 1848.

²⁴ Gordina 2006, p. 307.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 312.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Shaw 1916 [1962, p. 283].

³⁰ *Ibid.*, p. 284.

La «Méthode du Langage visuel de Bell» renvoie ici à l'«alphabet universel» de ce dernier, présenté dans son livre de 1867 *Visible Speech, the Science of Universal Alphabetics, or Self-Interpreting Physiological Letters, for the Writing of All Languages in One Alphabet, and for Teaching the Deaf and Dumb to Speak. Illustrated by tables, diagrams, and examples of printing and writing*³¹. D'après M.V. Gordina, ce livre (et ici nous nous approchons de nouveau du sujet principal du *Pygmalion*) «était censé aider dans la correction des défauts de la prononciation»³²: le métier de Bell était d'enseigner «l'art de parler»³³.

Mais tout comme Higgins aurait pu se servir du système de Bell, celui-ci était utilisé (avec quelques modifications) par Sweet³⁴. Même si Shaw appréciait l'alphabet de ce dernier et même s'il n'était sceptique que par rapport aux tentatives de l'utiliser comme un système de sténographie («sa malheureuse idée de faire servir également cette écriture remarquable et très lisible à la sténographie, fit de cette dernière, quand il l'utilisait, le plus indéchiffrable des cryptogrammes»³⁵), cette critique rappelle toujours l'échec du système sténographique de «Higgins (sa mère n'arrive pas à lire les cartes postales écrites avec sa méthode) – Sweet (“le plus indéchiffrable des cryptogrammes”))», à la différence du système de Pitman qui, comme Shaw l'écrivait, avait beaucoup de succès.

Ainsi, en ce qui concerne l'«Alphabet Universel», Henry Sweet pouvait tout à fait servir de «modèle scientifique» pour le professeur Higgins.

De manière générale, les arguments (parfois implicites) donnés par Shaw pour corroborer la «thèse» «Henry Higgins – Henry Sweet (au moins, en partie)» semblaient si bien fondés que durant plusieurs décennies, ni les critiques littéraires, ni les historiens de la littérature n'eurent de doutes à ce sujet.

³¹ Bell 1867.

³² Gordina 2006, p. 313.

³³ *Ibid.*, p. 314. En 1900, Bell a publié le livre *Principles of Speech and Dictionary of Sounds Including Directions and Exercises for the Cure of Stammering and Collection of All Faults of Articulation* (Bell 1900).

³⁴ Gordina 2006, p. 315, 326. De plus, d'après M.V. Gordina, ce fut précisément la connaissance par Sweet du système de Bell qui a réveillé son intérêt pour la phonétique (*ibid.*, p. 324).

³⁵ Shaw 1916 [1962, p. 260].

2. HENRY HIGGINS – DANIEL JONES

Les premiers doutes quant au linguiste – «modèle scientifique» auquel fait référence le personnage-phonéticien dans la pièce de Shaw sont apparus dans les années 1980. Plus précisément, un autre linguiste-phonéticien, Daniel Jones (1881-1967), fut à cette époque désigné comme ayant servi de «modèle»³⁶ par W. Amos. Cette opinion a également été exprimée par un autre chercheur et publiée une année après³⁷; enfin, en 1999, paraît à ce sujet un livre au titre très éloquent: *The Real Professor Higgins. The Life and Career of Daniel Jones*³⁸.

Les arguments plaçant pour considérer Daniel Jones comme le «modèle scientifique» du professeur Higgins correspondaient très bien au sujet principal de la pièce.

Pendant que Shaw écrivait le *Pygmalion*, Jones était professeur à Londres (au University College) où, depuis 1907, il enseignait la phonétique générale, ainsi que la phonétique française et anglaise. Souvent, ses cours se basaient sur la technique de l'entraînement de l'ouïe, également reflétée dans la pièce de Shaw – par exemple, dans le dialogue suivant de Higgins avec le colonel Pickering:

«Pickering. Oui. C'est une tension terrible. J'étais assez content de moi parce que je peux prononcer vingt-quatre sons de voyelles distincts; mais vos cent trente sons me dépassent. Je n'entends pas la moindre différence entre la plupart d'entre eux.

Higgins (*riant [...]*). Oh! Cela vient avec la pratique. D'abord, on n'entend aucune différence, puis peu à peu, en continuant à écouter, on trouve qu'ils sont tous aussi différents que le *la* peut être du *si*»³⁹.

Dans la pièce de Shaw, ce dialogue se déroule dans le «laboratoire de Higgins»⁴⁰, chez ce dernier. Voici comment l'auteur décrit ce local:

«Le laboratoire de Higgins, Wimpole Street. C'est une pièce au premier étage, qui devait être un salon, avec vue sur la rue. La porte à deux battants est au milieu du mur du fond. Les personnes qui entrent trouvent dans le coin à leur droite, deux hauts classeurs, placés à angle droit contre les murs. Dans ce coin,

³⁶ Amos 1985, p. 248-249.

³⁷ Collins 1986.

³⁸ Collins, Mees 1999. Malgré ce titre, le problème du linguiste – «modèle scientifique» du professeur Higgins n'est discuté que dans moins de six pages de l'ouvrage (*ibid.*, p. 97-103), qui en contient plus de quatre cents (sans compter les annexes et les index). Ainsi, nous sommes d'accord avec l'auteur d'un compte rendu de ce livre: ceux qui voudront le lire à cause de leur intérêt pour le problème du «modèle scientifique» du personnage de Higgins seront déçus (Jenkins 2002, p. 210). Probablement, cela explique également le fait que les différents auteurs des comptes rendus de ce livre sont arrivés à différentes conclusions à propos de celui qui devait être considéré comme le «modèle scientifique» de Higgins (cf. Jenkins 2002, p. 209 vs Seuren 2001).

³⁹ Shaw 1916 [1962, p. 282-283].

⁴⁰ *Ibid.*, p. 281

une table-bureau sur laquelle il y a un phonographe, un laryngoscope, une rangée de minuscules tuyaux d'orgue avec une soufflerie, une série de verres de lampes pour flammes musicales avec des becs rattachés par un tube de caoutchouc à un robinet à gaz placé dans le mur, plusieurs diapasons de différentes tailles, un plâtre représentant une moitié de tête humaine grandeur nature, montrant les organes vocaux en coupe, et enfin une boîte avec une provision de cylindres de cire pour le phonographe»⁴¹.

Cette description des appareils phonétiques (assez modestes) était «détaillée et absolument vraisemblable» pour l'époque en question⁴². Ici, Shaw décrit les instruments que Jones, étant au début assez limité dans ses ressources financières, avait utilisés au University College avant que, en 1913, un laboratoire phonétique y fût créé (en tout cas, il s'agissait du premier laboratoire phonétique dans une université en Angleterre). Par exemple, la «rangée de minuscules tuyaux d'orgue avec une soufflerie» correspond presque exactement au cadeau que Jones reçut à cette époque de ses collègues parisiens⁴³. Shaw avait eu l'occasion d'observer ces instruments: alors qu'il écrivait sa pièce, il avait plusieurs fois visité l'université où Jones travaillait, et à plusieurs reprises, il l'avait consulté sur des questions de phonétique.

D'autre part, tout comme le professeur Jones, le professeur Higgins utilisait ces instruments pour corriger la prononciation des gens qui voulaient se débarrasser de leur accent: «Nous sommes à une époque de parvenus. Des hommes commencent à Kentish Town avec quatre mille francs par an et finissent à Park Lane avec des millions. Ils veulent laisser tomber Kentish Town; mais ils se trahissent chaque fois qu'ils ouvrent la bouche. Or, je puis leur enseigner»⁴⁴ – ce qu'il fit à la marchande de fleurs Elisa Doolittle.

Jones enseignait également l'orthoépie, fait dont Shaw était au courant. De plus, au début des années 1920, Shaw lui-même demanda à Jones de donner des leçons privées de «prononciation correcte» à l'une de ses amies – l'actrice américaine Molly Tompkins, qui voulait se débarrasser de son accent. D'après celle-ci, c'est précisément Jones qui est devenu «l'une des personnes réelles qui ont servi de modèle au professeur Higgins dans le *Pygmalion*» (or, à la différence d'Elisa Doolittle qui a beaucoup souffert à cause de Higgins, l'actrice américaine avait du plaisir à travailler avec Jones et aimait ses leçons)⁴⁵.

Tout comme Higgins, le pédagogue Jones avait de quoi être fier. Comme Tompkins l'écrit, grâce à ses leçons avec Jones, elle put améliorer sa prononciation au point que, quand Jones invita trois professeurs de phonétique pour l'écouter lire, personne ne devina qu'elle était Américaine

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Collins, Mees 1999, p. 99.

⁴³ *Ibid.*, p. 100.

⁴⁴ Shaw 1916 [1962, p. 276].

⁴⁵ Tompkins (éd.), 1961, p. 23-24; cf. aussi Gibbs 2005, p. 384.

(même si l'un des invités la prit pour une Russe, plutôt que pour une Britannique)⁴⁶. Jones «a gagné haut la main»⁴⁷, à l'instar de Higgins, qui apprit à Elisa une prononciation tellement irréprochable qu'aucun des invités de la «garden-party» et du «grand dîner»⁴⁸ ne parvint à deviner ses origines: en effet, elle avait «oublié» la langue qui était «la sienne»⁴⁹ et parlait dorénavant «avec une prononciation d'une correction pédante et avec un ton d'une grande beauté»⁵⁰.

De plus, Jones aurait également pu être reconnu comme ayant servi de «modèle scientifique» pour Higgins en raison de certains détails linguistiques de caractère plus secondaire, mentionnés dans la pièce de Shaw. L'un de ceux-ci renvoie à l'intérêt du personnage pour les langues orientales. Voici comment, au début de la pièce, Henry Higgins fait la connaissance du colonel Pickering:

«Le monsieur. [...] Moi-même, j'étudie les dialectes hindous et...
Le monsieur qui prend des notes (*avec vivacité*). Vraiment! Connaissez-vous le colonel Pickering, l'auteur du "Sanscrit parlé"?
Le monsieur. C'est moi, le colonel Pickering. Qui êtes-vous donc?
Le monsieur qui prend des notes. Henry Higgins [...].
Pickering (*avec enthousiasme*). J'arrive de l'Inde pour vous voir.
Higgins. Et moi j'allais partir pour l'Inde pour vous voir»⁵¹.

Cette rencontre se transforme vite en collaboration:

«Pickering (*gaiement [...]*). Eh bien, je suis venu y habiter avec Henry. Nous travaillons ensemble à mes dialectes hindous [...]]»⁵².

En lien avec la biographie intellectuelle de Jones, précisons que ce dernier était parfaitement au courant du travail des anciens linguistes qui étudiaient la phonétique du sanscrit, – ce qu'atteste, en particulier, l'un de ses livres (écrit, d'ailleurs, également à quatre mains – tout comme l'ouvrage commun qu'on pourrait s'imaginer voir écrit par Pickering et Higgins)⁵³. Jones a pu acquérir ces connaissances pendant son voyage en Inde, en 1912-1913⁵⁴. Ainsi, effectivement, Jones aurait pu écrire au moins la partie phonétique du «*Sanscrit parlé*».

Enfin, Jones lui-même était convaincu de son «implication» dans la création du personnage du professeur Higgins. Comme il l'avait communiqué à l'une de ses connaissances, Shaw lui avait rendu plusieurs visites

⁴⁶ Tompkins (éd.), 1961, p. 56.

⁴⁷ Cf. Shaw 1916 [1962, p. 347].

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 374.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 330.

⁵¹ *Ibid.*, p. 278.

⁵² *Ibid.*, p. 340.

⁵³ Jones, Plaatje 1916.

⁵⁴ Collins, Mees 1999, p. 158.

pendant son travail sur le *Pygmalion*. De plus, voici comment, d'après lui, le professeur de phonétique de la pièce reçut son nom de famille: un jour, Shaw prit le bus pour aller au University College voir Jones. Il réfléchissait à ce moment-là au nom à donner au professeur – personnage du *Pygmalion*. Pendant le trajet, il vit un panneau sur lequel était écrit «Jones and Higgins». Comme il lui était impossible de donner au personnage de sa pièce le nom de *Jones* (c'était déjà celui d'un phonéticien réel), par association avec *Jones* son personnage-linguiste fut baptisé *Higgins*⁵⁵.

Ainsi, après la publication du livre sur le «vrai professeur Higgins», apparut le soupçon selon lequel, dans la préface de sa pièce, Shaw avait menti en désignant, en premier lieu, Henry Sweet et non pas Daniel Jones comme le modèle principal de Henry Higgins. Or, la réalité était encore plus compliquée.

La question qui se pose en premier lieu est la suivante: si Jones avait réellement été le modèle de Higgins, pourquoi Shaw n'avait-il pas du tout mentionné son nom dans la préface du *Pygmalion*? Cette question est directement liée à une autre: comment expliquer le fait que la préface sur «un professeur de phonétique» n'a vu le jour que deux ans après la publication du texte intégral de la pièce?

Comme nous l'avons déjà mentionné, la première mise en scène de la pièce en Angleterre eut lieu en avril 1914. Jones a certainement vu le spectacle (avant, il ne devait avoir que quelques idées assez générales sur le contenu du *Pygmalion*), et il a certainement été frappé, dans le sens négatif du terme, par ce que Shaw avait réellement mis dans sa pièce, et par la manière dont la phonétique, ainsi que les phonéticiens, seraient dorénavant vus par le grand public⁵⁶.

Plus haut, nous avons déjà montré que les qualités humaines du professeur Higgins dans la pièce étaient plus que problématiques.

Si Higgins éprouvait une véritable «passion» pour quelqu'un (ou, plutôt, pour quelque chose), c'était avant tout pour la phonétique. Cela devint manifeste déjà au début de la pièce. Ainsi, dans le premier acte, Higgins ne prête aucune attention à la pluie battante, étant préoccupé par ses notes: «Une pluie d'été torrentielle. [...] [Des piétons] regardent sombrement tomber la pluie, sauf un homme qui tourne le dos aux autres et semble entièrement absorbé par un carnet de notes où il écrit assidûment»⁵⁷.

Le professeur Higgins pourrait difficilement être considéré comme un personnage attirant (en tout cas, quant à ses qualités humaines); ainsi, il est très peu probable que Jones (qui donnait des consultations à Shaw pendant que ce dernier écrivait la pièce, d'ailleurs, plusieurs autres personnes étaient au courant de ce fait) ait apprécié la possibilité que des parallèles puissent être établis entre lui-même et le professeur de phonétique de la

⁵⁵ *Ibid.*, p. 100.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 102.

⁵⁷ Shaw 1916 [1962, p. 263].

pièce. De plus⁵⁸, ayant des perspectives de promotion au travail et étant à cette époque le seul scientifique à la tête d'un département de phonétique entier (et, par conséquent, le premier à être «suspçonné» de ressembler à Higgins), Jones ne voulait pas être associé au *Pygmalion*, également parce que le langage de plusieurs personnages de la pièce pouvait choquer les Britanniques conservateurs, et aussi parce que le sujet de la pièce tournait autour des rapports d'un professeur avec l'une des ses élèves. Conformément à la législation britannique de cette époque (avant tout, à la loi sur la diffamation [*the law of libel*]), Jones pouvait accuser Shaw de calomnie⁵⁹.

Ainsi la seule chose que l'auteur du *Pygmalion* a pu faire, ce fut d'écrire un texte qui accompagnerait la pièce (une préface), détournant de Jones tous les soupçons (c'est pourquoi, Shaw rusait, bien sûr, en disant que le «*Pygmalion* n'a[vait] pas besoin de préface, mais d'une suite»⁶⁰: c'est précisément de la préface dont avait besoin sinon toute la pièce de Shaw, du moins l'écrivain lui-même). C'est pourquoi le nom de Jones n'est pas mentionné une seule fois dans la préface du *Pygmalion*. Non seulement Shaw ne dit pas (apparemment, à la demande de Jones lui-même) que Jones lui donnait des consultations sur des questions de phonétique pendant qu'il travaillait sur la pièce, mais il ne mentionna même pas le fait qu'il le connaissait. Au lieu de cela, pour détourner de Jones l'attention potentielle des lecteurs, apparaît dans la préface «le poète lauréat»⁶¹ et, en tant que «bouc émissaire», Henry Sweet⁶², qui à cette époque n'était plus en vie⁶³. Shaw insistait désormais particulièrement sur les rapports qu'il avait entretenus avec celui-ci.

Ainsi, effectivement, tous les soupçons possibles ont été détournés de Jones, et de nombreux lecteurs ont commencé à considérer Henry Sweet comme l'un des «modèles scientifiques» principaux du personnage du professeur Higgins⁶⁴.

Or, il serait tout de même faux de «réduire» le personnage du scientifique Henry Higgins à un seul linguiste réel.

⁵⁸ Cf. Collins, Mees 1999, p. 102.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 99.

⁶⁰ Shaw 1916 [1962, p. 259].

⁶¹ *Ibid.*, p. 261. Il s'agit de Robert Bridges (1844-1930), cf. Vel'mezova 2014, p. 85-87.

⁶² Collins, Mees 1999, p. 102.

⁶³ Sweet est mort en 1912, encore avant que la pièce de Shaw ne fût terminée.

⁶⁴ Cf. Wrenn 1946 [1966, p. 529]; Dejč 1966, p. 94; Nikoljukin 1980, p. 623; Fromkin (éd.), 1985, p. I; Berst 1995, p. 15; Gordina 2006, p. 325, etc.

3. HENRY HIGGINS – L'«IMAGE COLLECTIVE» D'UNE ÉPOQUE SCIENTIFIQUE

Premièrement, comme cela a déjà été montré plus haut, Higgins a tout de même beaucoup «hérité» de Sweet. D'autre part, le personnage du professeur de phonétique comporte également plusieurs traits qui renvoient aux objets d'études aussi bien de Sweet que de Jones. Il s'agit, entre autres, de l'intérêt pour les langues artificielles (mondiales) que Shaw, attentif aux demandes linguistiques de son époque, reproduisit dans son *Pygmalion*. Ainsi, le père d'Elisa Doolittle dit à Higgins: «Avez-vous ou avez t'y pas écrit à un vieux ramolli d'Américain qui donnait cent millions pour fonder des Sociétés de Réforme Morale dans le monde entier, et qui voulait que vous inventiez pour lui une langue universelle?»⁶⁵

À partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, l'intérêt pour les langues artificielles mondiales devient, effectivement, de plus en plus évident: on peut même constater une deuxième vague, une renaissance de l'intérêt pour elles après le XVII^{ème} siècle. À la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle ont été créés le volapük (en 1879), l'espéranto (en 1887), l'ido comme une «version améliorée» de l'espéranto (en 1907), etc. À cette époque, l'intérêt pour la création de langues artificielles ne s'expliquait plus par des raisons mystiques ou sociales (la réorganisation de la société au nom de la justice sociale, par exemple), comme cela avait été le cas plusieurs siècles auparavant, mais par l'aspiration à une simplification de la communication entre différents peuples.

Citées plus haut, les paroles de Doolittle constituent le seul exemple où, dans la pièce, est mentionné l'intérêt de Higgins pour les langues artificielles. Quant à Jones, il n'a manifesté d'intérêt pour celles-ci qu'une seule fois, en donnant une estimation positive à la langue «Universal», élaborée par H. Molenaar en 1906⁶⁶, et qu'il plaçait plus haut que l'espéranto⁶⁷.

C'est pourquoi, si quelqu'un avait demandé à un scientifique d'inventer une nouvelle langue mondiale, il se serait adressé à Sweet plutôt qu'à Jones: celui-là manifestait visiblement plus d'intérêt pour le problème des langues artificielles. Ainsi, en 1911, Sweet publia dans l'encyclopédie *Britannica* des articles sur l'espéranto, sur le volapük et sur les «langues universelles» en général⁶⁸. Dans ce dernier article, après avoir présenté les plus connues d'entre elles et après avoir énuméré leurs «défauts», il décrivit la manière dont, d'après lui, une langue universelle idéale devrait être organisée. Sa passion pour la phonétique se manifesta dans ce cas particulier, entre autres par le fait qu'il commença la description de la langue universelle idéale par la composante phonétique de celle-ci («le premier pas dans la création d'une langue artificielle devrait consister à définir quels sons

⁶⁵ Shaw 1916 [1962, p. 362].

⁶⁶ Collins, Mees 1999, p. 76.

⁶⁷ Jones 1909, p. 51.

⁶⁸ Sweet 1911a, 1911b, 1911c.

elle doit contenir» [«les plus simples»]. «La question suivante consistera à définir comment il faut écrire ces sons» [ce après quoi suivit la critique à l'adresse du créateur de l'espéranto qui ne se serait même pas intéressé aux principes de la phonétique ni de la représentation des sons à l'écrit]⁶⁹). Sweet accordait en principe beaucoup plus d'attention à la phonétique qu'à la grammaire.

Quant à ses autres traits, le personnage de Henry Higgins les doit à Shaw en personne, ainsi qu'à Robert Bridges, «le poète lauréat»⁷⁰ déjà mentionné plus haut (cf., en particulier, sa passion pour Milton). Dans ce sens, Shaw était sincère en insistant sur le fait que «Pygmalion-Higgins n'est pas le portrait de Sweet»⁷¹, tout comme il n'est pas le portrait fidèle de qui que ce soit. Ainsi, dans la préface de sa pièce, Shaw n'a pas menti. En cachant «l'implication» de Jones dans la création du personnage du professeur Higgins, il n'a tout simplement pas dit *toute* la vérité, même si son désir de détourner les soupçons de Jones a abouti à la création d'un malentendu: on a commencé à associer le personnage de la pièce avec Sweet, en premier lieu. Par la suite, après la publication de l'ouvrage sur le «vrai professeur Higgins», ce malentendu a été remplacé par un autre: Sweet a été complètement oublié, et on a commencé à considérer Jones comme le «modèle scientifique» de Higgins.

En réalité, le personnage du professeur de phonétique Henry Higgins constitue une sorte d'«image collective», le reflet de toute une époque scientifique incarnée dans la pièce: plusieurs personnes à la fois ont pu jouer le rôle de «modèles scientifiques» pour Higgins. Dans cette perspective, en ce qui concerne la composante linguistique de la pièce de Shaw, il vaut probablement mieux considérer comme étant le personnage le plus important du *Pygmalion* (qui reste toujours l'une des œuvres les mieux connues de l'écrivain) non pas tel ou tel spécialiste de phonétique, mais la *phonétique* en tant que discipline particulière.

© Ekaterina Velmezova

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMOS William, 1985: *The Originals: An A-Z of Fiction's Real-Life Characters*. Boston – Toronto: Little, Brown
- BELL Alexander Melville, 1867: *Visible Speech, the Science of Universal Alphabetics, or Self-Interpreting Physiological Letters, for the Writing of All Languages in One Alphabet, and for Teaching the Deaf and*

⁶⁹ Sweet 1911b.

⁷⁰ Shaw 1916 [1962, p. 261]; cf. à ce sujet Velmezova 2014, p. 85-91.

⁷¹ Shaw 1916 [1962, p. 261].

- Dumb to Speak. Illustrated by tables, diagrams, and examples of printing and writing.* London: Simpkin Marshall
- , 1900: *Principles of Speech and Dictionary of Sounds Including Directions and Exercises for the Cure of Stammering and Collection of All Faults of Articulation.* Washington, D.C.: Volta Bureau
- BERST Charles A., 1995: *Pygmalion. Shaw's Spin on Myth and Cinderella.* London et al.: Twayne Publishers
- COLLINS Beverly S., 1986: "Alias Sweet or Jones", in C.C. Barfoot, E.M. Knottenbelt (ed.), *A Plain Sense of Things.* Leiden: Department of English, Rijksuniversiteit Leiden, p. 77-90
- COLLINS Beverly S., MEES Inger M., 1999: *The Real Professor Higgins. The Life and Career of Daniel Jones.* Berlin – New York: Mouton de Gruyter
- DEJČ Aleksandr Iosifovič, 1966: «O "Pigmalione" Bernarda Šou», in Šou [Shaw] B., *Pigmalion. P'esa v pjati dejstvjax.* Moskva: Iskusstvo, p. 93-104 [À propos du «Pygmalion» de Bernard Shaw]
- ELLIS Alexander John, 1848: *The Essentials of Phonetics, Containing the Theory of a Universal Alphabet Together with its Practical Application as an Ethnical Alphabet to the Reduction of All Languages, Written or Non-Written, to the Uniform System of Writing.* London: Pitman
- FROMKIN Victoria (ed.), 1985: *Phonetic Linguistics.* Orlando, Fla: Academic Press
- GIBBS Anthony Matthews, 2005: *Bernard Shaw. A Life.* Gainesville: University Press of Florida
- GORDINA Mirra Veniaminovna, 2006: *Istorija fonetičeskix issledovanij (ot antičnosti do vzniknovenija fonologičeskoj teorii).* Sankt-Peterburg: Filologičeskij fakul'tet SPbGU [L'histoire des recherches phonétiques (depuis l'Antiquité jusqu'à l'apparition de la théorie phonologique)]
- JENKINS Jennifer, 2002: "The Real Professor Higgins: The Life and Career of Daniel Jones (Book review)", in *ELT Journal*, 2002, vol. 56, № 2, p. 208-211 (<http://203.72.145.166/ELT/files/56-2-16.pdf>; site consulté le 18 novembre 2013)
- JONES Daniel, 1909: «International language», in *Le Maître phonétique* (2), 1909, 24, p. 49-51 (cité dans Collins, Mees 1999, p. 516)
- JONES Daniel, PLAATJE Sol T., 1916: *A Sechuana Reader.* London: London University Press
- MODESTOV Valerij Sergeevič, 2000: «Kommentarii», in Šou [Shaw] B., *P'esy. O drame i teatre.* Moskva: Xudožestvennaja literatura, p. 417-444 [Commentaires]
- NIKOLJUKIN Aleksandr Nikolaevič, 1980: «Primečanija k *Pigmalionu*», in Šou [Shaw] B., *Polnoe sobranie p'es v šesti tomax*, t. 4. Leningrad: Iskusstvo. Leningradskoe otdelenie, p. 622-628 [Commentaires au *Pygmalion*]

-
- SEUREN Pieter A.M., 2001: “The Real Professor Higgins: The Life and Career of Daniel Jones (Book review)”, in *Linguistics: An Interdisciplinary Journal of the Language Sciences*, 2001, July 1 (<http://www.thefreelibrary.com/The+Real+Professor+Higgins%3A+The+Life+and+Career+of+Daniel+Jones.-a078728146>; site consulté le 18 novembre 2013)
- SHAW George Bernard, 1916: *Pygmalion*. London: Constable
- , 1916 [1962]: «Pygmalion», traduit par A. et H. Hamon, in Shaw G.B., *Sainte Jeanne; Pygmalion*. Paris: Rombaldi, 1962, p. 257-402
- SWEET Henry, 1877: *Handbook of Phonetics, Including a Popular Exposition of Spelling Reform*. Oxford: Clarendon Press
- , 1890: *A Primer of Phonetics*. Oxford: Clarendon Press
- , 1892: *A Manual of Current Shorthand, Orthographic and Phonetic*. Oxford: Clarendon Press
- , 1911a: “Esperanto”, in *Encyclopedia Britannica* (<http://www.acadon.com/sx4s3s4s5-Eo-Sweet.htm>; site consulté le 18 novembre 2013)
- , 1911b: “Universal languages”, in *Encyclopedia Britannica* (<http://www.acadon.com/sx4s6s8s2-Sweet.htm>; site consulté le 18 novembre 2013)
- , 1911c: “Volapük”, in *Encyclopedia Britannica* (<http://www.acadon.com/sx4s3s4s4-volapuk.htm>; site consulté le 18 novembre 2013)
- TOMPKINS Peter (ed.), 1961: *Shaw and Molly Tompkins: In their Own Words*. London: Anthony Blond
- VEL’MEZOVA [VELMEZOVA] Ekaterina Valer’evna, 2014: *Istorija lingvistiki v istorii literatury*. Moskva: Indrik [L’histoire de la linguistique dans l’histoire de la littérature]
- WRENN Charles L., 1946 [1966]: “Henry Sweet”, in Sebeok T. (ed), *Portraits of Linguists*, vol. I-II. Bloomington – London: Indiana University Press. Vol. I, 1966, p. 512-532

**Connotation et quiproquo
(quelques considérations
à partir des *Mythologies* de Roland Barthes)**

Serge ZENKINE

Université d'État des sciences humaines (RGGU), Moscou

Résumé:

Les *Mythologies* (1957) de Roland Barthes donnent une analyse des «malentendus» idéologiques intentionnellement induits et acceptés par leurs consommateurs. Ils sont d'une nature immanente, impersonnelle et dynamique, ce qui les rapproche des effets littéraires.

Mots-clés: Roland Barthes, mythologie, sémiologie, critique sociale

La connotation, c'est-à-dire la signification secondaire, est traitée de diverses façons. Certains linguistes russes et anglo-saxons ont tendance à la définir comme une «expressivité» du langage, et en particulier comme les évaluations positives ou négatives qu'il comporte: il y aurait d'une part un message neutre (dénoté) et d'autre part des «expressions» approbatrices ou désapprobatrices (connotées). Le langage non expressif serait donc privé de significations ajoutées, ce qui s'accorde mal avec l'expérience courante: lorsque nous rencontrons par exemple dans un livre une formule mathématique avec des radicaux, des intégraux, etc., nous pouvons déchiffrer son sens mais nous identifions aussi dès l'abord son code: celui-ci s'appelle *algèbre*, et cette identité est un autre sens compris au même moment que le sens particulier de la formule. Et si les formules sont écrites au tableau derrière le dos d'Albert Einstein, comme sur une photo de presse analysée par Roland Barthes dans ses *Mythologies*?¹ La plupart des lecteurs du magazine à grand tirage qui l'insérait ne comprenaient pas le sens spécial des symboles mathématiques mais saisissaient parfaitement leur sens global: pour eux, les formules connotaient la profession du mathématicien Einstein, servaient d'attribut sur son portrait, de même que les armes sur celui d'un guerrier. Cet exemple montre que la signification secondaire peut avoir lieu en l'absence de toute «expression».

Les sémioticiens (par exemple, Umberto Eco) préfèrent définir la connotation selon la distinction logique de l'extensionnel et de l'intensionnel²: les référents d'un signe ou d'un énoncé constitueraient la signification dénotée, et leurs traits sémantiques, la signification connotée. En fait, cela revient à réduire les notions de dénotation et connotation à celles de référent et de signifié, c'est-à-dire à les rendre superflues.

Une autre théorie de la connotation a été proposée en linguistique par Louis Hjelmslev et étendue par Roland Barthes à tous les systèmes signifiants. Selon cette théorie, la connotation (de même que le métalangage) est un système signifiant second, superposé au système primaire de la dénotation. Le ou les signes dénotatifs, avec leurs expressions et contenus propres, constituent le plan d'expression global d'un signe second, qui les affiche pour exprimer d'autres contenus souvent sans aucun rapport aux contenus primaires. Si Hjelmslev, dans ses *Prolégomènes à une théorie du langage* (1943/1953), traitait ce phénomène d'une manière neutre, Barthes, dans la postface théorique (1956) des *Mythologies*, en propose une lecture engagée, dans l'esprit de la critique sociale des années 1950. Chez lui, les systèmes signifiants seconds s'appellent *mythes* et relèvent d'un fond

¹ Cf. Barthes 1993-1995, t. 1, p. 619. L'essai de Barthes «Le cerveau d'Einstein» date de 1955, et la photo en question a été publiée la même année, dans le № 317-319 de *Paris-Match*.

² Cf. Eco 1968, chapitre 2, I.3.

d'idéologie bourgeoise, qui s'énonce et se dissimule dans ces mythes en évitant de dire ouvertement son nom.

C'est dans l'analyse critique et théorique du mythe, formant la matière de la postface théorique des *Mythologies* («Le mythe, aujourd'hui»), que des métaphores d'une communication perturbée, minée par les ambiguïtés et les malentendus, se multiplient.

Les perturbations principales ont lieu au niveau de la signification globale du signe premier (verbal ou non verbal). Cette signification fonctionne tantôt comme un *sens* plein, résumant une histoire, une expérience, une vie, et tantôt comme la *forme* vide d'un signe secondaire, qui sera réinterprétée d'une façon arbitraire par le «mythe». «Le signifiant du mythe se présente d'une façon ambiguë: il est à la fois sens et forme, plein d'un côté, vide de l'autre»³. Exemple: la photo d'un soldat noir qui salue le drapeau français; d'une part elle renferme la vérité d'une existence individuelle, et d'autre part elle est utilisée pour une justification illusoire de la politique coloniale au moment même où celle-ci entre en crise. Ce double signe est investi d'une intention politique importante, passée «en contrebande»: le magazine ne parle pas directement de l'empire colonial français, et si l'on posait la question à ses rédacteurs, ceux-ci iraient probablement dénier cette signification («L'Empire français? mais c'est tout simplement un fait: ce brave nègre qui salue comme un gars de chez nous... »)⁴. Il y a bien deux sens dans le signe, mais ils semblent s'ignorer et personne ne les assume à la fois; voilà une source de quiproquos, on prend systématiquement un sens pour un autre. Cette ambiguïté, Barthes la caractérise métaphoriquement comme un *vol de langage*:

«C'est que le mythe est une parole *volée et rendue*. Seulement la parole que l'on rapporte n'est plus tout à fait celle que l'on a dérobée: en la rapportant, on ne l'a pas exactement remise à sa place. C'est ce bref larcin, ce moment furtif d'un truquage, qui constitue l'aspect transi de la parole mythique»⁵.

Voici une autre métaphore de substitution, le *tourniquet*:

«Pour garder une métaphore spatiale [...] je dirai que la signification du mythe est constituée par une sorte de tourniquet incessant qui alterne le sens du signifiant et sa forme, un langage-objet et un méta-langage, une conscience purement signifiante et une conscience purement imageante [...]»⁶.

Et encore une troisième métaphore, *l'alibi*:

³ Cf. Barthes 1993-1995, t. 1, p. 689.

⁴ *Ibid.*, p. 694.

⁵ *Ibid.*, p. 695.

⁶ *Ibid.*, p. 693.

«[...] l'ubiquité du signifiant dans le mythe reproduit très exactement la physique de l'alibi [...]: "je ne suis pas où vous croyez que je suis; je suis où vous croyez que je ne suis pas"»⁷.

Il s'agit là de tours de passe-passe, de subtilisations et de substitutions qui font que l'objet mythique (par exemple la figure du soldat noir) se montre à nous par ses différents côtés, réels et imaginaires. Ceux qui reçoivent ces signes équivoques sont amenés sans cesse à prendre une chose pour une autre, et ces «choses» sont de nature signifiante, sémantique: autant dire qu'il s'agit de malentendus idéologiquement induits. Avec leur nature voulue et intentionnelle, ils ont encore quelques particularités communes que je vais essayer d'analyser.

D'abord, les malentendus du «mythe» sont immanents, intérieurs au message et non apportés du dehors, du fait par exemple d'une mauvaise écoute. Il faut impérativement les comprendre – ou pour ainsi dire *mécomprendre*, si l'on veut se servir correctement des signes sociaux. Mais en même temps, en tant que connotations et non dénnotations (ou, en d'autres termes, en tant que significations contextuelles et non en tant que sens codifiés, consignés dans les dictionnaires), ils ne relèvent pas de la polysémie linguistique. Il n'existe pas de dictionnaires de la connotation, et les «mythes», même les plus massivement répétitifs et partagés par tous (comme l'est par exemple, selon Barthes, la mythologie française du vin ou du lait)⁸, n'en restent pas moins occasionnels. Peut-on dire qu'ils apparaissent au niveau de l'énonciation? Oui peut-être, à condition de ne pas traiter l'acte d'énonciation par analogie avec les actes de parole comme le définit la philosophie analytique. En effet, ces derniers impliquent un certain cadre d'action (ils «font des choses avec des mots», selon un titre célèbre de John L. Austin), tandis que les «mythes» barthesiens se distinguent précisément par une exclusion d'action: ils ne produisent rien, ils se bornent à persuader et conditionner les consciences. C'est pourquoi ils sont diffus, «dans l'air», et ils tirent précisément de cette impersonnalité leur force d'insinuation. Par conséquent, les malentendus mythiques sont et ne sont pas dans le langage, ils ne se laissent pas saisir par les procédés ordinaires de la linguistique.

Ensuite, j'ai dit que les «mythes» ne sont complètement assumés par personne. Effectivement, à lire Barthes, on croit assister à l'activité de quelques entités à part entière et dotées d'une existence autonome: au lieu de parler de ce que les hommes font de mythes, l'auteur traite ces derniers comme des sujets indépendants, du moins grammaticaux: «le mythe déforme», «il évacue le réel», «il naturalise» son concept (son sens), etc.⁹ Les mythes semblent opérer d'eux-mêmes, sans avoir besoin d'agents de com-

⁷ *Ibid.* L'expression semble remonter à la fable de La Fontaine «La Chauve-souris et les Deux Belettes»; cf. une allusion plus explicite dans un autre ouvrage de Barthes, «Sur Racine» (1963): «Je suis raison; voyez mes preuves. Je suis mystère; défense d'approcher» (*ibid.*, p. 1100).

⁸ Cf. «Le vin et le lait» (*ibid.*, p. 607-609).

⁹ *Ibid.*, p. 693, 707, 698.

munication, ils deviennent eux-mêmes ces agents. C'est la société durkheimienne (totale) qui communique à travers eux avec ses membres implicites. Le caractère unilatéral de la communication mythique suggère à son tour une seconde symbolique, qui accompagne chez Barthes celle de l'échange: celle de l'écoulement substantiel, de l'effusion sanguine, ou encore de la vie factice des zombies:

«La fonction du mythe, c'est d'évacuer le réel: il est, à la lettre, un écoulement incessant, une hémorragie, ou, si l'on préfère, une évaporation, bref une absence sensible»¹⁰.

«[...] le mythe est [...] un langage qui ne veut pas mourir: il arrache aux sens dont il s'alimente une survie insidieuse, dégradée, il provoque en eux un sursis artificiel dans lequel il s'installe à l'aise, il en fait des cadavres parlants»¹¹.

S'il y a échange, il est très intime, inhérent au corps. J'ai essayé de montrer ailleurs¹² que les situations typiques où le mythe, selon Barthes, attrape l'homme, comportent une certaine aliénation du corps récepteur (exemple: c'est chez le coiffeur qu'on me tend le magazine avec la photo du soldat noir; mon corps, du moins une de ses parties, la chevelure, est temporairement abandonnée aux mains d'un autre). Cette idée, Barthes la formule en termes plus généraux: les rapports de pouvoir exercés par le mythe sont personnalisés, ce sont *l'adomination* ou *l'interpellation*. «Le mythe a un caractère impératif, interpellatoire»¹³, il s'adresse directement à moi, comme les appareils d'État dans un célèbre texte de Louis Althusser interpellent l'individu à la manière d'un policier: «Hé, vous là-bas»¹⁴. Ainsi, les malentendus mythiques comportent et exercent le pouvoir – il est vrai un pouvoir diffus, dans le sens de Foucault. De même que le sens connoté domine et écrase le sens dénoté de l'énoncé, la classe dominante prend possession des classes opprimées auxquelles elle destine ces énoncés-là. Le «mythe» est une actualisation du pouvoir, le pouvoir à l'œuvre, et non seulement une «représentation collective» durkheimienne, à laquelle Barthes faisait allusion dans une petite préface tardive des *Mythologies*¹⁵. Son action est théâtralisée, et cet aspect théâtral fait penser à l'activité de Barthes critique de théâtre dans les années 1950.

Si le mythe produit des malentendus, il ne trompe pas pour autant. Barthes fait précéder son livre d'une citation de Bertolt Brecht: «Sous la règle, découvrez l'abus» (bande publicitaire de la première édition); mais dans la postface théorique, il précise la nature de cet abus: «Le mythe ne

¹⁰ *Ibid.*, p. 707.

¹¹ *Ibid.*, p. 700.

¹² Cf. Zenkine 2012.

¹³ Barthes 1993-1995, t. 1, p. 694.

¹⁴ Althusser 1970 [1976, p. 113].

¹⁵ Barthes 1993-1995, t. 1, p. 563. Cette préface date de 1970.

cache rien et il n'affiche rien: il déforme [...]»¹⁶; «*le mythe ne cache rien*: sa fonction est de déformer, non de faire disparaître»¹⁷. La violence discursive du mythe prend la forme paradoxale d'une connivence des trompeurs et des trompés, ces derniers étant contents de l'être. Leur partenariat étrange s'explique par un fait déjà mentionné: l'émetteur et le récepteur des énoncés mythiques sont la société et l'individu, la première incluant le second comme son élément, il n'y a pas de distance entre eux. Conséquence: si le remède ordinaire contre les malentendus est un éclaircissement qui le plus souvent se produit par un effort mutuel (par une «explication») et soulage les deux parties («le malentendu est dissipé»), les malentendus mythiques doivent être combattus d'une manière unilatérale et solitaire par leur critique. La critique des mythes, toute nécessaire qu'elle soit pour le progrès social, est une activité pénible, qui aliène à son tour le mythologue et lui interdit la jouissance naïve des choses, en le condamnant à les percevoir comme entachées de mythes. À la différence des malentendus ordinaires, les malentendus mythiques semblent avoir un bon côté: il est plus agréable de se faire une illusion que de s'en débarrasser.

Enfin, les malentendus mythiques sont traités chez Barthes comme des faits dynamiques, des événements plutôt que des structures (le structuralisme barthesien était encore rudimentaire à l'époque). Entre le sens et la forme, entre les deux instances superposées du mythe, il n'y a pas de coexistence statique mais un échange intense et non dialectique (Barthes, on l'a vu, le caractérise en termes de «vol» ou d'«alibi»). Cet échange contamine jusqu'au discours propre de l'analyste: on a remarqué depuis longtemps¹⁸ que dans les *Mythologies*, Barthes se servait à tort du terme *métalangage* pour désigner la *connotation* – un malentendu de plus... Or, le métalangage et la connotation (au sens correct d'Hjelmslev qu'il recouvrera plus tard) ont en commun chez lui leur caractère dynamique. Si la connotation mythique (abusivement nommée «métalangage») a la forme d'un incessant «tourniquet», le métalangage proprement dit se présente, lui, de la même façon dans le petit article de Barthes «Littérature et métalangage» (1959):

«[...] dans cette zone asymptotique où la littérature fait mine de se détruire comme langage-objet sans se détruire comme méta-langage, et où la recherche d'un méta-langage se définit en dernier instant comme un nouveau langage-objet»¹⁹.

Or, dans ce texte-là, il ne s'agit plus de représentations mythiques mais de la Littérature, avec une majuscule. On ne rejette pas facilement les systèmes sémiotiques secondaires: s'ils servent bien souvent à l'endoctrine-

¹⁶ *Ibid.*, p. 697-698.

¹⁷ *Ibid.*, p. 692.

¹⁸ Cf. Eco, Pezzini 1982, p. 33.

¹⁹ Barthes 1993-1995, t. 1, p. 1246.

ment idéologique ou à la séduction publicitaire, ils ont aussi une fonction *esthétique*, et c'est pourquoi dans un livre encore plus tardif, *S/Z* (1970), Barthes optera finalement «pour la connotation, tout de même»²⁰. La connotation, le jeu de sens superposés et même les malentendus qui en découlent constituent la vie même du langage, et leur évaluation sera toujours ambiguë.

Ainsi, Barthes a mis en évidence un type spécial et important de malentendus: les malentendus programmés, organisés, imposés à tout individu social, soutenus par les émetteurs comme par les récepteurs de sorte que leur persistance assure l'équilibre dynamique de la société. Par leur caractère nécessaire, ces malentendus rejoignent sûrement la catégorie marxiste de «méconnaissance»: elle désigne les faits qui restent efficaces pour autant que les personnes intéressées n'en prennent pas conscience. Il est vrai que l'attitude critique de Barthes à l'égard des «mythes» est, on l'a vu, plus ambiguë que celle des marxistes.

Dans la recherche ultérieure sur les malentendus «mythiques» détectés par Barthes, il sera utile de garder à l'esprit le caractère «interdisciplinaire» avant la lettre de son approche: pour cerner son objet, il est contraint de conjuguer, spontanément il est vrai, la linguistique, la sémiologie et aussi la sociologie; à travers les métaphores dont j'ai cherché à rendre compte, la théorie des mots et des signes est envahie chez lui par des théories sociales et morales du comportement humain. D'où les contradictions de sa sémiologie du mythe, et d'où également le caractère *littéraire* de son discours, qui réconcilie les divergences disciplinaires à force d'intuitions métaphoriques.

© Serge Zenkine

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALTHUSSER Louis, 1970 [1976]: «Idéologie et appareils idéologiques d'État», in L. Althusser *Positions*. Paris: Éditions sociales, 1976, p. 67-125
- BARTHES Roland, 1993-1995: *Œuvres complètes*, vol. 1-3. Paris: Seuil
- ECO Umberto, 1968: *La Struttura assente: La ricerca semiotica e il metodo strutturale*. [Milano]: Bompiani
- ECO Umberto, PEZZINI Isabella, 1982: «La sémiologie des *Mythologies*», in *Communications*, 1982, N° 36, p. 19-42

²⁰ *Ibid.*, t. 2, p. 560.

- ZENKINE Serge, 2012: «Les indices du mythe», in *Recherches & Travaux*, 2010, № 77 (<http://recherchestravaux.revues.org/index418.html>; mis en ligne le 20 août 2012)

Sommaire

E. Velmezova, A. Schwarz, M. Dätwyler	<i>Présentation</i>	1
A.-C. Berthoud	« <i>La compréhension comme cas particulier de malentendu</i> ».....	3
M. Dätwyler	Il était une fois... <i>La compréhension et le malentendu chez Robert Walser</i>	15
O. Hachemi	<i>Au-delà de la loi de l'Autre: le malentendu selon Jacques Lacan</i>	31
A. Izzo	<i>Le Roland furieux de l'Arioste: y aurait-il récit sans malentendu?</i>	49
C. Jaccard	<i>La psychopathologie du langage: une clinique fondée sur les malentendus?</i>	63
A. de La Fortelle	<i>(Sur)interprétation et malentendu: quelques réflexions à propos de l'épistémologie des études littéraires</i>	77
L. Lala	<i>Ponctuation et ambiguïté: convergences et divergences</i>	95
A. Näf	<i>Le malentendu: le cas normal de la compréhension humaine?</i>	115

A. Schwarz	<i>Till Eulenspiegel ou le Malentendu imaginaire</i>	131
E. Velmezova	<i>«Le vrai professeur Higgins»: malentendus à l'intersection de (l'histoire de) la linguistique et de la littérature</i>	145
S. Zenkine	<i>Connotation et quiproquo (quelques considérations à partir des Mythologies de Roland Barthes)</i>	161
	<i>Sommaire</i>	169